

CATHERINE BOURGAULT

S.O.S.

ON EST PRIS DANS L'ASCENSEUR !



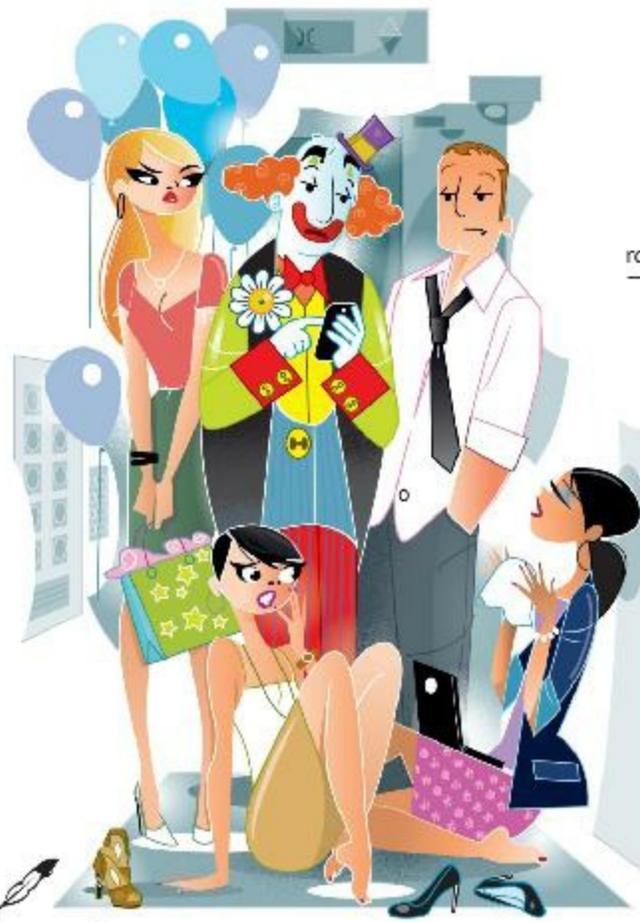
roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS

CATHERINE BOURGAULT

S.O.S.

ON EST PRIS DANS L'ASCENSEUR!



roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada Titre : S.O.S. On est pris dans l'ascenseur ! / Catherine Bourgault Nom : Bourgault, Catherine, 1981- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190026456 | ISBN 9782897833152
Classification : LCC PS8603.O9468 S67 2019 | CDD C843/.6–dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Patrik Roberge

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec Bibliothèque et Archives Canada

CATHERINE BOURGAULT

S.O.S.

ON EST PRIS DANS L'ASCENSEUR!



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Danger ! L'ex de mon chum est une..., 2018

Danger ! Ma belle-mère débarque, 2017

Danger ! Femmes en SPM, 2016

Es-tu au régime ? Moi non plus !, 2015

Comment arranger son homme, 2015

Sortie de filles

1. *Parce que tout peut changer en une soirée...*, 2013
2. *L'enterrement de vie de jeune fille*, 2014
3. *La fin de semaine de camping*, 2014



Catherine Bourgault Auteure



cath_bourgault



catherine_bourgault_auteure

À tous ceux qui ont peur de l'ascenseur

1

L'ENFOIRÉ

Jeudi, 16 h 40

Est-ce qu'on peut mourir d'un coup de chaleur dans une voiture même si les vitres sont baissées ? Je suis à un battement de cils de tomber dans les pommes. J'ai chaud et mes lunettes de soleil glissent sur mon nez chaque fois que je les remets en place. Mes cuisses collent sur le siège en cuir, je m'incline vers le volant pour laisser circuler un peu d'air entre le dossier et moi. J'ai les chutes Niagara dans le dos. J'inspire par le nez, j'expire par la bouche. Ça crée de la buée dans mes lunettes. Pas grave, c'est ça ou je plaque la pédale de l'accélérateur au plancher pour me faire un chemin. Ça fait trois fois que le feu de circulation repasse au rouge, et j'ai à peine avancé de quelques mètres.

Je sors la tête par la fenêtre pour voir la face du connard qui tient mordicus à tourner à gauche et qui bloque le feu vert à ceux – moi ! – qui veulent continuer tout droit. *OK, je comprends*. Il conduit une Corolla beige, il ne faut pas trop lui en demander. Je prends mon mal en patience, ça va être long. Je soupire en regardant de quoi j'ai l'air dans le rétroviseur. Arf ! Je n'aurais pas dû. Dire que j'ai failli me donner une tendinite aux poignets à me faire des boucles dans les cheveux. Il n'en reste qu'une légère ondulation. Le pire, c'est la bruine de sueur qui recouvre mon visage. Misère, j'ai le *pinch* humide !

Le feu passe au vert. J'étais prête ! J'appuie ma paume sur le klaxon et le maintiens enfoncé. Le gars en avant sort la main de son toit ouvrant pour me faire un *fuck you*. Je hais le centre-ville. J'en ai une aversion profonde. Ce n'est que du béton à perte de vue et des sens uniques où les espaces de stationnement sont aussi rares que les rues sans cônes orange. Surtout, mais SURTOUT, il y a des piétons partout. Une épidémie de piétons ! Comme dans les jeux vidéo, ils sortent de nulle part pour se lancer sur ta voiture en se foutant de provoquer un accident. Je peux vivre avec le fait qu'ils aient la priorité. Ce bout-là, je le comprends ! Parce que s'ils attendent qu'un automobiliste s'arrête pour les laisser passer, ils vieilliront de deux ans sur le

coin de la rue. Le problème, c'est qu'ils sont carrément suicidaires. Ils s'élancent sans crier gare en supposant que tu freineras au dernier moment parce qu'ils ont la priorité. Ça, c'est du courage. Je n'oserais jamais faire ça, surtout devant une Corolla beige. J'aurais pu prendre le métro si je n'avais pas eu à voir deux clients en chemin. Je suis décoratrice d'intérieur et c'est impossible de traîner dans les transports en commun mes valises d'échantillons de tissus, de céramiques, de planchers de bois... Sauf que là, je cuis littéralement dans ma voiture en pleine heure de pointe.

Juste comme j'allais chanter avec Taylor Swift le refrain de *End Game*, la musique s'arrête et mon téléphone se met à sonner. Je réponds sur mains libres et souris en entendant un bébé gazouiller derrière la voix de mon amie.

— Attends, la petite vient de me baver dans le cou...

La ligne grince, puis Mahée reprend le téléphone.

— Ellie, t'es là ?

— Où veux-tu que je sois, grogné-je en gardant la main près du klaxon. Je suis pognée dans le *trafic*.

— T'aurais dû prendre le métro !

Je roule les yeux en renversant la tête contre le dossier. *Je sais*. Je me redresse aussi vite, quelque chose attirant mon attention dans mon miroir de gauche. Je me penche pour mieux voir.

— L'enfoiré !

— Qui se fait fourrer ? hoquette Mahée.

— Pas fourrer, enfoiré ! À bien y penser, c'est moi qui suis en train de me faire fourrer...

— Tu baises dans la voiture au milieu d'un bouchon de circulation ? s'écrie-t-elle.

— Mais non, cocotte ! Un mec en moto se faufile comme un fou dans le *trafic* !

Une vraie couleuvre. Il passe entre les véhicules, les mouvements qu'il fait avec son engin sont précis et fluides. J'hésite entre ouvrir ma portière pour le faire dérapé et lui demander si je peux monter derrière lui.

— Donc t'es pas en train de baiser ? reprend Mahée, confuse.

J'éclate de rire sans lâcher la moto des yeux.

— Tellement pas.

— Il est *sexy*, au moins, ton enfoiré ?

Je me décale sur mon siège pour ne pas le manquer quand il sera à ma hauteur. Il est couché sur son engin noir. Un modèle sport, c'est sûr. Son casque dont la visière est teintée m'empêche de voir son visage, mais j'imagine un sourire arrogant sur ses lèvres : « Séchez, bande de caves ! » Il porte un blouson en cuir noir avec deux fines lignes rouges sur les manches. Lorsqu'il me dépasse, mon regard tombe sur ses fesses bien moulées dans son jeans délavé.

— Ouais, pas mal.

— Et si tu me parlais de ton rendez-vous de ce soir ?

La Mazda à ma droite avance, j'en profite pour faire un coup de théâtre au gars dans la Corolla beige. S'il veut absolument tourner à gauche, tant pis pour lui. On klaxonne derrière moi, mais je m'insère dans l'autre voie en me cramponnant à mon volant. Fiou ! C'était serré !

— Qu'est-ce que tu veux savoir sur BR'O ? répliqué-je en freinant brusquement devant un groupe d'adolescents qui décident de traverser la rue sans se presser.

— Ça m'inquiète que tu ne saches pas son vrai nom.

— C'est le but du site Mahée ! Tout le monde a un surnom. Ça évite qu'on fasse des recherches sur Internet sur les personnes qui nous intéressent et que ça influence nos choix.

— Mouais.

L'hésitation dans sa voix me fait glousser. Mahée Tremblay est trop sage. Le genre à n'avoir jamais eu une contravention de toute sa vie. Je suis certaine qu'elle prend le temps d'écouter les Témoins de Jéhovah qui se présentent à sa porte pour être polie et ne pas leur faire de la peine. J'ai rencontré cette fille l'an dernier. Son amoureux m'avait engagée pour refaire toute la décoration du restaurant dont il est propriétaire. C'était un gros contrat et Mahée, alors enceinte, avait juste ça à faire mettre son nez dans la

déco. On est restées amies.

— Je veux juste un amant, je n'ai pas besoin de savoir ce qu'il fait dans la vie.

— Sois prudente, on ne sait jamais sur quel malade tu peux tomber.

— BR'O ne me fait pas peur. Il a une gueule de cow-boy sur sa photo avec son chapeau. Je m'en fais pas mal plus pour mon rendez-vous d'avant !

— C'est quoi ?

— J'ai reçu une étrange convocation pour la lecture d'une lettre laissée par un défunt... Le problème, c'est que je ne connais pas du tout cette personne décédée ni le lien que je peux avoir avec elle.

— Peut-être un ancien amant qui te lègue sa fortune ! glousse mon amie.

— Ha ! ha ! J'en doute.

Je ne suis pas assez douce avec mes amants pour ça ! Je me concentre sur la circulation qui débloque enfin et prends la première rue à droite.

— *Fuck !*

— Quoi ? s'énerve Mahée.

— J'ai pris un sens unique à l'envers, marmonné-je en voyant l'enfoiré garer sa moto dans un minuscule espace entre deux voitures.

Découragée, Mahée raccroche en me faisant promettre de la texter avant vingt-deux heures, sinon, elle appellera les flics. Maintenant, j'ai le choix entre reculer ou me foutre du *one way* et foncer. Ma Hyundai 2009 décide à ma place. L'aiguille de la température du moteur est dangereusement dans le rouge et un filet de fumée s'échappe du capot. Je serre le volant à deux mains.

— Non ! Non ! Non !

2

UN ENFOIRÉ PRÉVOYANT

Jeudi, 16 h 46

Vive les motos en ville, il y a toujours un petit espace quelque part où se glisser. Brian O'Neil se moque de ceux qui suent dans leur voiture en tournant en rond pour trouver un stationnement. L'enfer ! Lui, il règle l'affaire en trois secondes en se garant derrière une Smart. Ces petits véhicules compacts l'amuse. Sa moto est presque plus imposante ! Comparer n'importe quel modèle d'auto à une Smart, c'est comme comparer une moto à une mobylette. Elles ont de la misère à avancer face au vent. Brian débarque de son engin et regarde le parcomètre. *Yes !* Il est bon pour plusieurs heures. Il place vite fait son casque dans le rangement sous le siège et file sur le trottoir en retirant sa veste. Il fait tellement chaud que le cuir collait à sa chemise humide. Il compte sur le vent pour la sécher. Même chose pour ses cheveux aplatis à cause du casque. À la hâte, il passe une main dedans pour les secouer. Brian espère que cette convocation n'est pas une mauvaise blague. Il aurait eu autre chose à faire que de se déplacer jusqu'ici aujourd'hui.

Tout en se fondant dans la masse de piétons, il sort son téléphone. Il a vibré douze fois pendant le trajet. *Rien d'important.* Brian est déçu, car il attend un appel concernant une transaction qui, elle, l'est. Il ignore tous les messages pour écrire à son frère.

Brian : Est-ce que ça se présente bien ?

Eddy : Ouais, je gère.

Brian : Appelle-moi dès que tu auras fait la livraison.

Eddy : Mais oui, respire. Je prendrai soin du chèque.

Brian : Tant que tu me donnes mon pourcentage de commission ! Et essaie d'être discret, c'est un client capricieux.

Eddy : Je suis toujours discret, tu sauras. Continue de courir les filles pendant que je fais le sale boulot. En passant, il y a une Brenda qui est venue quatre fois pour te voir...

Brian : Dis-lui que je suis mort.

Il lève les yeux juste à temps pour éviter de foncer sur une fille qui s'est soudainement immobilisée au milieu de la rue. Elle veut mourir ou quoi ? La lumière pour les piétons est éteinte depuis plusieurs secondes, et les voitures klaxonnent de partout. Il la contourne pendant qu'elle rage en fixant l'écran de son téléphone.

— Espèce de crétin !

Brian rejoint le trottoir au pas de course, regrettant de ne pas avoir assez de temps pour arrêter boire une bière sur une terrasse avant d'aller s'enfermer dans un restaurant au trentième étage d'une tour du centre-ville. Il n'y avait pas d'endroit plus intime pour ce genre de rendez-vous ? Il me semble qu'on ne lit pas les dernières volontés de quelqu'un en public autour d'une entrée d'ailes de poulet. En plus, Brian ne comprend pas ce qu'il vient faire dans l'histoire. Il n'est même pas certain de connaître le défunt...

Pressé, il passe devant une pharmacie, puis revient sur ses pas. En faisant vite, il peut se permettre d'entrer pour acheter quelques préservatifs. Ça risque d'être utile pour son rendez-vous de fin de soirée.

ENTRE DEUX COUPS DE KLAXON

Jeudi, 16 h 50

Les yeux rivés sur l'écran de son cellulaire, Sarah St-Amant lutte contre ses cheveux que le vent ramène sans arrêt devant son visage. Elle n'arrive pas à croire ce qu'elle voit. *Espèce de crétin !* Une photo de son copain vient d'apparaître sur son fil d'actualité. Une Stéphanie écrit être dans une brasserie avec Bastien Léger. Une blonde au nez retroussé. Même pas belle avec ses taches de rousseur. Avec un sourire trop joyeux, ils lèvent leur verre pour trinquer. C'est qui, *elle* ? Bastien lui avait pourtant dit qu'il aidait un ami à déménager et qu'ils en auraient pour la journée.

Une voiture frôle son sac à main et Sarah recule d'un pas.

— Hé ! Dégage ! hurle le chauffeur à l'accent latino.

Sarah réalise qu'elle est au milieu de la rue. Oups ! La lumière pour les piétons est éteinte. C'est donc pour elle, tous ces coups de klaxon ? Elle lève les mains dans les airs.

— Désolée !

Elle remonte son sac sur son épaule en s'avançant jusqu'au trottoir, ce qui est tout un sport quand on doit tenir sa jupe pour éviter que le tissu remonte jusqu'à nos fesses. Sarah s'écarte du troupeau de passants et s'adosse contre une boîte aux lettres pour examiner la foutue photo encore une fois. Ce regard que Bastien décoche à la blondasse, elle le connaît par cœur. Il peut obtenir tout ce qu'il veut avec ses longs cils courbés et ses cheveux de jais. Sa façon de rouler les « r » finit le travail : ça fait ramollir les jambes des filles à coup sûr. Le point dans sa poitrine est un indice que Sarah ne doit pas ignorer. *Respire avant de péter une coche que tu regretteras.*

Le déménagement de son ami a peut-être été plus rapide que prévu, et ils sont sortis boire un verre. Grr ! Elle lui trouve encore des excuses. Pourtant, elle sait bien que Bastien n'est pas à un mensonge près. C'est justement ça, le problème : Sarah ne sait plus quand il dit la vérité ou pas. Cet homme était

sûrement un acteur dans une autre vie, car il a toujours une façon convaincante de s'en tirer. C'en est fascinant. Au moment où cette photo a été prise, il lui a écrit être en train de forcer après un lave-vaisselle. *Euh, est-ce qu'on déménage un lave-vaisselle d'un appartement à un autre ?* Arf ! Sarah se trouve tellement naïve d'avaler n'importe quoi. Ça a assez duré ! Elle est déterminée à le coincer avec des preuves solides.

Elle regarde l'heure. Merde ! Elle va être en retard. Cette convocation la fait suer. Elle a dû bousculer son horaire et annuler ses dernières clientes de la journée. C'est sûrement une connerie en plus. Elle n'a aucune idée de qui est le défunt et encore moins pourquoi elle est concernée par cette lettre qu'il a laissée. Ça sent l'arnaque. Comme ces appels qu'on reçoit pour nous féliciter d'avoir gagné un voyage en Grèce. *Ouais, c'est ça.* Mais elle était arrivée par courrier recommandé exigeant une signature... Ensuite, il y a eu ce courriel d'un Alex Beaulieu avec les détails du rendez-vous. Bref, si c'est une tentative d'escroquerie, elle se jette carrément dans la gueule du loup. Au pire, elle aura perdu son temps.

D'un geste énervé, Sarah retire une mèche de ses cheveux collée au coin de sa bouche, puis glisse un doigt sur son écran. Son frère répond avant même la première sonnerie :

— Yo ! Sœurette !

Son ton toujours enjoué a ce pouvoir de l'apaiser et de lui soutirer un sourire.

— As-tu ce que je t'ai demandé ?

— Tu pourrais au moins me dire bonjour...

— Bonjour, dit Sarah, exaspérée.

— Hum, ça manque de sincérité.

— Christian, t'es lourd.

Les parents s'accrochaient à l'espoir que Christian s'assagisse en vieillissant, mais son jumeau est une cause perdue. Un gars plus brillant que la moyenne, mais figé dans une mentalité d'ado de seize ans.

— J'ai les infos que tu m'as demandées et ce sera assez simple, mais je

trouve que ça manque d'éthique d'espionner son conjoint. Si c'était Bastien qui installait une application pour pirater ton téléphone, tu dirais quoi ?

— Je le démembrerais !

— *Shit !* Démembrer comme dans lui arracher TOUS ses membres ?

— Un en particulier.

— C'est ben ce que je pensais...

Sarah rit. Son frère possède l'art d'alléger l'atmosphère dans n'importe quelle situation.

— Sauf que moi, j'ai de bonnes raisons de vouloir suivre les déplacements de mon chum.

— C'est un trou de cul, Sarah. Je le sais, tu le sais pis tout le monde le sait. Pourquoi tu t'acharnes ? *Flushe-moi ça !*

— Ouin, ben c'est facile à dire quand t'as jamais été amoureux, marmonne-t-elle. Je passe chez vous tout de suite après ma réunion chiante.

— Tu rapportes le souper ?

— Ben oui. Ça ne devrait pas être long !

— J'ai le temps de jouer une partie de Fortnite ?

— Tant que tu ne me fais pas les danses quand j'arriverai.

— Eh ! Je les ai répétées toute la semaine juste pour toi !

— Je te laisse. Bye !

— Je t'aime !

Sarah raccroche en riant. Elle l'adore. Même s'il est un adolescent attardé. Elle lui rapportera du poulet. Il aime tellement ça qu'il le mange avec ses doigts ! Mais avant, il faut trouver ce restaurant où Alex Beaulieu lui a donné rendez-vous. Tout en reprenant son chemin, elle sort une pince dans son sac pour attacher ses cheveux, puis décide de faire un appel-surprise à Bastien.

LA VIEILLE CASSEROLE

Jeudi, 16 h 55

J'ai réussi à garer ma vieille casserole deux rues plus loin avant que le moteur explose. Je ferai le reste du trajet à pied. De toute façon, je ne suis pas très loin d'où je dois me rendre. Je jette un coup d'œil au tableau de bord. Parfait ! Je serai presque à l'heure. Je n'aurai qu'à faire comme les piétons suicidaires et traverser les rues en courant sans regarder. D'un geste rapide, je secoue mes cheveux dans l'espoir de leur redonner un peu de volume. Foutue humidité. C'est quoi, cette canicule au début de juin ? Les séries ne sont même pas terminées au hockey. Il restait encore des parcelles de neige il y a trois semaines !

Je me tamponne le nez et le front avec un mouchoir quand mon téléphone sonne encore une fois. L'idée est de laisser l'appel filer dans ma boîte vocale, mais je serre les dents en voyant le nom de mon patron sur l'écran. J'attrape mon appareil et mon sac à main avant de sortir de la voiture.

— Salut, Ellie, c'est James.

En claquant ma portière, j'ai mimé sa phrase par-dessus sa grosse voix. J'ai un patron tellement prévisible, il dit toujours la même chose.

— J'ai des développements concernant le dossier de madame Delorme, enchaîne-t-il sans détour.

Je coince le téléphone entre mon épaule et mon oreille, puis j'ouvre la portière arrière pour me pencher sur la pile de dossiers empilés sur la banquette. Celui de madame Delorme y est sûrement... Je l'apporte partout pour travailler dessus dès que j'ai un temps mort. Ça fait trois propositions de plans que je lui envoie pour revamper sa maison de campagne. Si elle me demande de dessiner encore une sainte fois les armoires de cuisine, je crois que je vais craquer. À genoux sur le siège, une bourrasque referme la porte sur mes fesses, et je manque de piquer du nez dans le fond de l'auto.

— Des développements positifs ? demandé-je en reprenant mon équilibre.

— Elle attend ton appel ce soir. Elle est prête à donner le OK au projet !

Je m'extirpe de la voiture, le dossier bien serré contre ma poitrine. Je contourne ma Hyundai en phase terminale pour vérifier que je ne suis pas trop près du pare-chocs de la... Misère, c'est une Corolla beige.

— Elle a accepté mes derniers plans ?

Tenant le dossier d'une main et ma jupe qui valse au vent de l'autre, j'essaie de trouver quelques pièces de monnaie à insérer dans le parcomètre.

— Oui, m'annonce mon patron, à quelques détails près. C'est ta chance d'enfin me montrer ce que tu sais faire. Ne me déçois pas, Ellie.

BAM !

James a raccroché. J'ai envie de le rappeler pour lui lancer un char de marde. Je me défonce pour sa boîte depuis trois ans, je pense avoir déjà prouvé ce que je sais faire ! En même temps, j'ai envie de danser sur le trottoir. Ce contrat serait le plus gros défi de ma carrière. J'ai investi des tonnes d'heures à mes frais les soirs et les week-ends en recherche pour présenter des options concrètes de décors qui plairaient à la cliente. L'intuition et le décodage des goûts d'une personne selon sa personnalité sont mes forces.

Finalement, je n'ai pas le temps de danser ni de rappeler James, car l'heure sur mon téléphone me fait maudire le rendez-vous qui m'empêche de contacter madame Delorme sur-le-champ. Pourtant, ce n'est pas le genre de cliente qu'on fait attendre. Elle pourrait très bien être assise confortablement en train de fixer l'horloge, pour ensuite prendre plaisir à me dire que mon appel arrive quelques minutes trop tard et qu'elle a refile le contrat à quelqu'un d'autre. Karine Delorme est une beauté froide qui aime montrer qu'elle peut obtenir tout ce qu'elle veut avec son argent. Elle est intimidante durant les cinq premières minutes. Après avoir cerné le personnage, il m'a suffi de sourire et de toujours lui donner raison. J'ai été patiente et il semble que ç'a fini par payer.

Je grappille quelques pièces de vingt-cinq sous au fond de mon sac et les glisse dans le parcomètre. Ça devrait suffire. Je reviens vers ma voiture et tapote le toit. *Repose-toi, mon bébé.* La dernière fois que le moteur s'est mis à fumer, il n'a jamais voulu redémarrer ! Et là, j'ai vraiment besoin de revenir

sur la Rive-Sud pour mon rendez-vous de vingt heures trente. J'ai de grandes attentes pour ma soirée avec mon cow-boy. Je n'ai pas touché un homme depuis... des mois. Je me penche pour voir mon reflet dans la vitre. Ça a été difficile de trouver un look qui convienne pour assister à la lecture des dernières volontés d'un inconnu et pour un rendez-vous coquin. J'ai finalement opté pour un ensemble d'été léger, mais sobre, et des escarpins. J'ajouterai la touche magique, de longues boucles d'oreilles argentées, juste avant de rejoindre BR'O.

Je lève la tête. Je dois trouver cette tour à condos près du Centre Bell. La rencontre a lieu au restaurant qui se trouve au trentième étage... Avoir un resto dans son immeuble : le rêve ! Dommage que je déteste le centre-ville, l'envie de déménager aurait pu me prendre. Chez moi, il n'y a même pas d'ascenseur. Je vérifie ma position sur Google Map. Euh, comment peut-il rester seulement dix pour cent de charge à la batterie de mon téléphone ? Il est toujours branché dans la voiture avec un adaptateur ! Ma Hyundai me paiera ça. Je mémorise les noms de quelques rues autour avant que l'écran s'éteigne dans ma face. *Le chien sale*. Je balance l'appareil dans mon sac. En courant, j'aurai seulement dix minutes de retard.

C'est vrai que c'est plus rapide à pied qu'en voiture. Je dépasse la file d'automobilistes à bout de nerfs. Je ne peux pas m'empêcher de sourire en arrivant à l'endroit où la moto noire est garée. *Laisse tomber, tu es pressée !* Pourtant, je m'arrête. Elle est rutilante. Le gars doit la frotter avec zèle. Je glisse un doigt sur le siège, puis remonte lentement jusqu'au cadran de vitesses. Mahée me demandait si le gars était *sexy*, en tous cas, sa moto l'est. Elle reproduit toute la testostérone d'un homme fier de sa bécotte. Je déchire un bout de papier dans mon carnet de notes, griffonne un mot dessus et le fixe à l'une des poignées avec un élastique à cheveux. C'est tout ce que ça me prenait pour être de meilleure humeur.

D'un pas léger, je repousse mes lunettes fumées sur mon nez et poursuis mon chemin, m'élançant dans le peloton de gens qui traverse l'intersection sous les yeux des automobilistes qui attendent après nous pour avancer. Ça me donne envie de ralentir juste pour savourer le moment. C'est fou comme un simple passage pour piétons peut procurer un tel sentiment de pouvoir ! J'ai la priorité sur ceux qui s'impatientent dans leur bagnole. Je suis celle

qu'ils regardent passer en rageant parce que je prends trop de temps pour traverser la rue. Si j'avais les mains libres, je leur ferais un beau *rock on*. C'est alors qu'une fille hyperpressée frappe durement mon épaule en courant, son téléphone à l'oreille. Mon instant de gloire s'arrête là, et les documents du dossier de madame Delorme s'éparpillent au milieu de la rue.

LE CLOWN AUX GROS SOULIERS

Jeudi, 17 h 02

Erick Pageau adore les enfants et ça fait partie de son travail de les côtoyer, mais ce petit blondinet aux palettes manquantes suce son énergie. Il s'est collé à lui tout l'après-midi sans lui donner une seconde de répit pour se rafraîchir. Il n'arrête pas de tirer sur la fleur épinglée à son costume et de lui marcher sur les pieds.

— Ils sont trop *cool* tes gros souliers !

Et ils sont neufs alors décrisse avant que je t'en enfonce un dans le cul.

Son cerveau est en train de *steamer* sous sa perruque. Erick doit sortir d'ici avant de se transformer en Joker et traumatiser l'enfant. Son sourire figé lui donne mal aux joues, mais il garde son calme, puis lui tapote la tête.

— Merci ! J'ai fait une demande spéciale au père Noël, et il les a fabriqués sur mesure juste pour moi.

En réalité, il les a achetés sur Amazon pour vingt-cinq dollars, mais bon, Amazon et l'atelier du père Noël, c'est presque pareil : tu passes une commande et tu espères recevoir ce que tu voulais.

— Fais-moi un chien-saucisse avec des ballons ! quémande l'enfant en sautillant, ce qui fait rebondir ses petits cheveux fins sur sa tête.

Erick lui pince le nez.

— Je t'ai déjà fait deux épées, coquin.

Le clown lance un regard à la mère. Elle prend tout son temps pour bouquiner, mais l'animation d'Erick à la librairie est terminée. Comme tout le monde, sa journée est faite, et il a autre chose de prévu pour la soirée ! Le petit bonhomme réalise qu'il a des ballons sculptés sous le bras.

— Mamannn !

En un éclair, Erick profite du fait que l'enfant court montrer ses épées à sa

mère pour se sauver. Mais, un clown qui prend la fuite, ça manque d'élégance. Ses souliers au bout soufflé le ralentissent. Vaut mieux prendre cinq minutes de plus que de piquer du nez et de se casser deux dents. *On apprend avec l'expérience.* Sauf qu'il sera en retard à son rendez-vous. Il doit assister à la lecture d'une lettre d'un gars mort. C'est probablement du gros n'importe quoi, mais il ne passera certainement pas à côté d'une chance de faire un peu d'argent. Il ne connaît pas les détails, mais il souhaite qu'il s'agisse d'un héritage. Il en aurait grandement besoin ! Un montant dans les trois chiffres pour payer le loyer du mois en cours ferait l'affaire.

Le restaurant où doit avoir lieu la rencontre n'est qu'à quelques coins de rue, mais Erick veut faire un détour par sa Westfalia pour se changer. Il dégoutte dans son costume coloré, et son maquillage lui pique la peau... Il regarde l'heure sur sa montre. Tant pis. Il n'a pas le temps de retourner à son véhicule garé il ne sait plus trop où dans un stationnement sous-terrain. C'est Coco le clown qui se présentera à cette convocation plutôt mystérieuse. Une dizaine de ballons gonflés à l'hélium flottant derrière lui, Erick progresse lentement vers sa destination, attentif aux enfants qu'il croise et qui le saluent. Puis, un grand niais le surprend par-derrière en lui plantant deux doigts dans les côtes pour rigoler. *Très drôle. Attends que je te plante deux doigts ailleurs.*

DU SOLEIL PLEIN LES YEUX

Jeudi, 17 h 03

Brian regrette ses verres fumés. Il cligne des yeux en sortant de la pharmacie, accusant le contraste d'éclairage entre l'ambiance froide des néons blancs et le soleil éclatant qui fait miroiter l'asphalte. Il glisse les trois préservatifs dans son portefeuille avant d'attraper son téléphone, mais tique en voyant le nom à l'écran. *Une vraie tache.*

Brenda : J'ai pas eu de tes nouvelles de la semaine... Rappelle-moi.

Pis t'en auras pas non plus.

Il avance aussi vite qu'il peut sur le trottoir bondé de gens. Il y a du monde en ville en cette première vague de chaleur de l'année ! C'est d'ailleurs sa période préférée. L'éveil du corps après s'être gelé le cul tout l'hiver. Les filles sourient et se sentent belles. C'est le retour des jupes courtes et des jolis orteils de couleur dans les sandales à talons hauts. Brian détourne les yeux des pieds délicats qui se trouvent devant lui pour regarder un nouveau message. Si c'est encore Brenda, il ferme son téléphone pour la soirée.

Eddy : On a un problème avec la livraison.

Pas moyen de le laisser seul deux minutes, celui-là.

Brian : Quoi ?

Eddy : Le client veut faire affaire uniquement avec toi. Peux-tu essayer de l'appeler pour le flatter dans le sens du poil ?

Brian : J'ai un rendez-vous. Je l'appellerai après.

Eddy : C'est si important ? Merde Brian, c'est notre plus gros coup, on ne peut pas rater ça ! Imagine l'argent qu'on pourra mettre dans nos REER !

Brian : Arrête de capoter, je m'en occupe plus tard. Arrange-toi pour que tout soit sur la coche pour qu'il puisse pas chialer.

Eddy : Est-ce que tu vas baiser Brenda ?

Brian : Je ne l'ai jamais baisée ! Et c'est pas dans mes plans... Non, je dois aller à la

lecture d'une lettre laissée par un gars qui est mort.

Il aperçoit enfin l'entrée de la tour où il doit se rendre. Il coupe à gauche pour se frayer un chemin et se diriger vers l'entrée principale.

Eddy : C'est sûrement un mari impuissant qui te laisse sa fortune pour avoir satisfait sa femme au lit.

Brian : Tant que ce n'est pas un mari jaloux qui me lègue ses dettes.

Eddy : Non, je sais ! On va t'annoncer que sa femme a finalement eu un enfant de toi et que tu hérites d'une famille !

Brian : T'es con.

Il tire la poignée de la porte vitrée, et une brise fraîche provenant de l'air conditionné l'accueille. Il en expire de soulagement. De sa démarche nonchalante, il se joint à l'attroupement qui piétine devant les ascenseurs.

À QUATRE PATTES SOUS UNE JEEP

Jeudi, 17 h 04

Il faut croire que les automobilistes ne sont pas si pressés que ça, car aucun ne sort de sa voiture pour m'aider à ramasser les feuilles de mon dossier qui virevoltent autour de moi. Ils sont aux premières loges pour assister au spectacle de ma jupe qui prend dans le vent chaque fois que je me penche et donne certainement une vue imprenable sur ma petite culotte. Est-ce qu'on prévoyait autant de rafales aujourd'hui ? J'ai oublié de regarder la météo. Pourtant, c'est un principe de base dans le choix de la tenue parfaite pour une soirée : toujours vérifier la vitesse du vent avant de partir. Sous les vingt kilomètres à l'heure, ce sera une jolie brise dans tes cheveux, ta robe valsera et te donnera l'allure d'une princesse. Jusqu'à trente-cinq kilomètres à l'heure, tu peux encore espérer porter ta nouvelle jupe qui t'a coûté la peau des fesses, mais il est conseillé d'en avoir une en denim *stand-by* pour ce genre d'urgence météo. On prévoit des rafales à cinquante kilomètres à l'heure ? N'y pense même pas et mets un pantalon ! À moins de porter une robe si moulante que tu t'envoleras avant que la jupe lève.

Qu'on voie ma culotte est le moindre de mes soucis en ce moment. Je dois rattraper tous les papiers du dossier de madame Delorme ! La fille qui m'a accrochée ne s'est même pas rendu compte de ce qu'elle avait fait. Elle a continué de trotter sur ses talons aiguilles en parlant au téléphone. *Conasse*.

Je suis à quatre pattes sous une Jeep pour saisir la liste des prix de tous les matériaux nécessaires aux travaux de la cuisine.

— Jolie culotte !

Je me redresse vivement, ma nuque frappe le marchepied dans un « toc » qui me fait voir des étoiles. Le gars me regarde avec un sourire amusé, le coude appuyé sur sa vitre baissée. Je descends ma jupe, puis d'un coup sec, ferme le dossier rempli de papiers pêle-mêle. Je crois les avoir tous récupérés. *J'espère*. J'écris toujours des notes à la main qui ne sont pas dans la version numérique dans mon ordinateur.

— On va boire un verre ? me siffle le gars dans la Jeep alors que je m'éloigne.

Sans me retourner, je lui brandis mon majeur en levant la main bien haute.

— Dans tes rêves !

J'amorce les intersections suivantes avec une attitude différente, c'est-à-dire avec moins d'arrogance, serrant jalousement le dossier contre ma poitrine. J'avance aussi vite que mes escarpins me le permettent. Je tente de replier les orteils pour me donner plus de stabilité et éviter le douloureux frottement derrière mon talon. Il y a deux catégories de gens autour de moi. Ceux qui sont pressés de rentrer chez eux et marchent tête penchée, le visage fatigué de leur journée. Les autres se croient en vacances et prennent toute la largeur du trottoir en s'extasiant sur le beau temps. On me classe sûrement dans la première catégorie parce que je soupire en les contournant. Au loin, la tour où j'ai rendez-vous se dessine dans le ciel. Elle est tellement haute qu'on dirait qu'elle touche les nuages. D'ailleurs, les voir bouger autour de l'édifice me donne le vertige. Je baisse alors les yeux pour me concentrer où je mets les pieds.

SAUVETAGE SPECTACULAIRE

Jeudi, 17 h 06

Il y a foule devant l'ascenseur. Fixant la boîte qu'elle tient entre ses mains, Marie Duquette essaie de calmer les battements effrénés de son cœur. Pourquoi a-t-elle accepté ce rendez-vous ? Elle aurait dû insister pour avoir plus d'informations sur le défunt qui a laissé cette lettre. Elle est toujours si vigilante en toutes circonstances, comment peut-elle se retrouver à rencontrer un étranger sans faire aucune vérification sur son identité ? La convocation est arrivée chez elle par courrier recommandé. Marie sait reconnaître un papier officiel. Elle a donc pris l'affaire au sérieux. Submergée de travail, elle avait oublié son programme du jeudi soir. Jusqu'à ce matin.

— Oublie pas que c'est toi qui s'occupes du gâteau ! lui avait chantonné sa collègue en passant en coup de vent devant son bureau.

La nouvelle secrétaire est colorée. Excentrique. Drôle. Entreprenante... Claudia Sanschagrin a vite remarqué que Marie n'avait pas de vie sociale et s'est donné comme mission de lui faire voir du monde. Restaurant branché. Cinéma. Magasinage. Visite d'un *sex-shop*... De quoi l'étourdir. Sans même qu'elle s'en rende compte, Marie a accepté d'aller à l'enterrement de vie de jeune fille d'une amie de Claudia. Le genre de soirée qu'elle fuit comme la peste. Elle se tient loin des beuveries qui dérapent. Elle n'a surtout pas besoin d'amis ! Elle a son travail et Netflix, ça lui suffit. Pourtant, elle a pris l'autobus avec le gâteau sur ses genoux et elle a promis de rejoindre les filles au bar après sa rencontre avec Alex Beaulieu. *Mais qu'est-ce qu'il lui a pris de dire oui ?* Surtout que ses allergies saisonnières l'emmerdent cette semaine. Elle serait beaucoup mieux dans son lit avec une débarbouillette froide sur ses yeux rouges et gonflés.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin. Aussitôt, les gens qui attendent ne laissent pas le temps aux autres de sortir et poussent pour entrer. Marie reçoit un coup de porte-documents. Au ralenti, elle se voit jongler avec sa boîte. Son but n'est même pas de sauver le gâteau, mais de ne pas l'envoyer sur la

tête du chauve en complet devant elle. Le gars à côté d'elle étire le bras et le saisit d'un mouvement vif. Ouf ! C'était moins une ! Elle lève la tête et lui fait un sourire timide.

— Merci.

— De rien !

Marie se surprend à ne pas ressentir le malaise qui l'envahit chaque fois qu'elle se retrouve trop près d'un homme. Surtout ceux au look *badboy* comme lui. Cheveux décoiffés, sourire séduisant... Il tient un blouson de cuir dans sa main. Il a le dos droit, les jambes légèrement écartées. Au lieu d'effrayer Marie, l'assurance qui émane de lui l'apaise. Elle recule quand même un peu pour donner de l'espace au troupeau pressé qui sort de l'ascenseur. Ses talons butent contre quelqu'un et elle se retrouve la tête au milieu d'un bouquet de ballons. Marie se tourne pour s'excuser tout en essayant de se libérer des ficelles qui lui entourent la tête. À cinq centimètres de son visage, il y a un gars trop maquillé avec une perruque orange sur la tête qui lui sourit. *Un ostie de clown.*

LA PERSONNE DE TROP DANS L'ASCENSEUR

Jeudi, 17 h 07

Je ne suis plus qu'à quelques mètres de ma destination quand je réalise que je marche derrière la fille qui m'a bousculée tantôt en traversant la rue. Elle parle encore au téléphone, sirotant un cappuccino glacé.

— Bastien, je ne te demande pas de m'emmener faire un tour en calèche dans le Vieux-Montréal, je veux juste que tu passes chez moi sortir le chien !

Tout ce que j'ai dans mon champ de vision, ce sont ses fesses bombées dans sa robe moulante. *Elle a compris quoi porter, elle, quand il vente.* Un sac à main rose se balance à son poignet.

— Je sais que tu détestes les chiens, tu me le dis chaque fois qu'on s'engueule ! s'énerve-t-elle, manquant de se tordre une cheville quand son talon tombe dans une craque du trottoir.

Elle reprend son équilibre en vérifiant autour d'elle si quelqu'un la regarde. *Je t'ai vue.*

— Sammy est dans sa cage depuis six heures, ça va te prendre dix minutes de ton précieux temps pour la sortir, poursuit-elle en fixant le sol pour éviter de trébucher. Attends, j'ai un autre appel...

— Salut, maman ! Comment ça, t'es perdue ? Tu as un GPS dans ton téléphone. C'est facile, tu entres ton adresse... Non, pas ton adresse à toi, l'adresse où tu veux aller. Une minute, je suis déjà en ligne avec Bastien.

Elle est tellement divertissante que j'oublie mon idée de vengeance. *Un cappuccino serait si vite renversé sur une belle camisole blanche.* Si j'ai bien suivi sa conversation, son chum est un abruti qui ne ramasse pas la merde de chien et sa mère ne sait pas ce qu'est l'App Store ni comment entrer une adresse dans le GPS. Je pourrais la dépasser, mais j'ai trop de plaisir à l'écouter alterner d'une ligne à l'autre. Le hasard fait qu'elle se dirige vers la

même bâtisse que moi. Je la laisse ouvrir la lourde porte vitrée, puis la retiens à mon tour. L'air conditionné me mord la peau quand j'émerge dans le hall.

— Hé ! crie la fille en courant pour attraper l'ascenseur.

À l'inverse, je ralentis le pas. Il est déjà bondé ! Je prendrai le prochain. Surtout qu'il y a un clown au fond de la cabine. Il gêne tout le monde avec son bouquet de ballons qui prend toute la place. Les portes commencent à se fermer doucement quand un homme étire le bras pour les retenir. Son sourire poli veut clairement dire : « On t'attend, fille. » *Trop gentil*. Je prie pour qu'un des quatre autres ascenseurs arrive à l'instant et que je puisse m'éclipser, mais non...

— Merci, soufflé-je en jouant du coude pour réussir à entrer.

Je suis la personne de trop et je dois serrer les fesses pour que les portes puissent se refermer. Les gens ont la face écrasée contre les miroirs, ou bien ils sont si près de leur voisin qu'ils pourraient *frencher*. C'est ce qui m'arrive avec l'homme qui m'a tenu la porte. Pouah ! Il a mangé des oignons aujourd'hui. Le bouton du trentième étage est déjà allumé. Ne reste plus qu'à retenir mon souffle et à rentrer mon ventre pour ne pas toucher le derrière de la dame devant moi.

APPARITION

Jeudi, 17 h 12

Le clown prend l'espace de quatre personnes avec ses gros souliers et son bouquet de ballons. Les gens continuent de pousser pour se faire une place. À tour de rôle, ils tendent le bras devant Brian pour appuyer sur le bouton de leur étage. Il est juste à côté, ils pourraient simplement lui dire leur numéro et il l'aurait fait. Mais non, ils sont dans leur bulle, préférant jouer aux contorsionnistes pour atteindre le panneau plutôt que de s'adresser à lui.

La fille dans laquelle il a failli foncer tantôt sur la rue se matérialise dans l'ascenseur. Elle grogne encore contre son téléphone entre deux gorgées de cappuccino glacé.

— Saloperie de réseau ! Maman, tu m'entends ? Allô ? Ça va couper, je suis dans l'ascenseur... Non, j'ai dit ASCENSEUR !

Elle ne réalise pas qu'elle est la seule à gueuler dans un silence de plomb ?

Vite comme ça, Brian parie que cette fille est *coach* de *beachbody*. *Ouais, je suis bourré de préjugés*. Rien n'a été laissé au hasard : le chignon avec la pince qui s'agence à la couleur de ses vêtements, un maquillage comme si elle allait à un mariage, des faux cils juste assez longs pour mettre ses yeux en valeur. Même la façon dont elle tient son sac à main fait chic. Une beauté de magazines. Un look un peu trop impeccable à son goût. Du coin de l'œil, Brian épie le clown qui se regarde dans le miroir, s'exerçant à faire des grimaces. *Ridicule*. Du coup, son regard tombe sur une femme d'un certain âge plutôt heureuse d'être obligée de se frotter à lui tellement il y a de monde. *Bah ! Si ça peut faire sa journée*.

Le gars avec un polo de golf comme en portait son grand-père retient encore la porte. Brian s'amuse à appuyer sur le bouton pour les refermer, ce qui les fait rebondir sur son bras. Il comprendra peut-être le message. *Eh ! C'est plein, mon vieux*. Il s'acharne quand même à attendre quelqu'un. Une fille entre alors d'un pas hésitant. Elle est cachée par un homme plus grand

qu'elle, mais son profil dit vaguement quelque chose à Brian. Les portes se ferment enfin. Intrigué, il incline la tête pour essayer de voir son visage. Au même moment, elle ramène ses cheveux derrière ses oreilles. *Fuck ! Est-ce possible que ce soit elle ?*

Sans qu'il le voie venir, Brian reçoit un truc dans les cheveux. Le clown glousse, fier de son coup, l'air de dire : « Je t'ai eu. » *Hum, il veut vraiment jouer à ça ?* Il récupère l'élastique qu'il vient de lui lancer, puis l'étire entre son pouce et son index. Il n'a pas choisi la bonne cible, Brian en a pincé des cuisses durant son secondaire. Il sait exactement quelle tension mettre pour que ça fasse mal. Le clown écarquille les yeux lorsqu'il lève les mains et vise son front.

ÉRECTION GÊNANTE

Jeudi, 17 h 15

Une voix enregistrée annonce que nous arrivons au troisième étage. L'ascenseur s'immobilise dans une secousse beaucoup plus brusque que ce à quoi nous nous attendions, et nous tanguons sur nos pieds. La queue-de-cheval de la fille à côté me fouette la joue, je touche les fesses de la dame devant moi sans le vouloir... Une chance que je tenais bien le dossier. Par contre, mon bracelet est sorti de mon poignet. Je regarde par terre, tente de le repérer dans le méli-mélo de pieds et de jambes. Un homme cherche à se faufiler vers la sortie.

— C'est pour moi ! Je descends ici.

Il repousse de la main les ballons du clown qui obstruent son chemin et, plaçant sa valise au-dessus de sa tête, il fait un pas de côté pour se glisser entre deux hommes au ventre rond... La femme devant moi tente de reculer pour lui céder le passage, ce qui me force à faire un pas vers l'arrière. C'était ça ou être accusée d'attouchements sexuels. D'ailleurs, je ne sais plus quoi faire de mes mains pour ne plus toucher à personne. Je les croise sur le dossier de madame Delorme et continue les recherches pour retrouver mon bracelet. Il appartenait à ma grand-mère, j'y tiens !

Oh ! Il a glissé vers l'arrière.

— Excusez-moi.

Je me penche. Ou plutôt, j'essaie en pliant les genoux. Accroupie en petit bonhomme, j'ai le nez dans les shorts du gars en polo. La dame devant moi se demande qui lui tâte les mollets. J'ai l'impression que je pourrais être piétinée à la moindre secousse.

— Nous montons, dit la voix de l'ascenseur.

J'ai perdu de vue mon bracelet, alors je me relève en bousculant trois personnes. Ma jupe se prend dans la fermeture éclair d'une veste. *Misère*. Sans le faire exprès, je donne un coup de coude au gars qui boit un café...

Heureusement, il le tenait bien, mais il s'étouffe tout de même avec sa gorgée.

— Oups ! Désolée.

Il grogne que ça va. Je me retourne :

— Je m'excuse, je suis coincée dans votre veste.

L'homme tire un bon coup. Super ! Il vient de faire un accroc dans ma jupe. Je soupire. J'ai hâte de sortir d'ici... Dans le miroir, je regarde contre qui mon dos est plaqué. Un grand maigre reluke mon décolleté par-dessus mon épaule. Ses intentions seraient subtiles si nous n'étions pas entourés de miroirs. Pire, je sens poindre une érection au creux de mes reins. *Non, je ne veux pas vivre ça !* J'analyse la possibilité de lever mon pied et lui planter mon talon dans les couilles. La manœuvre est trop risquée, car j'enverrais aussi mon genou dans le cul de la dame devant qui ne mérite pas ça. J'allais le traiter de « pervers pas de classe » quand je croise son regard dans la glace. Je n'ai qu'à plisser les yeux pour qu'il comprenne que sa queue est envahissante. Il toussote, l'air de s'excuser, embarrassé par la situation. *Ben voyons.*

Je me décale vers la droite pour fuir l'érection gênante. Je me retrouve à côté de la fille que je suivais dans la rue. Elle marmonne des mots d'église destinés à envoyer en enfer le réseau cellulaire. Elle n'a plus de signal et deux appels en attente. Pas grave, elle trouve le temps de faire un *selfie*. L'homme devant elle doit pencher la tête quand elle étire le bras pour trouver l'angle parfait. Elle prend une expression blasée et hop ! elle fait une nouvelle pose. Cette fois, elle sourit en pointant son cappuccino. Ses cheveux noirs brillent sous les néons. Je me demande quel est son secret pour que son chignon résiste au vent... En tout cas, son parfum sucré est plus agréable que celui du grand maigre qui replace la fourche de son pantalon. À tout ça s'ajoutent les effluves du sandwich grillé qu'un gars a pris pour emporter et les odeurs corporelles plutôt désagréables que tout être humain normalement constitué dégage. J'espère que ce n'est pas moi qui pue la sueur de même. Je me concentre pour ne pas avoir de flatulences, ce serait bien le boutte du boutte.

— Cinquième étage.

Je suis mieux préparée à la secousse. J'écarte les jambes pour tenter de

garder mon équilibre. Les portes s'ouvrent, mais personne ne bouge. Confusion. Soupirs. On regarde autour de nous. Quelqu'un s'est trompé d'étage, c'est ça ? Je crois que tout le monde se fait la même réflexion : « C'est qui le con qui a appuyé sur le mauvais bouton ? »

— Nous montons.

J'évalue que nous sommes au moins dix-sept dans l'ascenseur. C'est nettement supérieur à la limite de dix inscrite sur le mur. *Dix personnes ou sept cent cinquante kilos*. Ça craint. Deux des hommes présents doivent faire trois cents kilos à eux seuls ! Il arrive quoi si la limite de poids est dépassée ? L'ascenseur refuse de monter ? Est-ce que le moteur peut lâcher et nous faire vivre une réplique du manège la *Tour de la terreur* ? Sauf que la chute libre risque d'être fatale ici. Je me convaincs que je n'ai jamais entendu d'histoire d'horreur sur le sujet aux informations, du genre : « Bris mécanique en raison d'un surnombre de personnes dans un ascenseur. Dix-sept pauvres citoyens retrouvés sans vie après une chute de vingt étages. »

C'est fou comme autant de gens entassés dans un si petit espace peuvent être silencieux. Ça me fascine chaque fois que je monte dans un ascenseur. Personne ne dit un mot, nous fixons le chiffre lumineux passant d'un étage à l'autre. Je m'amuse à imaginer où vont les autres. Parce qu'on a tous un but précis ! L'ascenseur est un moyen pour y arriver. Une pause obligée dans un trajet du point A vers le point B. Un temps mort. Aucun de nous n'a envie de fraterniser. On veut seulement se rendre au point B le plus vite possible. Je parie que le grand maigre en érection vient rendre une petite visite à sa maîtresse. La fille avec un sac de sport va probablement au gym. Ou à la piscine. D'autres, comme moi, sont attendus au restaurant. Il y a de tout dans cette tour.

— Dixième étage.

Quatre personnes descendent et on respire un peu mieux. Le sol s'est éclairci, mais je ne vois toujours pas mon bracelet. Heureux d'avoir de l'espace, le clown fait une étrange pirouette. Je bondis pour m'en éloigner. *Qu'est-ce qu'il est laid...* Un énorme sourire dessiné au crayon rouge, un nez en caoutchouc, le visage maquillé en blanc et du noir autour des yeux. Une perruque frisée comme celle que mon père avait achetée pour Halloween en quatre—vingt-douze. Et c'est censé être un personnage sympathique qu'on a

envie d'aller voir ? Je dois grimacer parce que la fille qui boit son cappuccino ricane. Son *gloss* a taché sa paille. Je suis encore accrochée à son bras quand le clown fait des bruits de bouche énervants. Ses ballons restent pris dans les portes, les empêchant de se refermer. Il essaie de nous faire croire qu'il va tomber sur le dos. Ça soulève quelques rires. Moi, je suis horrifiée. Il jongle avec son chapeau qui atterrit sur sa tête. « Coco le clown » a été écrit au crayon Sharpie à l'arrière. Tu parles d'un nom de *loser*.

— Nous montons.

Je soupire. Est-ce qu'on va finir par arriver au trentième étage ? Coco le clown est en feu. Il pince le nez d'un homme en habit taillé sur mesure. Il a la tête d'un juge, mais il sourit quand même pour l'encourager. *Poli*. Que je vois Bozo essayer de me faire ça. Je tirerai tellement fort sur sa ridicule boucle à pois à son cou qu'il reculera de deux pas lorsque je la lâcherai. Avec l'élastique étampé dans le gorgoton, il devrait se taire.

— Seizième étage.

Tous ces arrêts commencent à me donner la nausée. Et je manque vomir pour vrai quand une fille éternue. Même si elle est de l'autre côté de la cabine, j'ai littéralement reçu un nuage de mucus nasal dans les cheveux. On ne lui a pas appris à la maternelle comment atchoumer dans son coude ? Je m'évente avec le dossier de madame Delorme. Oh ! Le seizième étage est populaire : six personnes bataillent pour sortir en premier. À moins qu'ils fuient le clown.

— Tiens, je te le donne, me dit un gars en me tendant un sac-cadeau. Ça ne me sera pas utile finalement.

Je le regarde sortir, le sac pendant au bout de mon index. Il a la mine basse. Ça sent la peine d'amour. J'ai l'impression que le cadeau n'a pas eu l'effet escompté. Je regarde discrètement à l'intérieur, mais il y a trop de papiers de soie. C'est intrigant ! Je vais quand même attendre avant de l'ouvrir, il y a trop de monde autour de moi. D'un coup que c'est un truc gênant.

L'ascenseur repart, et je reprends ma chasse au bracelet. Misère, il ne peut pas avoir disparu. Personne ne s'est penché pour le ramasser, j'en suis certaine. Je m'appuie contre le miroir pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Il est plein de traces de doigts, mais je m'en fous, la surface

fraîche me fait du bien. Je remarque alors l'homme de l'autre côté de l'habitacle. Nonchalamment adossé, son pied est remonté contre le mur, et il semble ne regarder rien en particulier. Oh non ! Est-ce que c'est vraiment lui ? Je lève vivement le dossier devant mon visage. Non, c'est impossible. Quelles sont les chances de se retrouver tous les deux par hasard dans le même ascenseur ? Je tourne la tête pour l'espionner dans le miroir. Des cheveux châtain assez longs pour avoir envie de fourrager nos mains dedans, une mâchoire à faire fantasmer une sainte, des épaules carrées sous une chemise blanche... C'est *lui*. Je reste cachée derrière le dossier en espérant qu'il est le prochain à descendre.

Jeudi, 17 h 17

À côté de Brian, Marie est mal prise entre sa goutte au nez et sa boîte à pâtisseries. Il lui offre de la tenir pour lui permettre de se moucher. Il a encore droit à un sourire en guise de merci. Ça fait trois fois qu'elle éternue et elle n'arrête pas de renifler. Elle fouille dans son sac à main, mais ne semble pas trouver ce qu'elle cherche. Elle sort finalement un vieux mouchoir chiffonné de sa poche. Brian la trouve un peu bizarre. Elle est si petite qu'elle lui arrive aux épaules. Mais ce n'est pas ce qui cloche. Il lui redonne la boîte, ce qui lui permet de l'observer. Cette fille cherche à s'effacer dans le décor, recroquevillée sur elle-même, son cou rentré dans ses épaules. Des cheveux foncés attachés, un visage sans maquillage... Elle ne porte même pas de bijou. Rien à voir avec la personnalité haute en couleur de l'autre en robe moulante qui prend des *selfies* et fait du bruit en buvant son cappuccino à la paille.

— Vingtème étage.

Brian suit des yeux la fille en camisole avec son sac de sport à l'épaule. L'homme qui sort derrière elle ne va sûrement pas au gym, il est essoufflé juste à se débattre avec les ballons du clown. Son regard revient sur la blonde de l'autre côté de la cabine. Elle cache son visage avec un dossier, mais maintenant qu'il y a moins de monde dans l'ascenseur, il la voit bien dans le miroir. Brian sent ses genoux plier, littéralement. Il essaie de ne pas trop s'emballer. Ce serait trop beau pour être vrai, et il a peur de se tromper. Non, pas de doute, c'est elle. Ses cheveux sont plus pâles que la dernière fois qu'il l'a vue, mais il reconnaît ses yeux, sa bouche... Il espérait tellement la recroiser un jour. Il sourit et il a le goût de sauter partout comme un ado ! *Ouais, bon, on se calme.* Les retrouvailles ne seront pas aussi magiques que dans ses fantasmes.

Son expression paniquée dans le reflet lui confirme qu'elle l'a repéré. Brian doit avouer que sa réaction l'amuse un peu. Ça lui plaît de voir qu'il ne la

laisse pas indifférente malgré tout ce qu'elle a pu lui dire. Nerveusement, elle se pince les joues et replace sa frange. Elle n'aurait pas besoin de faire ça, cette fille est belle au naturel. Même que le vent qui a fouetté ses cheveux lui rappelle son look d'après baise. Sa conscience lui souffle que ce n'est pas le moment de penser à ça. Brian envoie chier sa conscience et il baisse le regard sur sa robe qui dessine les courbes de ses hanches... Il a presque envie de demander au clown de lui envoyer un élastique derrière la tête pour lui replacer les esprits. Les trois préservatifs dans son portefeuille lui donnent des idées. Il est attendu au restaurant, mais ça lui semble soudain sans importance. Il suivra Ellie peu importe l'étage où elle descend. Pas question de la laisser filer encore une fois ! En attendant, il dévisage le gars qui se place dans un angle parfait pour zieuter son décolleté.

TEMPS MORT

Jeudi, 17 h 20

Je n'ai jamais trouvé un voyage en ascenseur aussi long, et la voix qui annonce chaque arrêt m'irrite au plus haut point. C'est la voix de qui, au juste ? Un petit ton français forcé avec un soupçon de sensualité. Ça doit être une Jeannine ou une Carole. Une vieille matante qui essaie d'être séduisante. Comme si elle allait être l'apparition rêvée quand les portes ouvriront. *On se peut pu.*

À moins que ce soit la présence de Brian O'Neil à moins de deux mètres qui me mette dans cet état.

— Vingt-troisième étage, dit Jeannine la cochonne.

Je jette un œil au-dessus de mon dossier. La femme dont j'ai pogné les fesses sans le vouloir tantôt sort. Le gars encore bandé aussi. Misère ! Brian ne bouge pas. Il reste obstinément appuyé contre le mur. Il tend le bras et appuie sur le bouton pour refermer les portes de l'ascenseur. Plus qu'un arrêt avant le trentième étage. Les miroirs tout autour de la cabine sont pratiques. On peut voir en tout temps de quoi on a l'air. Je replace ma frange malmenée par le vent, puis je lève le menton pour vérifier si je n'aurais pas une graine de nez au bord des narines... J'étire bien grand les lèvres pour examiner ma dentition. Je gratouille ma canine quand je remarque un regard braqué sur moi dans le reflet de la glace. Des yeux amusés qui n'ont rien raté de ma petite inspection. L'assurance que dégage Brian ne me laisse aucun doute, il m'a reconnue.

Je fais quoi maintenant ? Je reste cachée comme une peureuse derrière mon dossier ? Je joue le jeu de la fille qui ne l'avait pas vu et je le salue à grands coups de : « Hé ! Brian ! Quelle surprise ! » Le genre de conversation inutile pour combler un malaise. Je pourrais aussi simplement l'ignorer. De toute façon, on arrive bientôt à mon étage. La fille indépendante en moi peut gérer un petit deux minutes enfermée dans un ascenseur avec le *bad boy*.

Je baisse le dossier, prenant un air naturel. Je garde la tête droite, mais je sens le regard de Brian rivé sur moi. *Respire*. Je ne lui procurerai certainement pas la satisfaction de lui montrer que sa présence m'ébranle. Oh que non ! Il est trop conscient de ses atouts qui me font perdre ma salive. Je replace mes cheveux d'un geste désabusé, résistant à la tentation d'un nouveau coup d'œil dans sa direction. Je n'ai même pas à me concentrer pour sentir les effluves de son gel de douche. L'odeur virile flotte dans l'air et me donne envie de lui arracher sa chemise.

L'ascenseur s'immobilise brusquement, mes jambes en coton supportent mal la secousse. Je vacille et pose la main sur le bras de la fille qui n'en finit plus de boire son cappuccino. Il y a une seconde de flottement. Les portes ne s'ouvrent pas comme c'est normalement le cas. J'attends que la voix mémorable de notre cinquantenaire sexy prononce le numéro de l'étage. *Allez, Jeannine, ne me laisse pas tomber*. Le temps mort s'étire.

— C'est pas vrai, grogne ma voisine.

Elle frôle Brian pour atteindre le panneau de boutons et appuie à répétition sur celui destiné à ouvrir les portes.

— Même si tu frappes dessus, les portes vont pas ouvrir plus vite.

À sa réaction, je devine qu'elle n'avait pas encore remarqué Brian. C'est chose faite. Son timbre chaud, mais ferme, la fait reculer jusqu'au miroir. Il dissimule à peine son sourire satisfait de l'effet qu'il a sur elle. Le gars a une gueule de bohème qui sent les problèmes à plein nez. Si beau qu'on a du mal à détourner notre regard de lui. Dans la catégorie « baisable et il le sait ». Un détail qu'on oublie comme par enchantement dès qu'il pose ses iris étincelants sur nous. Il pince les lèvres, l'air de trouver drôle de me voir embarrasser par le hasard de notre rencontre. Si les maudites portes peuvent s'ouvrir que je m'éloigne de lui.

On n'est plus que cinq dans l'ascenseur. La fille au cappuccino, celle qui éternue aux deux minutes, Coco le clown, Brian et moi. Je m'encourage en me disant que les pannes ne durent jamais bien longtemps. *Non ?* S'ensuivent des soupirs et un silence désagréable. Le clown comprend rapidement que le bruit que fait son nez quand il pèse dessus ne provoque pas l'hilarité générale habituelle. Je fixe le plancher sale. Ark ! Je pense que c'est du tapis. Il devait

être beige dans une autre vie... Aucune trace de mon bracelet. Je vais devoir en faire mon deuil. Mes yeux louchent vers les baskets blanches de Brian. Il a croisé les pieds, adoptant la posture d'un gars qui n'a rien d'autre à faire que d'être coincé dans un ascenseur. Puis je remarque le blouson en cuir noir qui pend de l'une de ses mains. Il a des lignes rouges sur les manches. Je cligne des yeux.

L'enfoiré !

UN MOMENT DE FLOTTEMENT

Jeudi, 17 h 26

C'est une blague ? C'est la deuxième fois cette semaine que Brian reste pris dans un ascenseur. DEUX FOIS ! *Quel karma de merde !* C'est à se taper la tête sur les murs... Pourquoi n'a-t-il pas écouté sa petite voix qui lui disait de prendre les escaliers ? Monter trente étages en joggant, l'entraînement de la journée aurait été fait. Au moins, aujourd'hui, il n'y a pas d'enfant hyperactif dans la cabine. Quoiqu'un clown, ce n'est pas vraiment mieux. Il l'a laissé tranquille après l'épisode de l'élastique dans le front, mais maintenant, il s'amuse à faire couiner son nez en appuyant dessus. Un bruit super agaçant. Il est grand et semble plutôt maigre sous son costume. Le genre longues jambes, mais torse court. Brian arrive à croiser son regard : « Arrête, sinon je te le fais avaler. » Il lui tire la langue. Nouveau regard : « Provoque-moi pas le clown... » Cette fois, il baisse les yeux et s'écrase contre le mur. Ils devraient avoir quelques minutes de paix.

Ellie joue à l'indépendante, mais Brian voit bien qu'elle n'est pas à l'aise de se retrouver coincée avec lui. Il comprend et il aimerait lui faire savoir qu'il ne veut pas l'embarrasser. Si seulement ils étaient seuls, il pourrait lui parler. Pour lui dire quoi ? Il aurait dû s'y prendre autrement avec elle depuis le début. Sous ses allures de fille confiante et inatteignable, il a sous-estimé la lueur fragile au fond de ses yeux. Elle a la pire tête de cochon que Brian a rencontré dans sa vie. Il compte bien utiliser à outrance la seule arme qui fonctionne avec elle : l'arrogance. Plus il la provoque, plus elle cherche à lui prouver qu'il la laisse de glace. Sauf que son corps, lui, réagit autrement. Elle mordille sa lèvre, ses joues tournent au rose, ses yeux s'attardent une seconde de trop sur sa bouche... Mais pour l'instant, il doit être patient.

Sarah sirote son cappuccino presque compulsivement. Elle est sur le point de craquer et tape du pied en brassant son téléphone. Le beau gars appuyé au mur la regarde comme si elle allait se mettre à pleurer ou à crier si la panne dure plus de cinq minutes. Il ne sait pas, lui, que sans réseau, elle n'est plus

en contact avec sa mère qui tente de retrouver son chemin. Bon, c'est vrai qu'elle est *un peu* le genre de fille à capoter si elle perd son cellulaire de vue. Toute sa vie est là-dedans ! Sans réseau, elle se sent coupée du monde. Déjà que Sarah n'aime pas trop se retrouver dans un endroit où elle n'est pas libre de sortir à tout instant. Ça lui fait la même sensation en avion. Cette impression de flotter dans les airs sans pouvoir descendre quand on veut. Elle se rabat donc sur sa paille qu'elle mâchouille pour passer son stress.

Erick s'adosse contre un miroir. Ouin ! Il n'a pas le bon public pour faire rire durant l'attente. Tout le monde l'ignore comme s'il était une plaie dans le décor. Bah ! Il a l'habitude. Les adultes perdent leur cœur d'enfant. Et les filles préfèrent reluquer le beau gosse aux yeux verts que de rigoler de ses mimiques. L'histoire de sa vie. Ça ne le dérange pas vraiment, il aurait juste aimé que la nature le gâte autant que le gars *sexy*. Erick devine qu'il n'a sûrement pas beaucoup d'efforts à déployer pour ramener une fille dans son lit. Tandis que lui, il doit en faire des pirouettes pour se faire remarquer ! Même s'il comprend que son costume de clown ne le rend pas super attirant, aucune des trois jeunes femmes dans l'ascenseur en ce moment ne lui a lancé un regard intéressé. La blonde rougit chaque fois qu'elle approche le gars qui pourrait être de la distribution de *Baywatch*. Celle à côté de lui préfère se défouler sur la paille de son gobelet vide et l'autre a déposé sa boîte à pâtisseries par terre pour croiser les bras sur sa poitrine. Il n'y a pas à dire, c'est fou ce qu'on s'amuse. Erick réfléchit à un truc ou deux. Il finira bien par les dérider.

Brian n'a rien d'autre à faire que d'observer Ellie. Même si elle est troublée en ce moment, elle rayonne de partout. Encore plus que d'habitude. C'est peut-être le changement dans ses cheveux... Ils sont maintenant d'un joli blond dégradé, tombant en cascade jusqu'au milieu de son dos. Avant, ils étaient châains et plus courts. Peu importe, elle est encore plus belle que dans son souvenir. Brian en est à cogiter un plan pour qu'elle baisse sa garde quand son expression le laisse perplexe. C'est quoi, ce sourire diabolique ?

UN MINCE ESPOIR

Jeudi, 17 h 28

À bien y penser, il n’y a rien de surprenant au fait que Brian O’Neil soit l’enfoiré à moto qui se faufilait entre les voitures dans le bouchon de circulation. Le mec est assez imbu de lui-même pour être au-dessus des règles élémentaires de conduite. Je ne retiens pas mon sourire en pensant au mot qu’il découvrira, accroché à sa poignée. Brian me dévisage, levant un sourcil rieur. *Tu verras.*

À peine cinq minutes se sont écoulées que la fille au cappuccino commence à gesticuler, manquant me planter sa paille dans l’œil : — On n’a pas que ça à faire ! s’énerve-t-elle en marchant jusqu’au panneau.

Nous la regardons s’acharner sur le bouton pour ouvrir les portes. Puis sur celui du trentième étage. Elle essaie ensuite celui du vingt-neuvième, du vingt-huitième... Brian attrape calmement son poignet frêle : — Arrête ça, tu vas bousiller le système.

Elle pousse un cri de frustration, secouant son téléphone dans l’espoir de réanimer le réseau. Elle a peut-être l’air d’une princesse, mais elle a du caractère ! Je soupçonne un SPM...

— Quelqu’un a du signal ? soupire-t-elle.

— Si t’en as pas, c’est que personne en a, ma belle.

Elle plisse les yeux. Oh ! Je jubile de voir ça. Elle vient de comprendre à quel genre d’homme elle a affaire. Brian sort quand même son téléphone pour vérifier.

— C’est mort, confirme-t-il en tournant l’écran.

Elle pivote dans ma direction, prenant naturellement la posture d’un mannequin. Elle paraît toujours aussi impeccable. Il fait chaud, mais elle est fraîche comme une rose. Pas de *pinch* humide pour mademoiselle. Je hausse les épaules :— Moi, c’est ma pile qui est morte.

— Pas de signal ici non plus, enchaîne la petite au nez irrité à force de se moucher.

Elle fait pitié avec ses yeux gonflés. La pauvre n'a pas l'air bien du tout. Dans son coin, elle renifle par petits coups en essayant d'être discrète. Elle passe son temps à se racler la gorge. Donnez—lui de l'eau quelqu'un !

— Peux-tu me tenir ça ?

Coco le clown me tend son bouquet de ballons. J'ai le réflexe de me plaquer contre le mur pour m'éloigner de sa main gantée. Ça le fait rire.

— As-tu peur que je t'arrose ?

D'un mouvement vif, il se penche vers moi, et je reçois une giclée d'eau chaude dans le cou. *Enfin, j'espère que c'est de l'eau.* Ça provient de la fleur accrochée à son blouson. Comment il a fait ça ? Misère ! Il ne va pas s'arrêter là. Je voudrais bien m'enfuir, mais dans un ascenseur, on tourne en rond longtemps. Je le déjoue en passant sous ses dizaines de ballons colorés et j'atteins le mur opposé. Super ! Je suis maintenant à côté de Brian...

— Recommence et c'est moi qui te pisse dessus.

— Moi, tu peux m'arroser autant que tu veux, s'exclame l'hystérique. On meurt de chaleur ici !

J'aimerais mourir de chaleur et être aussi élégante qu'elle. Aucune goutte de sueur ne perle sur les parties visibles de son corps. Coco ne se le fera pas dire deux fois ! Une seconde plus tard, il est tout heureux de l'arroser. Pas un gros plouch comme j'ai reçu. Non, la princesse a droit à un petit jet tout mignon. J'essaie encore de comprendre comment il arrive à faire ça.

— Il a une pompe dans sa poche qui est reliée à la fleur, murmure Brian en devinant mon interrogation. Il appuie dessus pour faire sortir l'eau.

Je n'ose pas tourner la tête vers lui, car je sais qu'il s'est incliné vers moi pour me parler. Je continue de regarder Coco, soudainement BFF avec la maniaque aux *selfies*. Il se penche pour un meilleur cadrage.

— Qu'est-ce que tu connais aux trucs de clown, toi ? marmonné-je, les dents serrées.

Brian étouffe un rire.

— J'ai déjà couché avec une fille qui avait des demandes disons... particulières.

La façon dont il prononce le dernier mot m'envoie une décharge de frissons. J'ai du mal à imaginer qu'une fille veuille que Brian se déguise pour fantasmer, il est parfait au naturel. Quoiqu'il ferait un sacré beau clown. Avec ma main, j'essuie l'eau qui me coule dans le cou. Je ne le dirai pas trop fort, mais c'est vrai que ça fait du bien. Une dizaine de *selfies* plus tard, la fille range son téléphone et tient les ballons pendant que Coco descend la fermeture éclair de son pantalon. J'ai peur qu'il nous sorte un grelot au bout de sa queue. Je remonte le dossier devant mes yeux.

— Oh, misère !

— Il n'y a rien de compromettant, me rassure Brian en riant.

Je baisse lentement le dossier. C'était pour prendre son iPhone. Il était dans ses bobettes ou quoi ? Je ne fais pas confiance aux clowns. Encore moins ceux dont l'étui de cellulaire présente les mots « *Fuck You* » en rouge. On ne sait jamais quand ils te feront sursauter ou te lanceront une poignée de confettis en pleine face. Il pianote sur son écran. Comment un être humain normal peut avoir du plaisir à jouer un tel personnage ? Les clowns ne sont même pas drôles, ils font peur. À part ses énormes souliers aux bouts soufflés, notre ami Coco a dû piger dans les vêtements de son arrière-grand-père pour se faire un kit. Et la repousse de barbe sous le maquillage blanc, c'est juste non. J'ai eu une mauvaise expérience dans une fête costumée au cégep, je crois que j'en suis encore traumatisée.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire pour sortir d'ici ! s'écrie la fille qui rigolait il y a une minute. Au secours !

Elle se rue sur les portes. Une vraie désespérée ! C'est ce qu'on appelle passer d'un état à l'autre assez vite merci. Elle a lâché les ballons qui s'éparpillent au plafond. Pendant qu'elle martèle les portes, le clown récupère une à une les ficelles pour refaire son bouquet. J'ai peur que la fille nous fasse une attaque de panique. Elle est à trois coups de poing d'éclater en sanglots et de se laisser glisser contre les portes en répétant qu'elle est trop jeune pour mourir. Je pourrais lui changer les idées en lui demandant un *selfie* ? Je n'aime pas particulièrement les ascenseurs, surtout lorsqu'ils sont

pleins à craquer comme tantôt. Il fait chaud, ça pue, et on est forcé d'endurer la voix de Jeannine. Mais je ne suis pas angoissée par les endroits restreints. On s'en reparlera si on est encore ici dans deux heures.

Brian s'accroupit, ouvre un petit panneau et saisit le téléphone d'urgence. Je regarde la fille qui essaie d'ouvrir les portes avec ses longs ongles. Elle se calme instantanément en le voyant faire. Dans un silence parfait, nous mettons tous nos espoirs en Brian, priant pour que quelqu'un décroche.

DONALD DUCK

Jeudi, 17 h 34

Brian commence à avoir de l'expérience en panne d'ascenseur. Lundi, ça lui était arrivé dans son immeuble. Ça avait été facile à régler en appuyant sur le bouton d'urgence. En moins de dix minutes, tout était rentré dans l'ordre. Il a moins de chance aujourd'hui, car personne ne décroche au bout de la ligne. Il n'est même pas certain qu'il fonctionne. Il se redresse en haussant les épaules.

— Désolé.

Finalement, il préférerait l'enfant hyperactif de l'autre jour plutôt que l'hystérique d'aujourd'hui. La fille est tellement énervée qu'elle grafigne la porte avec ses ongles. Il n'a même pas de sac en papier sur lui pour la faire souffler dedans si elle leur claque une crise de panique.

— Relaxe, on va survivre. Bois ton cappuccino en jouant avec le clown.

Elle lui lance un regard noir alors qu'Ellie pince les lèvres pour ne pas rire. Coco, lui, le prend au mot et sort trois cartes de sa poche.

— Choisis-en une, dit-il en les braquant devant ses yeux.

Il est obligé de parler comme Donald Duck ?

Brian perd le fil du tour de magie. Ça le fait chier d'être bloqué ici. Il voudrait entraîner Ellie au bar du restaurant pour s'expliquer avec elle... On dirait bien que son plan pour la soirée est à l'eau. Il devait se débarrasser de son rendez-vous « plate » avant de retourner sur la Rive-Sud pour aller boire un verre avec une fille. De toute façon, il annulera. Il n'a plus la tête à ça ! Il espère seulement qu'Ellie le laissera lui parler... Sinon, il ira superviser son frère dans sa livraison. D'ailleurs, cette panne tombe mal, il doit se taper une petite jasette avec le client pour s'assurer de conclure la transaction. Une situation délicate, mais qui leur rapportera beaucoup d'argent. Et ça, ce n'est qu'une partie des affaires à régler. Ce serait ridicule que tout foire à cause d'un foutu ascenseur. *Ou d'une fille.*

DANS L'ATTENTE D'UN MIRACLE

Jeudi, 17 h 43

Ça fait dix minutes qu'on se balance d'avant en arrière, tapotant nos doigts ensemble en espérant un miracle. Brian a fait son possible pour avoir la ligne, mais après trois tentatives, il n'y avait même plus de tonalité. Il fait chaud, et je mourrai desséchée avant de piler sur mon orgueil pour demander au clown de m'arroser avec sa fleur. J'ai appris que la fille au cappuccino s'appelle Sarah. Sans arrêt, elle brasse la glace au fond de son gobelet ou aspire bruyamment avec sa paille. Le bruit de succion va me rendre folle.

— Hé ! intervient Brian, inutile de siphonner, il est vide ton truc.

Ses jolies lèvres roses sur la paille, Sarah aspire un grand coup pour le narguer. Je l'aime déjà, elle. Je ne me gêne pas pour sourire à Brian et lui faire comprendre que je suis du bord de ma nouvelle amie. Il passe une main sur son visage, l'air de se dire qu'il n'est pas sorti du bois. M'allier avec Sarah me redonne mon aplomb et me décrispe les épaules. *Seigneur, calme-toi, Ellie*. On n'est pas seuls dans l'ascenseur, je ne risque pas de succomber au magnétisme de Brian devant un clown et une hystérique.

— Est-ce que ton chien va être correct ? demandé-je à Sarah, me rappelant sa conversation téléphonique.

Elle lâche sa paille en levant deux sourcils interrogateurs.

— Je t'ai entendue en parler quand je te suivais sur le trottoir...

Et tout le monde a vu ma culotte à cause de *toi*.

— Ouais, j'espère que mon chum ira le faire sortir parce qu'on dirait bien qu'on est prisonniers ici pour longtemps, soupire-t-elle en regardant l'heure.

Elle tape du pied en se remettant du *gloss*, ce qui fait rouler des yeux Brian. La fille au nez en chou-fleur ouvre alors la bouche pour la première fois : — Il ne faut pas exagérer, ça fait à peine quinze minutes qu'on est là. On ne passera pas la nuit ici quand même.

Son ton castrant a l'effet de déstabiliser Sarah. Elle se renfrogne en mâchouillant sa paille.

— J'espère.

— Ça pourrait être intéressant, ajoute Brian assez bas pour que je sois la seule à l'entendre.

Je lève la tête et rencontre son sourire effronté. Il ne va pas commencer à faire ce genre d'allusion ? J'ai un doute sur mes belles intentions : être entourée de monde ne m'empêchera peut-être pas de lui sauter dessus finalement. Je le foudroie d'un regard meurtrier. Celui qu'on me dit avoir quand je suis en SPM et qui fait en sorte que les gens se poussent de mon chemin tellement je fais peur. *Ta gueule*. Il pince les lèvres, dissimulant à peine à quel point il se marre. Et pourquoi il est encore plus beau que dans mes souvenirs ? Il ne pouvait pas avoir développé deux ou trois verrues sur son nez ? Perdu ses dents ? Avoir pris vingt kilos ? Mais non... Si je me fie à ce que je vois à travers sa chemise, son corps est aussi ferme qu'avant. Avec son teint bronzé et ses cheveux un peu trop longs, il a le look des surfeurs sur les plages de la Californie. Grr ! Pourquoi il me fait autant d'effet ? Je n'aime même pas les hommes aux cheveux châtons ! C'est vrai, je préfère les grands bruns au regard sombre et torturé. Pas les *beachboys* prétentieux !

Une boule orange apparaît devant moi. Qui d'autre que monsieur le Clown pour me sortir de ma léthargie.

— Il y a sûrement un gardien de sécurité dans l'édifice. Quelqu'un verra vite que l'un des ascenseurs fonctionne pas.

— C'est encore drôle, riposte Brian en s'adossant au mur, les mains dans les poches. Il y a cinq ascenseurs ici donc avant que quelqu'un se plaigne qu'il y en a un qui bouge pas...

— Oh non, vous croyez ? panique Sarah, prenant ses mains pour un éventail. On est foutus ! On peut survivre combien de temps là-dedans avant de manquer d'air ?

La voilà repartie dans un délire. *Vas-y, Coco, c'est le moment de faire une grimace pour la divertir*. Brian en ajoute plutôt une couche : — Si tu continues à t'énerver comme ça, pas très longtemps, je pense.

Je frappe son bras pour le ramener à l'ordre.

— Eh !

— T'es obligé d'être rabat-joie ?

— Je suis pas rabat-joie ! Au contraire, c'est pas désagréable d'être bloqué ici. Il y a plein de choses qu'on peut faire dans un ascenseur, ajoute-t-il avec un regard lourd de sous-entendus.

Il recommence. *Évidemment*. C'était écrit dans le ciel qu'il allait jouer cette carte-là. Il ne sait rien faire d'autre. *Macho*. *Enfoiré*. Je souffle quand je sens une chaleur se répandre sur mes joues à cause des images qui me viennent... Peut-être parce que j'ai déjà fait autre chose dans un ascenseur avec lui. Une douche froide me ramène au présent, et je détourne les yeux du regard brûlant de Brian. L'autre fille vient de m'asperger encore une fois de son mucus dégueulasse. Je vais sortir d'ici les poumons encrassés de microbes.

— Désolée, j'ai des allergies, bredouille-t-elle, le nez dans son sac à main.

Elle plisse à nouveau le front, ferme les yeux et ouvre la bouche. Oh non ! Je recule le plus que je peux, c'est-à-dire jusqu'à ce que mon dos bute contre le torse de Brian. Sarah fait la même chose de son côté de la cabine. Le clown aussi cherche à protéger ses ballons de l'éventuel crachat. On s'énervait pour rien, car pour une fois, elle éternue au creux de son coude. Elle redresse la tête, les paupières gonflées et une traînée de morve qui pendouille de son nez.

— Quelqu'un a des mouchoirs ?

Jeudi, 17 h 46

Sarah est la première à réagir devant l'urgence. La face dans sa sacoche, elle sort une trousse de maquillage, une brosse à cheveux, du vernis à ongles... *Il y a sûrement des mouchoirs là-dedans !*

— Dis donc, t'as vraiment besoin de tout ça quand tu sors ? s'exclame le clown de sa voix d'humain normal et beaucoup trop grave pour son personnage.

— Ben oui, au cas où elle se casserait un ongle, renchérit Brian.

— Voyons, j'en avais quelque part, dit Sarah pour elle-même.

Les autres ont pitié de la fille figée qui attend les secours et cherchent quelque chose qui pourrait faire l'affaire. Sarah n'a pas de mouchoirs, mais elle a une vieille facture de garage juste bonne pour recevoir des crottes de nez. Elle lève les yeux sur les gars. Ils pourraient aider au lieu de se moquer de tout ce que les filles transportent dans leur sac. Brian hausse les épaules.

— Quoi ? Tu veux qu'elle se mouche sur ma chemise ?

Ouais, ça calmerait ton ego.

— J'ai trouvé !

Sarah brandit un sac Ziploc comme si c'était de l'or.

— Il faut toujours avoir des lingettes démaquillantes sur soi ! On peut tout faire avec ça, chantonne-t-elle en donnant une lingette à leur amie en détresse. Hier, j'étais dans une toilette publique et il n'y avait plus de papier alors...

— Stop ! crie Ellie. Ça va pour les détails.

Brian pouffe de rire.

— En tout cas, j'espère que personne a une envie en ce moment parce que même les lingettes seraient pas trop utiles.

Sarah jette un regard horrifié sur le gobelet qui contenait son cappuccino. En effet, les toilettes deviendront vite un problème ! *On ne va pas pisser sur le tapis comme les chats tout de même...* La fille souffle fort dans la lingette qui sent la vanille.

— Merci ! En passant, moi, c'est Marie.

— Marie quoi ? demande le clown. Attends, je sais ! Marie-Hélène ? Non, Marie-Ève !

— Euh, juste Marie.

— Ah !

Il a l'air déçu. Marie renifle et Sarah s'empresse de lui lancer le sac de lingettes.

— T'es sûre que tu n'es pas contagieuse ?

Si c'est le cas, il est déjà trop tard, ils baignent dans ses microbes depuis quinze minutes. Le nez rouge, elle soupire.

— Non, ce sont juste des allergies...

À partir de maintenant, Sarah se promet de ne plus se plaindre de ses allergies saisonnières. Elle a la goutte au nez et les yeux qui piquent pendant trois semaines, mais elle n'a jamais été aussi maganée que Marie ! Cette dernière s'assoit par terre à côté de ses affaires : un sac à ordinateur et une boîte rectangulaire blanche à pâtisseries.

— Tu ne vas pas t'installer sur le plancher ? s'écrie Sarah, horrifiée. Il est tellement sale que je ne laisserais pas mon chien marcher dessus.

Au contraire, Marie ne semble pas du tout s'en faire pour sa jupe fleurie et sort son ordinateur. Elle a un beau visage, elle devrait le mettre en valeur. Sarah sait déjà quel fond de teint elle lui conseillerait... Une épilation des sourcils aussi lui ferait du bien.

— Tant qu'à niaiser, je vais travailler.

Voilà une fille productive et pas stressée. Sarah a des bandelettes de cire froide dans son sac, il y a sûrement quelqu'un à épiler ici pour s'occuper les mains... Elle ne dirait pas non au torse de Brian. Quoiqu'il n'y a sûrement plus l'ombre d'un poil sur ses pectoraux. Des hommes comme lui, il y en a

beaucoup dans les salons d'esthétique maintenant. Tout en réfléchissant, Sarah scrute le plafond. Il y a peut-être des caméras ! Certaine qu'elle a l'idée du siècle, elle arrache une feuille de son agenda au hasard et tire avec ses dents sur le bouchon d'un stylo. Elle trace trois grosses lettres, puis tourne sur elle-même en tenant le papier bien haut.

« S.O.S. »

— Qu'est-ce que tu fais ? l'interroge Brian, perplexe.

Sarah continue de montrer son message aux quatre coins de l'ascenseur.

— Un appel à l'aide. S'il y a des caméras, quelqu'un comprendra qu'on est en situation de crise.

— Bonne idée, approuve Ellie en prenant une feuille dans son dossier. Je vais en coller une sur le miroir.

— Parce que vous avez du papier collant dans vos sacoches ? ironise Marie en tapant sur son clavier.

Sarah se retourne avec un grand sourire :

— Non, mais j'ai de la gomme Excel.

Son regard suit celui d'Ellie vers la grille au centre du plafond.

— C'est peut-être seulement pour la ventilation, dit Ellie, mais j'ai envie d'aller voir ce que c'est. On pourrait s'évader comme dans les films !

L'œil pétillant, Brian lui souffle d'un ton baveux :

— Veux-tu grimper sur mes épaules pour aller voir ?

PENDANT CE TEMPS, AU RESTAURANT...

Jeudi, 17 h 47

Alex Beaulieu passe un doigt dans le col de sa chemise. C'était quoi l'idée de mettre une cravate ? Il ne s'apprête pas à rencontrer la reine d'Angleterre quand même ! En fait, il ne sait pas vraiment qui se présentera devant lui, et c'est justement ce qui le rend si nerveux. Alex a d'abord cru à une mauvaise blague quand il a reçu le colis. Hélas, c'était bien sérieux et le voilà pris avec ça.

— Voulez-vous commander ?

Un bras étendu sur le dossier de la banquette, Alex lève à peine les yeux. Ça fait trois fois que la serveuse le lui demande.

— Non, je vais attendre encore un peu.

Il sirote lentement sa deuxième bière en fixant l'horloge au mur. Le temps passe, et on dirait bien qu'il repartira d'ici bredouille. Pourquoi est-ce à lui que Thomas Gagnon a écrit avant sa mort ? Alex se serait bien passé de gérer ça ! Suivre les instructions que contient la lettre lui donne un mal de chien. Il n'a pas encore réussi à répondre à toutes les demandes de Thomas.

Son téléphone vibre. Toujours calé contre le dossier, Alex prend son appareil.

SL : Je suis en ville, je pensais te trouver au bar.

Alex : Je poireaute encore au resto.

SL : C'est ben long. Qu'est-ce qu'il voulait, ton mort ?

Alex : Je viens de te dire que je sèche seul à ma table avec une pile de lettres et une boîte bleue et jaune. Je pense que la serveuse me prend pour un romantique fini qui attend une fille pour la supplier de sortir avec moi.

SL : Pouah, t'as pas besoin de supplier les filles pour ça ! Bonne chance, mec. Texte-moi quand t'auras fini.

Alex : Je travaille à vingt heures, mais c'est tranquille au bar jusqu'à vingt-deux heures,

j'aurai le temps de t'écœurer un peu.

SL : Ouais, j'en doute pas.

Alex : Arrête de pleurer, vous pouviez pas battre Pittsburgh ! 😊

SL : Emmerdeur.

Il ferme son téléphone en souriant. Simon Larrivée a la carrière dont rêvait Alex. Il se voyait gardien de but numéro un. Après des années glorieuses dans la ligue junior, ça s'est arrêté là pour lui, alors que Simon a été repêché comme premier choix des Blackhawks de Chicago. Son vieux pote est peut-être l'un des meilleurs joueurs de la Ligue nationale de hockey, mais entre eux, rien n'a changé.

À part notre salaire, ricane Alex en terminant sa bière.

Il repose bruyamment son verre vide sur la table, puis roule les yeux en voyant la serveuse se diriger une nouvelle fois vers lui. Il commande une soupe pour lui faire plaisir, se disant qu'après, si personne ne se pointe, il foutra le camp d'ici. Tant pis pour les dernières volontés de Thomas Gagnon, il n'a pas juste ça à faire.

MISSION : IMPOSSIBLE

Jeudi, 17 h 48

Brian abandonne son blouson dans un coin et pose un genou au sol. Je pars en mission : analyser la grille au plafond pour une éventuelle évacion. N'importe quoi... Je ne devrais pas, mais je passe une jambe sur l'épaule de Brian. Il me tient la main pour m'aider à garder mon équilibre, ce qui dévie mon attention sur le renflement de son biceps à travers sa chemise. Je dois relever ma robe pour réussir à passer mon autre jambe et à m'asseoir sur ses épaules. C'est tellement une mauvaise idée de faire ça... Je m'étais juré de ne plus jamais le toucher et me voilà avec l'entrejambe appuyé contre sa nuque. Il se déplie lentement, glissant ses mains sur ma taille. Ce simple geste me rappelle la douceur mélangée à l'assurance dont il est capable.

— Sexy, ta culotte ! lance Coco le clown.

Je pousse un cri en réalisant que ma jupe est relevée beaucoup trop haut sur mes hanches. Sarah vole à mon secours pour me cacher.

— Espèce de voyeur ! lance Sarah.

— Ben là, j'ai pas fait exprès de la voir, se défend-il. J'ai son derrière à la hauteur des yeux !

Je croise le regard de Brian dans le miroir. Son sourire d'ado mal élevé me confirme qu'il a vu lui aussi ma culotte de dentelle rouge dans le reflet. Par contre, ses yeux aussi verts que les miens sont brûlants comme de la braise. Pendant que Sarah et notre ami le clown débattent sur la définition de « voyeur », je mordille ma lèvre, laissant mon regard dans celui de Brian. Je savais qu'il ne fallait pas que je le revoie. Jamais ! Il est trop... Arf ! Je ne sais même pas ce qu'il est. Il n'est rien ! Qu'un homme habile pour nous hypnotiser et nous attirer dans ses bras comme une araignée dans sa toile.

La grille au plafond est à ma portée. Même si Brian me tient par la taille, j'ai le réflexe de mettre une main sur sa tête pour ne pas tomber.

— Tu me tires les cheveux.

— Arrête de chialer...

Je tends l'autre bras vers la grille en donnant des claques sur les ballons du clown.

— Allais-tu à une fête d'enfants coudonc ?

— Même pas, marmonne-t-il, lui-même exaspéré par ses ballons envahissants dans notre petit espace.

— Tu allais où habillé de même alors ? veut savoir Sarah.

— J'ai passé l'après-midi dans une librairie sur Saint-Denis.

— Pour faire peur aux clients ? lancé-je spontanément tout en sondant la solidité de la grille.

Sous mes cuisses, les épaules de Brian sautillent alors que le clown est insulté. C'est trop drôle de voir son air bête sous son faux sourire en maquillage.

— Je divertissais les enfants pendant une conférence, réplique-t-il du tac au tac.

La grille est fixée avec de grosses vis. Je ne vois rien de spécial à travers, mais je suis aveuglée par les néons. En tout cas, si elle sert à la ventilation, elle ne fonctionne pas. L'air circule zéro. Ça me fait penser qu'avec cette chaleur, ma culotte est loin d'être fraîche. Eh misère ! Je mouille sur Brian ! Je tape plusieurs coups pressés sur sa tête.

— Fais-moi descendre !

Pour une fois, il ne me niaise pas et se penche. Je glisse sur son dos, puis au sol.

— Pis, est-ce que je vais pouvoir me prendre pour Tom Cruise dans *Mission : Impossible* ? s'enquit-il en passant une main dans ses cheveux comme si c'était moi qui l'avais décoiffé.

Je défroisse ma robe.

— Non, à moins que tu caches un tournevis dans ton caleçon.

— Tu sais pourtant que je porte jamais de caleçon.

Je ferme les yeux deux secondes pour éviter de dévier le regard vers sa

ceinture.

— Vous vous connaissez ? demande Sarah en nous pointant.

— Malheureusement.

L'expression sur le visage de Brian s'assombrit. Il ramasse son blouson par terre avant de reprendre sa posture nonchalante contre le mur.

JONGLERIES

Jeudi, 17 h 57

Brian évite de croiser le regard d'Ellie. La dureté de sa voix lorsqu'elle a répondu à Sarah lui a donné un coup. Boum ! L'insulte totale. Il lui a vraiment laissé un mauvais souvenir... D'accord, ça s'est mal terminé, mais il croyait qu'elle avait passé un bon moment elle aussi. Il était peut-être trop dans sa bulle. Si c'est ça, il est un vrai imbécile. Il a donc rêvé la complicité entre eux ? Pourtant, ça ne lui arrive pas souvent d'avoir une telle chimie avec une fille, il s'en serait rendu compte si ce n'était pas partagé.

Le clown a l'air moins con depuis qu'il a arrêté de parler comme un canard et qu'il agit un peu plus normalement. Il a enlevé ses gants blancs. Dommage qu'il n'y ait plus de lingettes démaquillantes, il en aurait besoin. Son maquillage coule et lui pique les yeux. Ellie se dégourdit les jambes en faisant un aller-retour dans la cabine. *Un gros dix pas*. Elle s'accroupit près de Marie. Cette dernière est toujours concentrée sur son écran, les jambes allongées devant elle.

— Tu travailles dans quel domaine ?

— Juridique.

— Oh ! Une avocate ? intervient Sarah en la prenant en photo.

— Non, je travaille pour Huissiers Leblanc et Fils.

Erick lâche ses ballons. Ils rebondissent au plafond. L'un d'eux éclate en touchant la grille, faisant sursauter les filles. Sarah donne une claque sur son affreux nez qui fait du bruit, Marie renverse son ordinateur... Quant à Ellie, elle bondit vers Brian.

— Huissier, bégaie Erick. Tu cognes aux portes des mauvais payeurs pour saisir leurs biens ?

Il s'est toujours demandé combien de lettres d'avis la compagnie lui enverrait avant de débarquer chez lui pour reprendre sa télévision. Au fond, il

pourrait la revendre, il y a longtemps qu'on lui a coupé le câble. Marie replace l'ordinateur sur ses genoux.

— C'est beaucoup plus compliqué que ça ! As-tu oublié de faire quelques paiements ? lui demande-t-elle en levant le regard sur lui.

Elle est jolie quand elle sourit pour vrai. Ça adoucit ses traits et la rend moins crispée. Il se laisse glisser contre le mur jusqu'au sol.

— C'est pas si payant, être clown...

Brian hausse un sourcil. C'est évident que tu ne fais pas fortune en arrosant le monde avec une fleur. À moins de faire partie du Cirque du Soleil.

— Est-ce que tu sais jongler ? s'intéresse Sarah en prenant d'autres photos.

Blasé, Erick retire ses énormes chaussures et glisse son nez rouge dans une de ses poches.

— Tous les clowns savent jongler...

— Montre-nous ! s'excite-t-elle en sautillant sur place.

Il la regarde, l'air de se demander si elle est sincère ou si elle se moque de lui. Quand il comprend qu'elle veut vraiment voir ses prouesses, Erick se relève avec un regain d'énergie. Brian secoue la tête. Un spectacle privé avec un clown pieds nus et au maquillage défraîchi. Il a l'impression d'être dans une de ces émissions de télé-réalité où ils abandonnent des étrangers sur une île en espérant que leur instinct de survie soit plus fort que celui des animaux sauvages. Erick sort quatre balles. Il semble y avoir des poches cachées partout dans son costume.

— Pourquoi tu prends tout le temps des photos ? veut savoir Erick, deux balles dans chaque main.

Sarah baisse son téléphone.

— Si on ne survit pas, ils pourront utiliser les photos pour recréer nos derniers moments. Qui sait, on fera peut-être l'objet d'un documentaire un jour !

— Au mieux, on passera aux infos de dix-huit heures...

Ellie est toujours près de Brian et ne cherche pas à s'éloigner. Il sourit.

Voilà encore une preuve de leur chimie : c'est plus fort qu'eux, leurs corps sont attirés comme des aimants ! Il profite du fait que tout le monde est fasciné par les jongleries de Coco pour s'approcher encore un peu d'elle.

— Je t'ai laissé plusieurs messages.

EN MODE SURVIE

Jeudi, 18 h 04

Je me fige lorsque Brian murmure à mon oreille. Il ne me touche pas, mais il est assez près pour que je sente son souffle. *Non, je ne veux pas parler de ça.* Son odeur m'enveloppe, et mes jambes sont en guenille. Personne ne se préoccupe de nous. Sarah s'émerveille de la vitesse à laquelle Erick lance et rattrape ses balles et fait une courte vidéo.

— On pourrait se créer une chaîne YouTube ! Les cinq mousquetaires dans un ascenseur. Ça deviendrait viral !

— Je suis partant juste si ça me rend célèbre, répond Erick, les yeux fixés sur ses balles.

Même Marie est impressionnée quand il en ajoute une cinquième. Je tourne la tête vers Brian, ce qui rapproche dangereusement mon visage du sien.

— J'étais occupée.

Et j'ai un peu bloqué ton numéro.

Mon excuse est insignifiante et Brian le sait. Qu'est-ce que je pouvais lui dire d'autre ? Surtout quand un clown jongle avec des balles à côté de nous. Il s'est renfrogné depuis que je lui ai dit en pleine face que je n'étais pas contente de le voir. Un gros *fail* pour le tact. Il doit penser que je l'ai trouvé poche comme amant... S'il savait ! Brian n'insiste pas pour avoir des explications. Ça me soulage ! *Merci mon Dieu.* Il s'éloigne d'un pas pour me donner de l'espace, et je me traite mentalement de stupide de regretter sa proximité. *Il faudrait savoir ce que je veux, tsé !* C'est quoi cette espèce de confusion entre ce que ma tête me dit et ce que mon corps réclame ? Je perds le contrôle ! Et ça ne m'arrive jamais.

Erick est fascinant à regarder. Brian roule les manches de sa chemise, décidé à lui voler des balles au vol. Un vrai gamin. C'est plutôt séduisant de le voir rire comme ça. Hum, il fera quoi avec les balles qu'il lui pique ? Les néons au plafond flashent, ce qui coupe court à la guerre qui se préparait. Nous levons

la tête avec l'impression d'être entourés de stroboscopes. Cinq secondes plus tard, c'est le noir complet.

C'était déjà inconfortable d'être pris dans un ascenseur avec des étrangers, maintenant que nous sommes dans le noir, c'est carrément déstabilisant. Pas de cris cette fois. Tout ce que j'entends, c'est la respiration rapide de Sarah. On dirait une femme en train d'accoucher. Je commence à me faire des scénarios de film hollywoodien. C'est peut-être un coup monté. C'est la fête de l'un de mes nouveaux amis et on veut lui faire une frousse avant de lui crier « Surprise ! » quand les portes s'ouvriront ? Ou le clown est un bandit qui profitera de la noirceur pour plonger la main dans nos sacs ?

— Ouche ! grogne Erick. C'était mon pied.

— Oups ! s'excuse Sarah.

— Sacrament, tes talons sont faits en quoi ?

Une main se pose au bas de mon dos. Je ne vois rien, mais je sais que c'est Brian. Je ne le repousse pas, car son calme est contagieux. Marie ouvre le couvercle de son portable qu'elle avait fermé pour économiser la batterie. La lueur de l'écran nous permet au moins de distinguer nos profils. Les autres allument leur cellulaire. Brian met le sien en mode lampe de poche, mais j'ai le temps d'apercevoir la photo d'une fillette blonde sur son fond d'écran. Est-ce qu'il a un enfant ?

— Ça commence à ne pas être drôle du tout, chuchote Sarah, recroquevillée sur elle-même. C'est peut-être une panne électrique dans tout l'édifice ? Oh ! Et si c'était un incendie ? On va tous mourir calcinés !

— Je pense qu'on mourra de suffocation avec la fumée avant de brûler, rectifie Erick en faisant une petite danse comme seuls les clowns peuvent faire.

Sarah plaque ses deux mains sur ses joues.

— *Oh my God !* Je n'ai même pas dit au revoir à ma mère tantôt ! Notre dernière conversation aura été coupée à cause du réseau de merde !

Ouf ! Je croyais avoir trop d'imagination, mais cette fille me bat. Je souris en voyant Brian lever les yeux au ciel.

— Il y a pas d'incendie, on entendrait l'alarme.

— Hum, peut-être, réfléchit-elle, pas convaincue.

Marie place son portable au centre de la cabine.

— Je crois que c'est l'heure de faire un plan...

— Un plan d'évasion ? la coupe Sarah.

— Tu veux t'évader comment ? ronchonne Brian, exaspéré. Tu vas gratter le sol avec tes longs ongles pendant cent ans pour creuser un tunnel ?

Princesse Sarah brandit son majeur en mimant sur ses lèvres des mots pas très gentils.

— Non, un plan de survie, désamorce Marie.

Dans mon dos, Brian réprime un fou rire. Il hoquette quand je lui flanque mon coude dans le ventre. Ce n'est pas le moment de se moquer des autres. Si faire un plan occupe les esprits, ça les empêchera de paniquer. À genoux près de notre source de lumière, Marie approche son sac.

— On pourrait regarder ce qu'on a d'utile.

— J'ai des préservatifs, sourit Brian.

Nouveaux soupirs. Nouveaux regards de reproche dans sa direction.

— Ben quoi, c'est utile, marmonne-t-il avec une face de petit garçon qu'on vient de réprimander.

— Non, chéri, scande Sarah, tu ne verras pas trois filles s'embrasser dans un ascenseur pendant que tu te branles.

Est-ce qu'on pourrait parler d'autre chose ? Je sais ce que Brian peut faire avec un préservatif et j'ai déjà assez chaud comme ça. Erick n'hésite pas à s'asseoir à côté de Marie.

— Je peux vous faire des animaux avec des ballons !

Nos regards énervés passent de Brian au clown, puis du clown à Brian.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas dans le mot « utile », les sermonne Marie, tout en se frottant les yeux.

Elle a besoin de Claritin et vite !

— On pense à votre bien-être, dit Brian.

— C'est ça, enchaîne Erick, on veut vous divertir. T'as combien de préservatifs ?

Idiots.

Marie réagit en posant les poings sur ses hanches.

— Arrêtez, les gars, c'est sérieux.

— Tellement sérieux, glousse Erick.

Sarah scrute le plancher avec l'envie de vomir. Je la comprends ! Moi-même, il n'est pas question que je pose les fesses là-dessus.

— Voyons, les filles, lance Brian, on se fout de salir nos vêtements en situation de survie.

Il prend place pendant que Sarah continue d'hésiter, se dandinant d'un pied à l'autre. Brian lui tend sa veste.

— Tiens, tu peux t'asseoir dessus.

— T'es sûr ? dit-elle en lisant la marque. Ça vaut mille dollars, ce truc.

Wouah ! Un blouson d'enfoiré vaut mille dollars ?

Sarah n'ose pas le mettre par terre alors Brian la lui reprend des mains pour l'étendre au sol comme on le ferait avec une couverture lors d'un pique-nique. D'ailleurs, c'est presque mignon de les voir assis en cercle autour de l'ordinateur. On se croirait en camping ! Mais on ne fera pas cuire des guimauves, j'en ai bien peur.

Je réalise que tout le monde me regarde. Je suis la seule encore debout. Brian me lance un regard espiègle : — Tu peux t'asseoir sur mes genoux si tu veux !

SEUL COMME UN POIREAU

Jeudi, 18 h 10

Alex plie et replie sa facture en regardant distraitement l'écran géant. Il a payé depuis longtemps. En fait, il se demande ce qu'il lambine encore ici. Personne ne s'est présenté au rendez-vous. Pas un... Ils n'ont même pas envoyé un message pour le prévenir qu'ils ne viendraient pas. Il faut croire que la convocation n'a pas été prise au sérieux. Alex est mal placé pour les blâmer, car il aurait probablement eu la même réaction qu'eux s'il n'avait pas été nommé responsable de la rencontre.

— Votre table est réservée, monsieur, souffle la serveuse avec un gentil sourire. Si vous voulez rester, je vous invite à passer au comptoir.

Elle est mignonne. S'il n'était pas aussi à cran avec cette histoire de lettres, il se serait laissé aller à flirter. Alex se redresse en repoussant sa chaise, il a assez monopolisé la table comme ça. Il sort plusieurs pièces de monnaie de sa poche et les donne à la serveuse pour la remercier de sa patience. Elle bat des cils.

— Merci ! Si vous revenez manger ici, demandez Élodie.

Il lui sert son sourire qui fait mouiller toutes les filles, puis empoigne ses affaires. La boîte colorée sous le bras, Alex marche tranquillement vers la sortie. Ils sont une dizaine à attendre l'ascenseur. Quelques amoureux sont bien repus de leur repas. Alex a encore ses frites sur le cœur. Il ne peut pas croire qu'il s'est fait niaiser à ce point. Avait-il fait une erreur en donnant l'heure du rendez-vous ? À moins que ce soit lui qui s'est trompé. Ce ne serait pas la première fois qu'il se pointe avec une heure de retard parce qu'il se fiait à sa mémoire de poisson rouge plutôt que de vérifier son agenda. L'enveloppe contenant la lettre entre les dents, il sort son téléphone avec sa main libre pour relire le message qu'il avait envoyé aux autres. Non, il n'y a pas d'erreur...

L'ascenseur met un temps fou à arriver. Un gars s'impatiente et appuie d'un

geste hyperactif sur le bouton. *Calme-toi, le gros.*

— Cinq ascenseurs et même pas foutu d'en avoir un, marmonne-t-il dans sa barbe assez longue pour la tresser.

Ses cheveux aussi sont coiffés de centaines de minuscules tresses. Alex n'aurait jamais la patience d'endurer ça ! Son téléphone sonne, il fait encore des pirouettes pour se libérer une main. Un message de sa sœur.

Rafaëlle : C'était quoi le nom de la sixième personne que tu n'as pas retrouvée ?

Alex : Mimi Laflamme.

Rafaëlle : OK ! Je te reviens, je suis sur une piste.

Alex sourit en rangeant son téléphone. Sa sœur prend la chose à cœur. Elle a fouillé sur Internet pour l'aider à retrouver tout le monde. L'avertisseur de l'ascenseur se fait enfin entendre. Même si les gens veulent sortir, le gars aux tresses décide qu'il a la priorité. Alex observe les gens batailler pour se frayer un chemin. Ses pieds refusent d'avancer. La boîte appuyée contre sa hanche lui rappelle qu'il a les dernières volontés de quelqu'un entre les mains. C'est une sacrée responsabilité ! Il ne peut pas jeter l'éponge aussi facilement sans avoir des remords sur la conscience... Même si Alex n'est pas certain que de déterrer le passé est une bonne idée, Thomas Gagnon avait sûrement une bonne raison de lui demander de réunir tous ces gens. Alors que l'ascenseur est bondé et qu'une femme lui tient la porte, il fait plutôt demi-tour. Élodie rougit de le voir réapparaître sur un tabouret au bar. Il dépose ses affaires sur le comptoir.

— Un whisky, s'il vous plaît.

LE PLAN

Jeudi, 18 h 13

Le dossier de madame Delorme est un coussin parfait pour mes genoux. Je devrais plutôt en profiter pour remettre de l'ordre dedans. Je suis en train de rater mon rendez-vous avec Alex Beaulieu, mais j'aimerais au moins ne pas perdre toute ma soirée et réussir à contacter la cliente. Si je passe à côté de ce coup-là, mon patron se fera un plaisir de me rappeler que je n'ai pas l'étoffe de Marc-Antoine pour mener un aussi gros projet. Mon prédécesseur était tellement parfait, *lui*. Enfin, il y a juste Marie qui arrive à se concentrer dans les circonstances. Je suis installée pour participer à l'élaboration du plan « Survivre plusieurs heures dans un ascenseur avec un clown et un enfoiré ». On va s'amuser !

— Je ne veux pas voir la couleur de vos préservatifs, lance Marie, la voix enrouée. Montrez-moi ce que vous avez qui peut nous aider. Quelqu'un a des trucs à manger ?

Erick se penche vers Brian :

— Il y a des condoms comestibles, non ?

— Les gars, gronde-t-elle.

Je les trouve mignons de prendre la situation avec un grain de sel. Visiblement, nos deux acolytes ne s'inquiètent pas une seconde de crever de faim dans un ascenseur d'une tour du centre-ville. C'est juste beaucoup trop étrange d'entendre le mot « condom » dans la bouche d'un clown.

— J'ai un reste de barre tendre, dit Sarah en sortant un morceau de papier déchiré à l'intérieur duquel sont cachées deux bouchées d'une barre protéinée. Elle est sans sucre, sans gluten et sans...

— Sans rien de bon finalement, marmonne Brian.

— On survivra pas longtemps avec deux bouchées de barre tendre, dit Erick.
J'ouvre mon sac.

— J'ai une poignée de *jelly beans*, mais il reste que les noirs et les verts parce que je ne les aime pas.

Brian relève les genoux pour y poser ses avant-bras :

— Tu me niaisais ? C'est les noirs les meilleurs !

Il essaie de me les prendre. Je lui donne une claque sur la main.

— Touche pas ! On met tout en commun et on séparera nos rations à parts égales.

— Tu viens de dire que tu les aimais pas, riposte Brian pour avoir le dernier mot. Si t'étais perdue dans le bois, tu boufferais des vers de terre vivant alors, dans les circonstances, chialer sur la couleur des *jelly beans* est un caprice d'enfant gâté.

Je pensais que le trouble de l'opposition s'atténuait à l'âge adulte. *On dirait que non*. Il a une réplique à tout ! Ma sœur était comme ça enfant. Elle nous assommait avec des arguments solides qui nous laissaient bouche bée. Exactement ce que Brian vient de faire.

— J'imagine que je devrais te dire que t'as raison.

Il donne un coup de coude à Erick.

— T'as entendu ça ? Elle dit que j'ai raison ! C'est ben la première fois.

— Ça fait longtemps que vous vous connaissez ? cherche à savoir Sarah en retirant la pince qui retenait ses cheveux.

Je jette un regard à Brian. Ses iris ont un éclat de raillerie.

— Bon, intervient Marie, on jouera à la bouteille plus tard, mais pour...

— Oui ! la coupe Erick. J'ai pas joué à la bouteille depuis quinze ans ! Tant que je change de place pour pas être à côté de Brian...

Beurk ! Je ne voudrais pas du clown à côté de moi non plus. Marie s'essuie le nez avec une lingette.

— J'allais dire, reprend-elle avec le calme d'une enseignante devant un troupeau d'enfants indisciplinés, nous avons quelques bouchées de barre tendre, des *jelly beans* et un gâteau.

Elle tire la boîte blanche à pâtisseries. À sa taille, j'ai bon espoir que le

gâteau sera assez gros pour nourrir cinq personnes.

— Moi, je ne mange pas de sucre, dit Sarah en secouant ses cheveux beaucoup plus longs qu'ils n'en avaient l'air retenus par la pince.

— Tant mieux, sourit Brian, ça nous en fera plus à manger pendant que tu mourras de faim.

Elle retrousse son nez.

— J'imagine que c'est comme ta théorie des vers de terre : en mode survie, on mange ce qu'on trouve.

— Exact ! dit-il, fier d'avoir encore raison. Et avoue que le sucre est plus appétissant que les vers de terre.

Pauvre Sarah, je l'entends calculer les calories dans sa tête. J'ai la manie de faire ça moi aussi devant une poutine. J'en raffole ! Celle du casse-croûte au coin de ma rue goûte le paradis. Les frites sont croustillantes, la sauce juste assez épaisse... Pourtant, je n'arrive pas à la savourer sans un fond de culpabilité qui *scrappe* l'ambiance.

— Euh, hésite Marie, il y a quand même un problème...

— T'as craché dedans ? dis-je, spontanément.

Est-ce que ses microbes sont pires que des vers de terre gluants ?

— Non, répond-elle, les épaules courbées. C'est l'enterrement de vie de jeune fille d'une amie ce soir, donc le gâteau est dans la thématique.

— Une paire de seins ? s'émoustille Erick, prêt à sauter sur la boîte.

— Ark ! s'écrie Sarah. Ce n'est pas le genre de chose qu'on mange dans un enterrement de vie de jeune fille.

— Ben quoi, elle est peut-être lesbienne.

Brian est le seul à avoir compris ce qui s'en vient. Il grimace déjà.

— Vous mangez quoi dans ces soirées-là, d'abord ?

— Attention à vos yeux, nous prévient Marie, ça choque.

À la façon de Guy Mongrain dans *La poule aux œufs d'or*, Marie lève le couvercle d'un coup sec, et nous nous inclinons au-dessus de la boîte.

— Eh, tabarnak ! lâche le clown en retombant sur les fesses.

— *Oh my God !* s'écrie Sarah.

Brian monte son poing devant sa bouche pour réprimer un haut-le-cœur. Moi, je suis hypnotisée par la « chose ». C'est le plus gros pénis que j'ai vu de ma vie. Pour le reste, c'est franchement bien réussi. Les détails sont presque malaisants. Pendant que Sarah prend des photos, Brian est à deux doigts de vomir.

— Il est hors de question que je mange des couilles, même en chocolat.

Je le regarde de haut :

— Et ta théorie des vers de terre ? On est en mode survie, champion.

ARRIVE EN 2019

Jeudi, 18 h 21

Marie referme le couvercle de la boîte avant que les gars dégobillent partout. *Petites natures*. Ils ont décidé de se séparer les *jelly beans* avant de s'attaquer au pénis géant. Au diable la théorie des vers de terre, Brian crèvera avant de mordre dans une couille en chocolat. C'est donc « ça » qu'il a sauvé quand il a empêché la boîte de tomber par terre ?

— Franchement, arrive en 2019, le rabroue Sarah.

— C'est quoi le rapport avec 2019 ?

Avec ses lèvres en cœur et ses cheveux noirs ébouriffés, elle fait un peu moins Barbie impeccable, mais un peu plus tigresse sauvage.

— Ce n'est plus tabou qu'un homme en mange un autre.

Le clown lève l'index.

— Là, je suis pas d'accord.

— Ce que je veux dire, précise-t-elle, c'est que maintenant, les filles deviennent des hommes, les hommes des filles. On couche avec deux gars ou deux filles. On passe de l'un à l'autre. Alors ta peur de manger une queue en pâtisserie fait très 1950.

Quatre paires d'yeux la dévisagent. Elle replie stratégiquement les jambes dans un angle pour ne pas qu'un seul de ses orteils dépasse de la veste de Brian.

— Vous me suivez ?

— Non, pas du tout, dit Erick.

— Je me considère comme assez audacieux et je peux te baiser dans n'importe quelle position, ajoute Brian, mais clairement, avec ce que tu racontes, je suis pas arrivé en 2019.

Elle balaie l'air de la main, puis remet une couche de *gloss* sur ses lèvres.

— Laissez faire.

— T'as déjà fait un trip à trois avec deux gars ? hoquette Erick.

La réponse n'intéresse pas Brian. Il observe plutôt Ellie qui a un petit sourire sur les lèvres. Pense-t-elle à la même chose que lui ? À eux deux, ils n'ont pas besoin d'être plusieurs pour faire des étincelles.

— Fermez vos cellulaires pour économiser les piles, reprend Marie, toujours concentrée sur l'élaboration de leur plan. C'est tout ce qu'on a pour s'éclairer.

— Non, on a ça aussi, s'empresse d'ajouter Erick, en remettant son nez de clown.

Il appuie dessus. Avec la lueur rouge qui éclaire son visage, il ressemble à un personnage de film d'horreur.

— Éteins ça, tu fais peur, frémit Sarah. Ce sera notre dernière option.

— J'ai une bouteille de désinfectant, dit Ellie en faisant l'inventaire de son sac à main. Ce sera parfait avant de déguster notre beau gâteau.

Elle a aussi une brosse à dents, de la soie dentaire et un carnet de notes.

— *Cool !* On pourra jouer au tic-tac-toe, s'anime le clown.

Avec ses bras, il fait un mouvement qui doit descendre du hip-hop. À moins que ce soit une piètre imitation de Michael Jackson. Il roule les épaules en bougeant la tête de façon saccadée. Leurs yeux saignent à le regarder.

— C'est mieux que de jouer à la bouteille, marmonne Ellie.

De son côté, Sarah a tout ce qui termine par le mot ongle : vernis à ongles, coupe-ongles, lime à ongles...

— Je suis esthéticienne, justifie-t-elle, une trousse à maquillage à la main.

Brian s'était trompé avec son hypothèse de *coach* de *beachbody*, mais il n'était pas si loin. Juste en la voyant sur la rue, il savait que cette fille portait une attention minutieuse à son corps. C'est plutôt fascinant, tous ces échantillons de crème qu'elle trimballe partout.

— As-tu de l'huile à massage ? demande Erick, plein d'espoir.

— Oui !

— Super ! J'ai mal dans le dos.

Sarah plisse le nez. Elle n'a pas envie de voir Erick se déshabiller et encore moins le masser. Son maquillage a tellement coulé que son visage est tout barbouillé, et il n'a plus rien d'un clown pour enfants. Avec l'huile à massage et le gâteau en forme de pénis, ça aura l'air d'une vraie orgie quand les portes s'ouvriront.

PIRE CADEAU EVER

Jeudi, 18 h 29

Marie annonce au groupe qu'elle a une bouteille d'eau entamée il y a deux jours.

— Donc, de l'eau chaude comme de la pisser, dit Erick à voix haute, ce que les autres pensaient tout bas.

Elle est déçue du manque d'enthousiasme général. Marie pensait faire un *hit* !

— Au moins, on évitera la déshydratation.

— On se partagera les gorgées, dit Ellie pour encourager son idée.

Sarah se retient de la saisir tout de suite pour en boire la moitié tellement elle a soif. Au diable l'eau chaude qui goûte la pisser. Le problème, c'est que de boire dans la même bouteille que les autres l'écœure. *Vraiment*. Encore plus si elle passe après le clown. Beurk ! Elle se tait et reste positive. *Mode survie oblige*.

Elle regarde Marie vider son sac. Sarah est consciente qu'elle transporte trop de choses dans le sien. *Au cas où*. Elle en a mal à l'épaule tellement il est lourd. Sa mère n'arrête pas de lui répéter qu'elle aura des problèmes de dos plus tard. Peu importe, elle ne se fera pas prendre à l'improviste dans une sortie sans différentes teintes de rouge à lèvres pour s'agencer avec ses vêtements. Même chose pour le vernis à ongles. Et puis ça prend bien un minimum : crème solaire, crème hydratante, crème à mains... Le sac de Marie est une vraie trousse de premiers soins. Pour elle, on dirait bien que l'essentiel est composé de comprimés pour le mal de tête, pour les nausées... Des pansements. Des capsules de savon à lessive, un rouleau pour enlever la mousse sur les vêtements, des épingles. Erick secoue la tête, ce qui fait bouger les cheveux orange de sa perruque.

— Je savais qu'une sacoche de fille était bourrée de trucs inutiles, mais là, je suis sur le cul. Pourquoi tu traînes des capsules de Tide ? Au cas où t'aurais à

faire du lavage au boulot ?

— Ben oui, crétin ! intervient Sarah en premier. Si jamais je vais manger au resto entre deux rendez-vous et que j'échappe une carotte pleine de sauce, je serais heureuse d'avoir de quoi laver mon pantalon !

Sarah prend des notes ! Elle n'est pas très habile pour manger entre deux clients ou deux salons d'esthétique. Spécialisée en pose de cils, elle se promène entre trois salons et plusieurs clientes à domicile. C'est gênant d'arriver avec une tache de ketchup sur la poitrine. Elle traîne une chemise dans le coffre de sa voiture pour se changer au besoin, mais ce n'est pas toujours chic de le faire sur la banquette arrière. Elle a aussi des bobettes dans une poche secrète de son sac à main. Personne n'est à l'abri d'un déluge féminin inattendu. Elle préfère encore avoir une tache de ketchup sur le buste qu'à l'entrejambe.

Ellie approche le sac-cadeau.

— Un gars m'a laissé ça avant de sortir de l'ascenseur tantôt, il y a peut-être quelque chose à manger.

— Pourquoi il t'a donné ça ? questionne Brian.

Elle hausse les épaules.

— Il a dit que ça ne lui servirait pas finalement. Ça doit être du chocolat. C'est le cadeau classique quand tu ne sais pas quoi offrir.

— Tous les gars achètent du chocolat à leur blonde, dit Marie. Paraît que la saveur choisie a une signification sur leur relation.

— Comme les fleurs ?

— Exactement !

— Alors quelle est la saveur quand tu veux te faire pardonner ? crache Sarah. Mon chum arrive avec des Ferrero Rocher deux fois par mois.

— C'est sûrement pas une théorie scientifique votre affaire, intervient Erick.

— C'est peut-être du parfum, lance Sarah en réfléchissant aux cadeaux offerts par Bastien dans la dernière année.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? veut savoir Erick en dépliant ses longues

jambes.

Elle ramène ses cheveux sur son épaule et lui répond comme si c'était évident : — Parce que tous les hommes dépensent une fortune pour un parfum en s'imaginant que c'est un cadeau romantique et personnalisé. La plupart du temps, ils se fient aux recommandations de la vendeuse, mais il ne va pas du tout à leur blonde.

Bastien lui a offert un Kenzo à la Saint-Valentin. Ça sentait la grand-mère. Elle a bien essayé de le porter, mais c'était une migraine assurée et elle faisait fuir ses clientes. Après trois semaines, elle a « échappé » la bouteille sur la céramique. Très mauvaise stratégie, la salle de bain a pué pendant deux mois. Et maintenant, c'est à peine si Bastien souligne son anniversaire... Par contre, il a toujours une boîte de Ferrero Rocher sous le bras quand il sent que Sarah est à bout. Ça marche à tous les coups. Elle saute dedans et oublie d'être fâchée. Oui, elle crie partout qu'elle ne mange pas de sucre. Elle essaie de se convaincre que c'est vrai. Mais le chocolat, ce n'est pas pareil. C'est son péché mignon. C'est bon pour la santé ! Et pour le moral. C'est écrit dans tous les magazines.

— J'ai jamais acheté de parfum, se défend Erick. C'est cher pis ça pue la plupart du temps. Je suis plus du genre à offrir un chandail.

D'un geste théâtral, Sarah plaque le revers de sa main sur son front.

— Seigneur, c'est encore pire !

— Eh ! C'est insultant ! Tu sauras qu'on est très capables de faire des beaux cadeaux.

— Vous êtes nuls pour choisir la bonne taille d'un vêtement. La preuve, vous avez besoin qu'une fille vous accompagne pour magasiner un simple caleçon. Imagine du linge pour votre blonde ! Si tu le prends trop grand, elle te crierait dessus parce que tu la vois plus grosse qu'elle est en réalité. Mais s'il est trop petit, elle se mettrait à pleurer parce que tu lui envoies le message que t'aimerais qu'elle soit assez mince pour rentrer dedans.

— OK ! Pas de parfum, pas de vêtement...

Près de lui, Brian éclate d'un rire sonore.

— Moi, je sais quel cadeau plaît systématiquement à toutes les filles.

— Ah oui ? Quoi donc ? le défie Sarah.

Si tu te penses meilleur que les autres.

— Nan, je dévoile jamais mes secrets de séduction.

— N’importe quoi, ronchonne Erick.

À la façon dont il regarde Ellie, on devine qu’il a une idée précise en tête. Mais quoi exactement ? Ces deux-là sont fascinants à observer. Ce qui s’est passé entre eux n’est pas clair, mais c’était fort, ça crève les yeux. Sarah en est jalouse ! Bastien ne l’a jamais regardée comme ça.

— Alors Ellie, tu l’ouvres ou pas ton paquet ? la presse Marie.

LE TEMPS S'ÉTIRE, LA CHALEUR GRIMPE
ET LE MORAL S'EFFRITE

Jeudi, 18 h 32

Brian a le don de titiller ma curiosité ! J'aimerais bien savoir à quoi il pense quand il dit savoir ce qui plaît aux filles. Monsieur s'y connaît en cadeau féminin ? Je paierais pour voir ça ! En attendant, sa facilité à laisser planer le mystère m'énerve... Ça le rend encore plus attrayant, rien pour m'aider à le détester. Je tire sur les morceaux de papier de soie. Je me sens mal d'ouvrir un paquet qui était destiné à une autre. Et j'ai un peu peur de ce que je vais trouver.

— Ah...

— C'est quoi ? s'impatiente Sarah.

— Ce n'est pas du parfum.

Je plonge la main dans le sac et sors une chandelle dans une boîte.

— Ça aussi, c'est un classique poche ! s'exclame Sarah en se tapant les cuisses. Vous êtes forts sur les affaires qui puent. Oubliez ça le fantasme de baiser à la lueur d'une chandelle qui sent le pot-pourri, ça ruine une ambiance romantique solide !

Marie est plutôt réjouie :

— On pourra s'éclairer.

— Est-ce que quelqu'un a un briquet ? demande Erick.

Silence radio.

— Bon ben, on ne veillera pas à la chandelle, les amis, dit Sarah.

— T'as des capsules pour la lessive dans ton sac, mais pas d'allumettes ? s'étonne notre clown préféré. Tes priorités en matière de survie me déçoivent.

— J'en ai toujours d'habitude ! J'ai oublié d'en remettre après une panne

électrique cet hiver...

— Attendez, il y a autre chose.

J'enlève encore plusieurs feuilles de papier de soie. Le gars ne s'est pas cassé la tête pour l'emballage : un sac de chez Dollarama et un paquet de douze feuilles de soie chiffonnées. Je m'attendais à de la lingerie ou à des menottes pour aller avec la chandelle, mais non, c'est un livre.

— *Comment ouvrir son cœur*, lit Brian par-dessus mon épaule. Wow ! Ça, c'est un cadeau utile, ajoute-t-il avec un sourire sournois.

Va chier.

— Ouais, c'est pas mal, approuve Sarah, songeuse. Je lui donne des points pour l'effort même si c'est un drôle de message à faire passer à une fille.

J'avoue ! Ce n'est peut-être pas pour rien qu'il s'est fait revirer de bord. J'aurais fait la même chose si un gars m'avait offert ça. Je remets le livre et la chandelle dans le sac avant que quelqu'un décide d'en lire un extrait. Après tout, on a juste ça à faire. Je sens que mes amis de fortune pourraient se placer en cercle pour analyser certains passages. Le sous-titre me fait assez peur comme ça : « Cinquante conseils pour apprivoiser l'amour ». Je devine déjà la première phrase : « Faites-vous partie de ceux qui ont peur d'aimer ? » J'ai une remise en question complète sur le sens de ma vie chaque fois que j'ouvre un livre de croissance personnelle. Je cache le livre bien loin sous les boules de papier de soie et fais quelques rotations avec mes chevilles pour soulager mes jambes engourdis.

— T'es sûre que tu veux pas t'asseoir sur mes genoux ? dit Brian, l'œil pétillant de malice.

— Très drôle.

— Tu peux venir sur moi s'il te gêne, renchérit Coco le clown en me surprenant avec un jet d'eau.

— Eh !

J'essuie ma joue. Je ne le dirai pas, mais son jet d'eau me fait un bien fou. La chaleur est suffocante, je le plains avec son costume. Je me lève et sautille sur place pour rétablir la circulation sanguine dans mes pieds.

— Est-ce qu'on passera la nuit ici, vous pensez ? demande Sarah, au bord d'une nouvelle crise de panique.

Elle porte une main à sa gorge qu'elle caresse doucement. Son angoisse n'est pas constante, elle part et revient comme une vague.

— Mais non, l'encourage Marie.

Je réfléchis à l'éventualité de passer la nuit sur le plancher d'une cabine d'ascenseur. J'aurais trouvé ça marrant à quinze ans. Une aventure *full cool*. Mais aujourd'hui, je ne peux pas croire que ça pourrait arriver. On n'est pas en Syrie ! À l'ère où on peut contrôler nos maisons à distance avec nos téléphones intelligents, c'est impossible que personne ne réalise qu'un ascenseur ne fonctionne pas dans cet édifice. Sauf que je l'avoue, ça commence à être long. Une heure que rien n'a bougé. Nos affiches collées sur les miroirs avec de la gomme Excel ne sont pas trop efficaces apparemment. On aurait dû écrire les lettres S.O.S. en rouge et non en noir...

— J'espère que t'as raison, souligne Sarah en se servant de son téléphone comme miroir pour regarder l'allure de ses cheveux, j'ai déjà la vessie pleine. On va pisser où ?

— Dans ton gobelet de cappuccino, pointe Brian avec le sourire.

TIC-TAC-TOE

Jeudi, 18 h 38

Pour une fois, Ellie ne peut pas se sauver, et Brian trouve rafraîchissant de passer un peu de temps avec elle. La soirée prend une drôle de tournure. Il essaie de garder ses distances, mais c'est dur maintenant qu'il a vu la culotte cachée sous sa jupe. Surtout quand elle est debout à côté de lui. Il a envie de glisser une main sur son mollet humide de sueur, remonter sur sa cuisse, puis...

— Comment on en vient à devenir clown ? demande Sarah à Erick.

Brian secoue les épaules pour reprendre son calme. Ce n'est pas l'endroit le plus discret pour avoir une érection. Il a hâte d'entendre la réponse d'Erick. La tête qu'un père doit faire quand son enfant lui annonce qu'il veut gagner sa vie en étant clown. Le sien aurait flippé. Bon, il flippait pour tout, mais ça, c'est une autre histoire.

— Je sais pas quoi faire d'autre, rigole Erick en jonglant distraitement avec une balle. Bah ! La vérité c'est qu'une fille m'a dit un jour que j'étais drôle. Comme je voulais la séduire...

— Est-ce que ç'a marché ? veut savoir Ellie.

Il fait une mimique triste pour amuser la galerie, mais en réalité, Erick garde un très mauvais souvenir de cet été-là. Elle s'appelait Catherine, et il a passé les vacances à faire ses quatre volontés. *Parce que la conduire partout en ville quand et où elle voulait, c'était faire ses quatre volontés en sacrament.* À la fin, il n'a même pas eu droit à un bisou sur la joue.

— Je suis un pauvre clown éploré. Elle est sortie avec mon meilleur ami !

— Oups...

— Les filles peuvent ben dire que le sens de l'humour est la principale qualité qu'elles recherchent chez un gars, on sait tous que ce sont des conneries ! largue-t-il en faisant tourner la balle sur son index. Dans leur lit,

elles préfèrent les enfoirés.

Ellie toussote. Tout le monde lève la tête pour s'assurer qu'elle n'a pas un *jelly bean* coincé dans la gorge.

— Moi, je boycotte les enfoirés, commente Marie en fuyant les regards. J'aime mieux les comiques.

Erick sursaute. *Wow ! Elle se déniaise, la petite.*

— Pour vrai ?

Sur les genoux, il se traîne jusqu'à elle.

— C'est toi que j'attendais, chérie. Veux-tu m'épouser ?

— Euh...

Il joue à fond son rôle de Coco l'éploré devant l'expression interdite de Marie. Bredouille, il retourne à sa place presque en rampant. Au fond, être clown, c'est un peu comme être un acteur. Il interprète un personnage. Son plaisir est dans le jeu. À défaut d'être un humoriste qui monte sur les planches... Marie pince les lèvres pour ne pas éclater de rire. Dommage, Brian aurait aimé l'entendre s'esclaffer. Le contraste avec Erick est frappant. Il n'a aucune retenue. Elle en a pour dix.

— Bon, d'accord, sourit-elle, je veux bien jouer à tic-tac-toe avec toi.

Il bondit à nouveau sur ses genoux.

— Yé !

Ellie les observe, tout aussi amusée que Brian. Ils échangent même un clin d'œil complice quand elle leur prête son carnet et un crayon.

— C'est la liste de tes amants ? avance Marie en ouvrant la première page.

QUOI ?

Brian est plus rapide qu'Ellie pour lui arracher le carnet des mains et survoler la liste. *Bordel, il y en a beaucoup !* Il prend un ton détaché, mais en réalité, ça le perturbe un peu.

— Ah non ! C'est pas ça. Mon nom est pas là.

— Non, siffle-t-elle en reprenant son carnet, pis il ne sera jamais là non plus

! Ce sont juste les coordonnées de ceux que je veux revoir.

Ouche ! Ça fait mal. Dans les films, c'est le genre de scène où tout le monde se tait d'un coup. On entendrait une mouche voler. Se foutant que les autres les regardent, Brian toise Ellie qui baisse les yeux.

— J'ai été si mauvais ? Pourtant, t'as joui quatre fois.

Elle pense qu'il est un abruti de première classe. C'est peut-être le cas, mais il sait quand une fille prend son pied ou non ! Ellie ne veut pas d'attache et lui non plus, alors où est le problème ? Pourquoi elle le repousse en sachant qu'ils atteignent le septième ciel ensemble ? Il ne comprend pas... Ellie l'implore de ne pas parler de ça devant les autres. D'ailleurs, ils ne savent plus où se mettre.

— On la fait, cette partie de tic-tac-toe ? hèle Erick.

RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Jeudi, 18 h 44

Erick et Marie sont intenses dans leur tournoi de tic-tac-toe. Ils ont déjà rempli plusieurs pages du carnet. Silencieux et concentrés, ils hurlent à faire trembler les murs.

— T’as triché ! s’énerve Erick, à plat ventre devant la feuille.

— Comment on peut tricher au tic-tac-toe ? plaide-t-elle entre deux éternuements.

Ça fait deux fois qu’elle réutilise les lingettes démaquillantes pour se moucher. Elle pige donc une fois de plus dans sa montagne de lingettes usagées. C’est dégueulasse. *Mode survie*. À côté d’eux, Sarah passe sa nervosité en retouchant le vernis de ses ongles. Elle a ouvert trois bouteilles et ça pue. Je regarde de quoi ont l’air les miens. Hum, ils auraient besoin d’amour. On pourrait se faire une manucure collective pour passer le temps. C’est toujours à recommencer. À moins de ne jamais faire la vaisselle et d’aller régulièrement chez l’esthéticienne pour la technique au gel, ce que je ne fais pas par manque de temps. Appliquer le vernis moi-même devant un bon film me détend.

— Tu vas nous brûler les neurones avec tes produits chimiques, critique Brian.

— Aimes-tu mieux quand je frappe dans les portes en criant ? rétorque-t-elle, son pinceau en l’air.

Il soupire. Les mèches collées sur son front sont humides à cause de la chaleur. J’emprunte une lime à ongles à Sarah, ce qui me donne une bonne raison de fuir le regard de Brian. Il fait erreur : je n’ai pas joui quatre fois, mais cinq. J’ai pris le téléphone au moins quarante-deux fois pour le rappeler dans les derniers mois. Je n’ai pas eu d’autre homme dans mon lit depuis ma nuit avec lui. Je n’arrivais pas à atteindre cette alchimie physique avec personne. Ils me paraissaient tous fades ou maladroits. Ça me frustre

tellement. J'ai l'impression qu'il a gâché ma vie sexuelle. Et ce n'est pas vrai que je ne l'ai jamais rappelé. J'ai cédé une fois. *Maudite vodka*. Et comme il ne m'a jamais rappelée, j'ai pris ça pour un signe assez évident. Mais on dirait bien qu'il ne l'a tout simplement jamais su...

Je regarde l'heure sur l'écran de l'ordinateur, puis je reviens à mes ongles :

— C'est officiel, il n'y a plus d'argent dans mon parcomètre.

— Foutu centre-ville, commente Brian, à cran depuis qu'il a vu mon carnet.

Je tourne vivement la tête, les sourcils froncés.

— C'est vrai qu'on n'a pas tous une moto qu'on peut glisser entre deux voitures pour ne pas payer de stationnement.

Une ligne apparaît sur son front. Brian a l'air de se demander comment j'ai fait pour connaître ce détail. *Enfoiré*.

— Et moi, je suis plus qu'en retard à mon rendez-vous, ajoute Sarah, penchée sur l'écran pour avoir plus de lumière pour faire ses retouches.

— Moi aussi, dit Marie.

— On allait tous au restaurant, si je comprends bien ? s'enquit Erick en se redressant.

Nous acquiesçons.

— J'espère que nous aviez pas un rendez-vous galant parce que le gars est sûrement parti avec une autre.

— Non, ça, c'était plus tard, mais si on ne sort pas d'ici bientôt, je n'ajouterai pas de nom à ma liste ce soir.

— Ce serait plate, susurre Brian avec un sourire mesquin.

Fuck you.

Mes ongles n'auront jamais été aussi bien limés, j'y mets tout mon cœur.

— De toute façon, ma voiture risque de ne pas vouloir coopérer. Elle a surchauffé dans le *trafic* pendant que d'autres enfoirés se faufilaient entre les véhicules.

Il rit. Et même son rire est *sexy*.

— J’irai voir si tu veux.

Je place mes doigts devant l’écran bleu. *Encore un petit coup de lime au pouce gauche.*

— Tu t’y connais en moteur, toi ?

— J’ai un garage alors j’espère que je m’y connais un peu.

Je cligne des yeux. C’est étrange, je l’imaginai vendeur d’assurance avec sa belle gueule qui pourrait faire acheter n’importe quoi à n’importe qui. Pas un gars qui passe ses journées les mains dans un moteur. Je réalise que je ne sais rien de lui au fond. Hum, l’image est alléchante. Les clientes doivent se bousculer pour trouver des problèmes à leur voiture. L’idée qu’il me suive jusqu’à ma Hyundai et qu’il se penche sur le capot me donne une nouvelle bouffée de chaleur. Eh, misère.

CHIENS-SAUCISSES ET MANUCURE

Jeudi, 18 h 53

Ellie a finalement posé un genou sur le plancher dégueu. C'est certain qu'elle n'allait pas accepter de s'asseoir sur lui, Brian le savait. C'était quand même amusant de la voir mordiller sa lèvre. Elle en avait envie ! Sauf qu'elle ne l'avouera jamais... Et il sourit de la voir examiner le sol avec dégoût. Elle ouvre un dossier et remet de l'ordre dans les feuilles. De son côté, Sarah en est à se mettre de la couleur sur les ongles d'orteils.

— Tu mets combien de couches, coudonc ?

Ellie répond pour elle :

— C'est la couche protectrice.

Sarah la remercie d'un regard. *Comme si sa question était stupide.* C'est tout un chantier son affaire. Un truc blanc en mousse se faufile entre ses orteils pour les garder écartés. Elle a sorti une dizaine de pots de vernis de couleurs différentes. Elle a finalement opté pour du blanc. C'est beau.

— Ça fait quatre couches protectrices que tu mets.

— *Shit !* jure-t-elle en frottant délicatement là où elle a dépassé. Tu veux vraiment connaître les étapes d'une manucure ? reprend-elle, agacée.

Il hausse les épaules.

— Pourquoi pas, c'est fascinant que vous vous donniez tant de mal pour finalement, refaire vos ongles tous les trois jours.

Il coule un regard discret vers les mains d'Ellie. Ses ongles sont d'un joli rose presque de la même couleur que sa robe.

— Tu n'aimes pas qu'une fille ait de jolis ongles quand elle te suce la queue ? le provoque Sarah.

Il ne s'attendait pas à ça. Il encaisse le coup en souriant, même si son esprit lutte pour ne pas partir en vrille avec les images qui lui viennent.

— Arrêtez, se plaint le clown qui tortille un ballon pour en faire un chien. Il y a tellement longtemps qu'une fille s'est pas mise à genoux devant moi que je la prendrais avec ou sans vernis.

— Il y a sûrement une maman clown de libre quelque part, le taquine Ellie sans lever le nez de son document.

Il lui lance le chien saucisse qu'il vient de sculpter en quelques secondes. Elle rit en le plaçant sur ses pattes à côté d'elle. Erick passe des soirées sur le Net à trouver des modèles. Il peut faire à peu près n'importe quel animal. Il est un expert en épée et en fleur. Son prochain défi est une voiture.

Brian s'approche pour zieuter le plan sur lequel Ellie travaille. Les feuilles sont froissées. Certaines portent l'empreinte sale d'un soulier.

— C'est un gros projet ?

Elle frémit, alors il recule, se disant qu'il est peut-être trop dans sa bulle. Elle ramène sa frange derrière ses oreilles, lui dévoilant l'endroit sous son lobe qu'il a déjà embrassé et qui, il le sait, la fait gémir à tout coup.

— Le plus important de ma carrière. Je dois absolument rappeler la cliente ce soir, sinon, je vais l'échapper.

Ça semble la stresser, alors il essaie de la rassurer :

— Il est pas tard, t'auras le temps de l'appeler en sortant d'ici.

Ellie secoue la tête, lui envoyant les effluves floraux de son shampoing. C'est doux, féminin...

— Mon téléphone est mort. Avant que je puisse sortir d'ici, que je retourne à ma voiture pour le charger... Ça, c'est si elle démarre ! Ce sera foutu.

— Je te prêterai mon téléphone, offre Brian, dont la chaleur fait coller sa chemise à sa peau. Tu l'appelleras pendant que je jette un œil à ta voiture.

Son regard s'attarde sur ses cheveux, descend jusqu'à sa bouche avant de revenir sur ses yeux.

— OK, merci.

Elle est trop mignonne quand elle enlève son masque de fille indépendante. Brian sait à quel point ce n'est pas facile pour elle d'accepter l'aide de

quelqu'un. Il l'a su à la seconde où ils sont entrés dans le bar, le soir de leur rendez-vous... Elle a refusé qu'il lui ouvre la porte. Même chose avec les pattes de crabe qu'ils ont grignotées en discutant. Alors, de consentir à ce qu'il lui prête son téléphone pour arriver à ses fins, c'est énorme pour Ellie. Admettre qu'elle a besoin de lui pour vérifier l'état de sa voiture encore plus. Et c'est quand elle montre un peu de sa vulnérabilité que Brian a la certitude qu'elle n'est pas complètement indifférente. C'est mince, mais il s'accroche à ce qu'il peut. Maintenant, il doit alléger l'atmosphère, sinon, il pourrait se laisser aller à l'embrasser sur-le-champ !

Il hoche la tête et vole son sac-cadeau d'un geste vif.

— Eh ! s'écrie-t-elle en se jetant sur lui pour le reprendre.

Il la repousse de l'avant-bras, mais pas trop quand même. Il aime bien sentir ses petites mains sur son épaule pendant qu'elle s'étire pour atteindre le sac. Brian réussit à sortir le livre.

— *Comment ouvrir son cœur...* Voyons voir ce qu'il y a là-dedans !

CONSEILS À CINQ CENNES

Jeudi, 18 h 57

J'ai du plaisir à regarder Brian lire les conseils « pour ouvrir son cœur ». Il se prend au sérieux, levant sur moi un regard complice entre chaque phrase.

— Si vous rejetez l'amour, c'est sans doute parce que vous avez le sentiment de perdre le contrôle...

Je souris, mais je ne l'écoute plus vraiment. Mes yeux ont dévié une seconde sur le tatouage visible à travers le tissu blanc et humide de sa chemise. Personne ne pourrait dire ce que c'est exactement, mais puisque je l'ai vu de près, je sais que c'est un dragon. Il couvre son épaule et descend sur son biceps. Je reviens à son visage. Voilà ce qui m'énerve chez lui : cette façon d'être attentionné malgré la suffisance qu'il dégage la plupart du temps. Pourquoi ça me retourne autant le cœur ? J'ai l'habitude des gars arrogants. Je les emmenais dans mon lit et les repoussais sur le palier à peine rhabillés avant de les connaître. Ils étaient parfaits pour des baisers rapides et sans attache. Je n'arrive donc pas à comprendre ce qu'il y a de différent avec Brian qui m'affecte autant.

— Vous préférez refuser l'amour plutôt que de risquer être blessé...

En fait, j'ai peut-être une idée de ce qui cloche avec lui. Habituellement, mes intentions sont claires avec les hommes : on passera un bon moment, point. J'entre à reculons dans leur appartement, agrippée à leur chemise. D'un signe du menton, ils m'indiquent la direction de leur chambre. Une collègue m'a déjà accusée d'utiliser les hommes comme des jouets sexuels. C'est peut-être vrai. Dit-elle la même chose de la gent masculine qui se trouve des filles différentes tous les soirs ? Je ne change pas d'amant tous les jours ! Il y en a avec qui ça se passe bien et que je revois sur une longue période. Je ne veux pas de partenaire dans la vie. Pas le temps. Pas le goût. Donc je choisis des hommes avec qui je sais qu'il n'y aura pas d'attente. On se donne rendez-vous, on se saute dessus et on se sépare en se disant : « Merci, c'était bon. »

— L'angoisse de ne jamais atteindre votre idéal de couple vous empêche de

foncer...

Avec Brian, ça n'a pas été aussi expéditif. On s'était rejoints devant un bar. Personnellement, je l'aurais pris sur la banquette en me foutant des gens autour. On a bu quelques verres, puis il a proposé d'aller chez lui. Ça faisait mon affaire. C'est toujours plus facile de foutre le camp rapidement après. On s'est dévorés des yeux dans l'ascenseur. Il a mis ses mains autour de mon visage, puis il s'est penché pour m'embrasser. J'ai oublié de respirer jusqu'à ce que les portes s'ouvrent. Sauf qu'il ne s'était pas jeté sur moi une fois rendus dans son appartement. C'était même tout le contraire. On a jasé de tout et de rien sans trop en dévoiler sur nos vies. La tension entre nous a grimpé tout au long de la soirée, jusqu'à devenir insoutenable. Les nombreux frôlements m'avaient complètement émoustillée ! Malgré qu'il fût dans le même état que moi, Brian avait pris son temps.

Mais pourquoi je pense encore à ça ! Je réalise qu'il me regarde. Oups ! J'ai loupé un bout.

— Avoue que tout ce qui est écrit là-dedans est vrai, répète-t-il en fermant le livre d'un coup sec.

— Je suis d'accord, s'en mêle Sarah qui fait du vent avec ses mains pour sécher le vernis sur ses orteils. J'ai des amies qui sabotent toutes leurs relations juste parce qu'elles ont peur de souffrir.

— Qu'est-ce que t'en penses, Ellie ? insiste Brian avec un sourire grivois.

— Euh...

J'avale ma salive en cafouillant. L'excuse de la crainte de s'engager pour ne pas avoir mal, on me la sort souvent. Pourtant, c'est une devise comme une autre, non ? Tous les *coachs* de vie prônent la gratitude. Pour l'atteindre, j'adhère à la philosophie « ne laisse personne voler ton cœur ». Ça ferait un bon titre de livre. Moi aussi je pourrais en donner des conseils.

Alors pourquoi je ne l'assume pas devant Brian ? J'ai le goût de lui crier dessus quand il sourit comme ça. Oui, j'ai peur de souffrir. Je vais brûler ce livre avec ses conseils à cinq cennes. Ou je vais arracher les pages une par une dans mes longues soirées de vieille fille et les envoyer à la déchiqueteuse.

Le clown me sauve en brandissant une épée en ballon sous mes yeux. Je la lui arrache et la lui plante entre les jambes.

ENTRE DEUX *JELLY BEANS*

Jeudi, 19 h 10

Il y a des animaux en ballon partout au sol. Des épées aussi. Sarah a demandé une licorne. Ellie une grenouille. Deux vraies gamines. Marie a toujours trouvé les clowns stupides, mais ce qu'Erick fait avec les ballons est impressionnant. Il sculpte tout ce qu'elles veulent en quelques secondes. D'ailleurs, il faudrait qu'il arrête, car elle est assise au milieu d'une montagne de chiens-saucisses.

Sarah lui passe le sac de *jelly beans*. Marie en prend deux verts, puis le tend à Ellie. Cette dernière empoigne aussitôt le crayon pour faire un X dans la colonne « sucre » de son carnet.

— Tu notes ce que tu manges !

Elle grimace tellement en mastiquant son *jelly bean* noir qu'on dirait qu'on lui a mis de la terre dans la bouche.

— Pas tout ce que je mange, articule-t-elle en avalant péniblement, juste les habitudes que je veux suivre. J'ai plusieurs colonnes pour les bonnes et les mauvaises choses.

Curieuse, Marie prend le joli carnet rouge et colle son visage dessus pour lire dans la pénombre.

— Ç'a l'air compliqué.

— Pas du tout ! Regarde...

Elle glisse l'index sur le tableau pour lui expliquer son concept.

— Si j'ai mangé cinq fruits ou légumes, je fais un X ici. C'est la même chose pour le nombre de verres d'eau bu dans la journée. Si j'ai fait du sport, si j'ai dormi huit heures...

Elle s'en donne du mal !

— Mais à quoi ça sert de faire ça ?

Ellie se redresse, tirant sur son haut pour se faire du vent.

— À la fin de la semaine, je peux voir si j'ai bien mangé, bien dormi, *etc.* Sinon, j'analyse mon emploi du temps et tente de comprendre pour quelle raison je n'ai pas atteint mes objectifs. J'essaie de faire mieux la semaine suivante.

— Ah !

Marie la scrute comme si elle avait une extraterrestre devant elle. Il ne lui viendrait jamais à l'esprit de faire ça. Peut-être parce que toute sa vie est déjà structurée... Elle n'a pas besoin de tout noter, elle a la même routine depuis des années. Marie n'en déroge pas. Enfin, c'était vrai avant de connaître Claudia Sanschagrin. Cette fille la sort de sa zone de confort !

Ellie lui reprend le carnet des mains.

— Laisse faire.

— Je fais un peu la même chose avec ma voiture, lance Erick en plongeant la main dans le sac de *jelly beans*. J'écris le nombre de kilomètres que j'ai fait dans la semaine, combien ça m'a coûté d'essence, si je suis passé au garage... Ça entre dans mes dépenses de travailleur autonome donc c'est plus facile de m'y retrouver.

— Et moi, je le fais en suivi pour toutes mes clientes ! ajoute Sarah qui repasse le sac de bonbons à Marie sans se servir. J'écris aussi mes rendez-vous personnels. La date de ma dernière visite chez la coiffeuse, si j'ai fait faire ma couleur ou si c'était juste une coupe.

Ellie semble soulagée de ne pas être la seule à compiler des informations pour en faire des statistiques. C'est beaucoup trop intense pour Marie. Dans le cas d'une voiture ou de clients, c'est justifiable, mais de là à noter le nombre de fois qu'elle se brosse les dents ou qu'elle va chez le coiffeur...

— Si ça vous amuse de faire ça, tranche Brian en haussant les épaules, peu convaincu lui aussi.

— Tu ne fais pas le suivi des filles que tu ramènes dans ton lit ? marmonne Ellie, occupée à cocher des cases dans son carnet.

Il plisse les yeux. *C'est une pique ?* Elle est mal placée pour passer un

commentaire après la liste de ses amants que tout le monde a vue.

— Très peu de filles se rendent jusqu'à mon lit.

En fait, Ellie est la dernière. La majorité d'entre elles ne va pas plus loin que son salon. Sa main se fige quelques secondes sur sa feuille, puis elle reprend sans rien ajouter. Comment arrivera-t-il à lui faire comprendre qu'elle n'était pas une fille comme les autres ? Il a attendu des heures devant son bureau pour lui parler ! N'est-ce pas la preuve qu'il tenait à elle ? En tout cas, pour Brian, c'était gros. Il n'est pas le genre à ramper pour avoir ce qu'il veut. Il lance un *jelly bean* dans sa bouche. Ça lui fait penser qu'il a un rendez-vous ce soir. Il espère sortir d'ici à temps pour l'annuler. Les messages échangés avec cette Étoile Filante étaient sympathiques. Il ne voudrait pas qu'elle pense qu'il lui a posé un lapin.

— Dommage qu'on n'ait rien pour s'allumer un joint, manifeste Erick, écrasé par terre, les jambes écartées. La situation nous paraîtrait peut-être plus drôle.

Un clown avec un joint dans la bouche ? L'image a du potentiel. Brian aime les contrastes !

— Oublie ça ! s'oppose Ellie. Ça pue déjà assez ici avec tes gros souliers. Sérieux, il faut que tu achètes de la poudre pour les pieds...

Il n'y a pas que les souliers qui empestent, mais aussi le vernis que Sarah s'est appliqué pendant trente minutes. Ajoutez à ça leurs parfums, les *jelly beans* noirs, les lingettes démaquillantes à la vanille, le gâteau... Avec cette chaleur qui fait rouler la sueur sur ses tempes, Erick se décide enfin à faire ce dont tout le monde rêve pour lui depuis un bon bout de temps : il enlève son horrible perruque frisottée orange. Brian a un mouvement de recul. Il ne s'attendait pas à ça !

SOUS LA PERRUQUE ORANGE

Jeudi, 19 h 16

Nous fixons Erick avec des yeux plus ronds que des *jelly beans*. Tout le monde a la même réaction : « C'est quoi, ça ? » Sarah ne pense même pas à prendre une photo, c'est tout dire ! Dans une situation normale, je serais partie en courant. Les clowns font peur. Ceux sans perruque encore plus. Finalement, j'aimerais qu'il la remette sur sa tête. Là, je ne le reconnais plus et j'ai l'impression d'avoir un étranger devant moi.

— J'ai un bouton sur le front ou quoi ? demande-t-il, un sourcil haussé.

Je remonte ma mâchoire.

— Non, ce n'est pas ça, mais...

Je cherche mes mots. Je ne sais pas à quoi je m'attendais au juste. Je l'imaginai les cheveux rasés ou très courts pour que ce soit pratique et rapide d'enfiler une perruque. En tout cas, ce serait ma logique si je devais me déguiser tous les jours. Le gars a les cheveux longs ! Du moins assez pour les attacher avec un élastique. Mais ce n'est pas ça qui nous choque le plus. Ce sont plutôt les barrettes qu'il a un peu partout sur la tête. Pas des bobépinés ordinaires. De vraies barrettes multicolores pour les filles de six ans. Rien de discret.

Erick étire le cou. Vu nos réactions, il a presque peur de se regarder dans le miroir.

— Oh ! C'est ça qui vous perturbe ? reprend-il en retirant une barrette jaune avec des fleurs bleues. C'est ce qu'il y a de plus efficace pour retenir mes cheveux et fixer la perruque ! Sinon, elle tombe quand je marche sur les mains.

— Tu marches sur les mains ? s'exclame Sarah comme une petite fille.

— Bien oui !

— Je veux voir !

Je ramène mes jambes près de mon corps en le voyant se lever. Est-ce que je veux vraiment avoir une démonstration ? D'un mouvement fluide, il pose les paumes au sol et ses pieds se retrouvent dans les airs. Je suis dans un film. Ou un cauchemar. Un gars avec une mini queue de cheval et des barrettes colorées plein la tête fonce sur moi en marchant sur les mains à travers des animaux en ballon. Juste comme il arrive devant moi, il fait mine de tomber. Essayer de se sauver en reculant sur les fesses, ce n'est pas très élégant. Je me retrouve plaquée contre Brian. Coco le clown agrmente sa prestation de bruits de bouche, ses jambes bougent dans tous les sens comme s'il allait perdre l'équilibre. Il fait demi-tour, puis fonce vers Marie qui se protège avec ses bras pour qu'il ne s'approche pas trop d'elle.

Brian rit. Je ne l'entends pas, mais je sens la vibration dans sa cage thoracique, ce qui me fait réaliser que je suis toujours appuyée contre lui. Sa main est sur mon épaule. Je suis presque certaine qu'il l'a mise là sans s'en rendre compte. Comme si c'était naturel. Erick passe devant Sarah qui fait une vidéo avant de revenir dans ma direction. J'ai encore le réflexe de reculer.

— Nonnn !

Le bras de Brian se referme sur moi pour me protéger. Cette fois, je perçois très bien son rire pendant que j'ai le nez dans sa chemise. Je respire son odeur : un mélange d'épices et de cèdre. Même s'il s'amuse à crier au clown de dégager, Brian trace de légers ronds avec son pouce sur mon épaule. Je m'en veux de ressentir une telle connexion naturelle entre nous, de prier silencieusement pour qu'Erick fasse plusieurs tours de piste. Je n'aime pas l'idée d'être si bien collée sur lui. Cet amalgame d'attirance et de sécurité que sa présence me procure. Je ne me suis jamais autorisée à éprouver ça pour un homme. Ma conscience est complètement chamboulée. Erick retombe sur ses pieds, et Brian me libère de son emprise.

— Moi aussi, je peux faire ça, lance-t-il à Erick, mais seulement après avoir bu cinq ou six whiskies.

Je lui envoie un regard chargé de défi.

— Ah oui ? J'aimerais bien voir ça !

Il bouge pour s'appuyer contre les portes. Si elles s'ouvraient, il se

retrouverait sur le dos. Il se réinstalle comme il était avant que je me réfugie contre lui, les bras nonchalamment appuyés sur ses genoux relevés. Avec sa chemise sortie de son pantalon et ses cheveux en bataille, il a l'air d'un gars en lendemain de veille. La tête renversée contre les portes, ses yeux sont un peu trop brillants.

— Je sais faire des acrobaties bien plus compliquées que celle-là.

Sarah toussote en passant son index pour essuyer les traces de mascara sous ses yeux.

— Hé ! Vous avez besoin d'une chambre, ça devient gênant ! Vous n'êtes pas seuls dans l'ascenseur.

Non, une chance.

À bien nous regarder, on a tous un look débraillé. Sauf Sarah qui, par je ne sais quel miracle, ne sue pas. On fond comme du fromage sur une lasagne au four. Les chutes Niagara ne coulent plus seulement dans mon dos, mais dans toutes les craques possibles de mon corps. Brian est amusé par la réplique de Sarah. Grr ! Il aime me déstabiliser. Il fait exprès pour m'envoyer des remarques pleines de sous-entendus... L'enfoiré se réjouit de me voir réagir. C'est de la provocation, son affaire ! Je n'ai pas dit mon dernier mot. *Oh ! que non !* Moi aussi, je peux lui faire décrocher la mâchoire. Innocemment, je m'assois à l'indienne dans un angle où lui seul peut avoir une vue parfaite sur ma culotte. Je fais semblant d'être attentive au carnet dans ma main, mais je le surveille du coin de l'œil. Je vois sa pomme d'Adam monter et descendre. C'est à mon tour de lui faire un joli sourire arrogant. *Dans tes dents, Brian O'Neil.*

ENTRE UN IVROGNE ET UN MORVEUX

Jeudi, 19 h 20

Alex se rend à l'évidence, les cinq personnes convoquées à la lecture de la lettre laissée par Thomas Gagnon ne se présenteront pas. *Au moins, il aura essayé.* La serveuse est déçue de le voir partir sans avoir pu lui dire au revoir. Il va être en retard ! Il ramasse ses affaires et se précipite pour attraper l'ascenseur avant que les portes ne se referment. Alex se retrouve entre une mère qui tient son enfant par la main et un homme qui a bu beaucoup plus de whisky que lui.

Il recule et s'appuie contre le mur au fond de la cabine. Que va-t-il faire de cette boîte que Thomas voulait leur remettre ? Alex se dit qu'il pourrait l'ouvrir sans les autres, même si c'est spécifié dans les instructions de ne pas le faire. Bah ! Après tout, le mec est mort, non ? Soudain, la mère tire sur le bras de sa progéniture.

— Oh, non ! Ce n'est pas très gentil de faire ça, Henri.

Elle se tourne et leur lance un sourire désolé. Le petit Henri est fier de son coup : il a appuyé sur le bouton de chaque étage. Trente arrêts avant d'arriver au rez-de-chaussée ! Alex songe à sortir et prendre les escaliers, mais il doute que ce soit plus rapide. Trente étages, ça en fait des marches ! Il croise les pieds en ronchonnant. Il a hâte d'enlever sa cravate... L'homme ivre manque de tomber sur le dos chaque fois que l'ascenseur s'immobilise. Les portes s'ouvrent, puis se referment sans que rien ne se passe. Ça va être long. Alex fusille du regard le petit garçon qui se trouve drôle. *Morveux.*

Quand ils aboutissent enfin à l'étage de la sortie, Alex doit réveiller l'ivrogne.

— On est au rez-de-chaussée.

L'homme ouvre un œil en titubant, l'air de ne pas comprendre. Alex s'assure qu'il tient debout, puis file à l'extérieur. Le soleil est bas, mais il glisse tout de même ses lunettes fumées sur ses yeux. Le nez dans son

téléphone, il s'adapte au rythme des autres piétons, tapant d'une main un message au groupe qui lui a fait faux bond.

Alex : Je pars du restaurant. Si jamais vous vous étiez perdus en ville et que vous me cherchez, je travaille au bar Wilson toute la soirée. Sinon, je comprendrai que vous n'êtes pas intéressés par ce que Thomas Gagnon avait à nous dire.

Alex envoie le message, puis dépose la boîte sur le capot de sa Corolla beige pour libérer ses mains et sortir ses clés.

LES HOMMES SONT TOUS PAREILS..

Jeudi, 19 h 25

Brian m'a jeté plusieurs regards menaçants que j'ai fait mine de ne pas capter. Il a détaché un bouton de plus à sa chemise. *Parfait, je lui donne chaud.* Je l'entends soupirer en fourrageant ses cheveux à deux mains. Il est vraiment agité et ça m'excite de le voir dans cet état. J'en ajoute en passant doucement mon index sur mes lèvres sans dévier mon attention de mon carnet. Ne tenant plus en place, Brian se lève en grognant. Il fait quelques pas dans la cabine pour calmer le renflement dans son pantalon. Je lève les yeux, les siens sont braqués sur moi. On dirait un prédateur qui s'apprête à me sauter dessus. Je suis plutôt fière. *Ça se joue à deux, ce jeu-là.*

Il donne un coup de pied dans deux chiens-saucisses et une girafe qui rebondissent contre le mur. *OK, j'arrête de l'aguicher.* Sinon, c'est moi qui perdrai le contrôle. D'ailleurs, il reprend contenance plus vite que moi. Toujours debout, il s'appuie contre la paroi et regarde l'heure.

— Je vais manquer le match du siècle, rage-t-il, son téléphone placé dans un angle où je peux voir la photo de l'enfant en fond d'écran.

La petite fille doit avoir environ sept ans. Elle a les cheveux blonds et des yeux rieurs.

— Tu ne vas pas commencer à parler de hockey ! critique Sarah, une pince à cils à la main.

Brian lève les bras au ciel.

— On est en pleine finale de la coupe Stanley ! Pittsburgh mène la série trois à deux, ils pourraient gagner la coupe ce soir. Ça fait chier de rater ça.

Erick s'allonge sur le sol devant Sarah. De ce que je comprends, il a accepté qu'elle s'occupe de son monosourcil.

— Arrête, je vais pleurer, contre-attaque Sarah. Moi, mon chien est pris dans sa cage depuis des heures, et mon frère attend que je lui rapporte son

souper alors fous-moi la paix avec ton match de hockey !

Brian l'observe, puis capitule en rangeant son téléphone : — T'as raison.

— Est-ce que ça va faire mal ? s'inquiète Erick quand elle avance la pince.

— Ben non.

— Moi, je te garantis que oui, soulève Marie. Ça va te brûler jusque dans les yeux.

Erick se redresse sur les coudes.

— C'est vrai ? Approche-moi pas avec ça !

Il est trop drôle. Il n'a pas connu l'électrolyse, lui. Ça, ça fait mal pour vrai.

— C'est comme une petite piqûre de moustique.

Erick se renfrogne à la laisser faire, mais il bondit au premier poil que Sarah lui arrache.

— Sacrament, les moustiques sont pas gros de même par chez nous ! C'est une piqûre de guêpe, ton affaire.

Sarah repousse sa tête contre le sol.

— Tais-toi.

Plutôt violente, son approche client.

— Tu penses vraiment que ton chum n'ira pas le sortir ? demandé-je, triste pour le pauvre chien.

Le mien est mort il y a trois ans, et je ne m'en suis pas encore remise. Je comprends donc l'inquiétude de Sarah. Je n'ai jamais eu à laisser mon Rocky en cage, mais mon horaire tournait autour de lui. Je calculais tous mes déplacements pour revenir à temps pour son repas ou sa promenade. Si j'étais coincée dans un ascenseur en sachant qu'il m'attend à la maison, je serais dans tous mes états.

— Certainement pas, soupire Sarah, penchée au-dessus d'Erick. Il traite mon chien de stupide cabot chaque fois qu'il est sur son chemin. Et ce n'est pas trop son genre de me rendre service. Il dit qu'il est plus occupé que moi. Pff ! S'il perdait moins de temps à draguer toutes les filles, il en aurait pour moi.

— Tu penses qu’il te trompe ?

— Hum.

— Ayoye ! hurle Erick en se tortillant.

Sarah poursuit sa torture, en lui maintenant la tête droite.

— Qu’est-ce qui te fait croire ça ? ajoute Marie.

— Il a toutes sortes d’excuses ridicules pour annuler nos rendez-vous. J’ai aussi un peu fouillé dans l’historique de son ordinateur...

— Mais ça se fait pas, ça ! s’indigne Brian.

— Je sais...

Erick gémit chaque fois qu’elle approche la pince.

— C’est ben long ! Piqûre de moustique mon cul...

— Arrête de bouger, sinon tes sourcils vont être tout croches !

— Si ton chum te trompe, poursuit Marie sur l’élan de notre conversation, je te comprends de vouloir le confronter.

— Les hommes sont comme ça, dis-je en haussant les épaules. Vaut mieux ne pas se faire d’attente.

En une demi-seconde, Brian est accroupi à côté de moi.

— Je te ferais remarquer que c’est toi qui a jamais rappelé !

Je déglutis en fuyant son regard ennuyé.

— Donc c’est vrai, vous avez couché ensemble ? questionne Sarah la potineuse. Je le savais !

Erick profite de sa distraction pour se relever et s’éloigner de la pince.

— Oui, marmonne Brian.

— Non, dis-je en même temps.

Nos amis haussent un sourcil.

— Ouais, rectifié-je en levant les yeux au ciel.

— T’as été con ? gronde Sarah à l’intention de Brian. Tu t’es sauvé après

avoir pris ton pied, c'est ça ? Les hommes sont tous pareils...

Brian serre les poings, ce qui fait saillir les muscles de ses avant-bras. Je comprends qu'il tente de se contrôler pour ne pas exploser. Il a raison d'être insulté ! Je viens de qualifier tous les hommes de « pas fiables ». J'ai mis Brian dans le même panier alors, qu'en réalité, il n'a rien à se reprocher.

— Non, c'est moi qui me suis sauvée, dis-je du bout des lèvres sans dévier mon regard de celui de Brian.

Le sien est plein de questions sur ce qui a pu se passer pour que j'ignore ses appels. Notre soirée – notre nuit ! – avait été magnifique. Je le sais. Il le sait aussi. Je me suis même endormie dans ses bras, la tête sur son torse pendant qu'il jouait avec mes cheveux. Je ne dors pas avec mes amants. Jamais. C'est trop intime. Ça crée des attentes. Je me suis réveillée en sursaut à l'aube et je me suis éclipsée en douce. Je baisse les yeux parce que son expression contrariée me rentre dedans. Ce serait trop long de lui expliquer tout ça. Et je me suis juré de ne jamais justifier mes choix. Je ne pouvais pas le revoir, j'en ai eu la preuve quand je l'ai aperçu à se les geler devant l'immeuble où je travaille. Et c'est pareil maintenant. Sa présence m'ébranle trop. Je risque de faire une connerie et de trahir tous mes principes.

— On se croirait à Claire Lamarche, rigole Erick. Madame, pour quelle raison refusez-vous les avances de monsieur ici présent ? poursuit-il en étirant le bras comme s'il avait un micro.

Je repousse sa main et il simule que j'ai utilisé une force excessive en basculant sur le dos. Le clown se retrouve les quatre fers en l'air, écrasant au passage la licorne de Sarah qui lui saute dessus pour terminer le travail sur ses sourcils.

LE HASARD FAIT BIEN LES CHOSES

Jeudi, 19 h 32

Brian se réinstalle contre les portes. Ellie évite son regard depuis leur petite altercation. Elle va le rendre dingue à jouer avec lui comme ça ! Va-t-il finir par savoir le fond de l'histoire ? Elle s'est enfuie de chez lui au milieu de la nuit. Brian peut vivre avec ça, ce n'est pas la première fille à le faire. Mais c'est la première avec qui il avait eu une aussi belle connexion. Il est peut-être dans le champ. Il a peut-être imaginé que c'était la même chose pour elle. Il a agi comme un ado en la textant quatre fois dans la même semaine. Il bondissait chaque fois que son téléphone sonnait. Il l'a eu greffé à la main pendant des jours en espérant un signe de vie de sa part. Il s'est même abaissé à faire le pied de grue devant l'immeuble où elle travaille en plein hiver. Il était tellement désespéré qu'il lui a presque fait peur en lui sautant dessus lorsqu'elle est sortie.

— Ellie !

Elle a cessé de rigoler avec une collègue et a tourné la tête vers lui. Elle était aussi belle que dans son souvenir avec ses cheveux qui s'échappaient de sa tuque. Ça l'a soulagé ! Il craignait que son imagination l'eût embellie et qu'il soit déçu en la revoyant. Mais non. Et Brian était encore plus déstabilisé. Le regard d'Ellie s'est perdu sur ses cheveux, sa mâchoire, ses épaules...

— Je n'ai pas envie de te parler, Brian.

— Pas envie ou pas le temps ?

Qu'est-ce qu'il avait été con de poser la question ! Ellie a pincé les lèvres avant de prendre une profonde inspiration.

— Pas envie. Va-t'en, s'il te plaît.

Elle avait déjà commencé à reculer. Il l'a rejointe en trois foulées.

— Ellie, attends ! On pourrait se revoir, juste pour discuter.

Elle a secoué la tête. Un geste qui lui a donné l'impression qu'elle lui

plantait un couteau dans le cœur.

— Non, ce n'est pas une bonne idée.

Ils se sont recroisés par hasard quelques semaines plus tard dans un bar. Ellie était avec une amie, alors ils se sont salués de loin. Jusqu'à ce que Brian ait assez d'alcool dans les veines pour la suivre dans le couloir menant aux toilettes. Elle lui avait envoyé des regards feutrés toute la soirée. Il était gonflé à bloc et il l'a plaquée contre le mur. Son hoquet de surprise s'était vite transformé en un halètement beaucoup trop sensuel.

— Qu'est-ce que tu fais ? avait-elle murmuré.

Il s'était rapproché un peu plus, glissant un genou entre ses jambes pour emboîter son corps dans le sien. Il a frôlé ses lèvres.

— Je vais t'embrasser.

— Brian...

Le moment était trop intense pour qu'il capte si c'était une opposition ou une invitation. Il l'a embrassée avec toute la fougue qu'il retenait depuis des semaines. Il l'a sentie se détendre et lui retourner son baiser. Quand ses petites mains douces ont glissé de sa taille jusqu'à son torse, il a perdu le nord. Et soudain, ce fut la douche froide. Ellie l'a violemment repoussé.

— Je t'ai dit que je ne voulais plus te voir !

Sonné, Brian a reculé en se prenant la nuque. C'est ce qu'on appelle dégriser d'un coup. Elle était furieuse.

— Je m'excuse, Ellie. Je croyais que t'en avais envie autant que moi.

Elle a secoué la tête, puis fermé les yeux deux secondes.

— Laisse-moi tranquille.

Cette fois, elle l'a tassé de son chemin plus délicatement. Il est parti en se disant qu'il n'essaierait plus de la contacter. Avec un peu de chance, elle reviendrait vers lui. Ç'a été le silence radio jusqu'à ce que le destin les enferme dans cet ascenseur.

CONVOCATION

Jeudi, 19 h 35

Les sourcils d'Erick ne sont pas parfaits, mais c'est acceptable. Sarah a fait ce qu'elle a pu pendant qu'il braillait comme un bébé.

— Sérieusement, commence Marie, faisant des rotations avec sa tête pour délier les muscles de son cou, est-ce que quelqu'un vous attendait au restaurant ? La personne ne risque pas de s'inquiéter ?

— Non, je ne pense pas, répond Sarah en lui faisant signe de se tourner.

Elle verse une goutte d'huile à massage au creux de sa paume, puis se frotte les mains.

— Relève tes cheveux, dit-elle à Marie.

Elle entreprend de masser sa nuque crispée.

— C'était un rendez-vous important, mais pas tant que ça, ajoute Ellie.

— C'était pas le rencard du siècle, pouffe le clown. J'ai plus de succès avec les morts qu'avec les filles apparemment.

Il a retiré les barrettes dans ses cheveux et des mèches glissent sur son visage, se collant sur son maquillage dégoulinant. Il faisait moins peur avec sa perruque. Au moins, il a de beaux sourcils. Les mains couvertes d'huile à massage, Sarah cherche avec quoi les nettoyer. Les lingettes démaquillantes usagées ne sont pas une option. Marie approche avec la bouteille d'eau.

— C'est mieux que rien, grimace Sarah en plaçant ses mains en forme de bol.

Elle verse un peu d'eau et Sarah frotte ses mains l'une contre l'autre avant de les secouer vivement. Elle éclabousse tout le monde de gouttelettes. Le clown en reçoit une dans l'œil.

— Eh ! crie Erick en lâchant le ballon en voie de devenir la nouvelle licorne de Sarah.

— Désolée !

Impuissante, elle garde ses doigts écartés en espérant qu'ils sèchent au plus vite, mais Erick peine à ouvrir sa paupière.

— Ça brûle de l'huile à massage ! maugréa-t-il en frottant son œil, ce qui ruine définitivement son maquillage.

Brian revient sur leur conversation en demandant à Erick :

— Qu'est-ce que tu voulais dire par « j'ai plus de succès avec les morts » ?

Son œil est rouge et des larmes coulent sur ses joues.

— Arrête de frotter, tu empiras ton cas, le sermonne Sarah, à genoux devant lui. Laisse-moi regarder.

Marie braque son cellulaire sur Erick pendant que Sarah se penche au-dessus de lui. Mais Brian se fout qu'il soit en piteux état et insiste :

— Pourquoi tu parlais de morts ?

— *Man*, tu vois pas que je suis en train de perdre la vue.

Brian a envie de le secouer. *Répond idiot !*

— Tu ne vas pas perdre la vue, glousse Marie. J'ai des gouttes hydratantes, ça va t'aider !

Elle plonge vers l'avant et récupère son sac.

— À ce qui paraît, un gars qui est mort a laissé une lettre, dit Erick en regardant Marie brasser la bouteille. J'ai été convoqué à la lecture, mais je sais pas pourquoi.

D'un geste ferme, Marie pousse sur son front pour le forcer à incliner la tête vers l'arrière.

— Ouche, t'es brusque, ronchonne-t-il.

— Il faut laisser ton œil ouvert si tu veux que je te mette des gouttes.

— J'y arrive pas...

Pendant qu'ils s'obstinent, Brian fouille dans ses courriels. Quand il trouve celui qu'il veut, il approche l'écran au-dessus du visage d'Erick.

— T’as eu une convocation comme celle-là ?

— Veux-tu ben reculer, le pousse Sarah, on travaille !

Erick lui prend le téléphone des mains. Il ferme son œil gauche pour arriver à lire sur l’écran.

— Sacramant, c’est le même courriel.

— J’allais à ce rendez-vous, moi aussi, dit Ellie.

Bruit de criquet.

Le cerveau de Sarah se met à rouler à toute vitesse. Elle n’était donc pas la seule à avoir été convoquée ? Les têtes se tournent lentement vers Marie. Elle oublie les gouttes pour les yeux d’Erick et fouille dans son téléphone. Sans dire un mot, elle leur montre le courriel qu’elle a reçu. Sous le choc, Sarah entrouvre sa jolie bouche en cœur. Brian a l’impression qu’elle s’enfuirait en courant si elle n’était pas coincée ici avec eux.

— Tu l’as reçu, toi aussi ?

Elle opine d’un léger mouvement incertain.

— Coudonc, on est combien à avoir reçu ça ? s’égosille-t-elle d’une voix trop aiguë pour le petit espace.

— Je sais pas, enchaîne Erick, mais j’ai besoin d’une couille en chocolat pour y voir plus clair.

PÉNIS EN CHOCOLAT

Jeudi, 19 h 39

Le terme « couilles molles » est de circonstance. Le glaçage, à mi-chemin entre la couleur peau et celle du café, a fondu et rend la chose moins alléchante. Nous sommes penchés au-dessus de la boîte à analyser le gâteau. Brian est le seul à être debout. Il regarde la scène de loin, les mains dans les poches et un pied remonté contre le mur.

— Il est circoncis, chuchote Sarah comme si le gâteau pouvait savoir qu'on parle de lui.

Marie poursuit sur le même ton :

— Je me demande ce qui se passe dans la tête d'une pâtissière quand elle a ce genre de commande... Elle se lève le matin en se disant : « Super ! Aujourd'hui, je cuisine un pénis et après, une sirène pour une fête d'enfants ! » Ça doit être déstabilisant.

— Surtout si elle mélange les boîtes et que le pénis se retrouve à la fête d'enfants, pouffe Sarah.

Sans assiettes ni ustensiles, comment séparer le dessert et le manger sans en avoir partout ? Je déchire un côté de la boîte en carton pour m'en servir comme spatule. C'est la misère, notre affaire. Pire que du camping sans eau ni électricité.

— Qui veut le gland ?

Je mords l'intérieur de ma joue. Dit comme ça, je ne sais pas si c'est appétissant ou non. Personne ne veut se sacrifier. Je crois que j'aurais plus de volontaires pour une poignée de vers de terre vivants. J'inspire, puis d'un coup sec, je tranche le bout. Les doigts pleins de glaçage, je tends le premier morceau à Erick qui lève aussitôt les mains.

— Non, ça c'est *too much* ! Je veux ben bouffer une queue pour survivre, mais pas un gland. L'image est juste...

Il ne termine pas sa phrase, mais sa bouche se tord en un rictus de répugnance. *Franchement*. Bon, je comprends que le morceau en équilibre précaire sur ma spatule improvisée est saisissant. Et je me sens ridicule de le maintenir dans les airs en attendant qu'il trouve preneur. Sarah le saisit entre son pouce et son index. Ses ongles blancs sont presque phosphorescents dans la cabine sombre.

— Vous êtes bébés, les gars, réagit-elle en prenant une photo de sa portion.

— On est pas bébés, s'oppose Brian, on est sensibles. Tu mangerais une chatte, toi ?

Elle gémit en mordant dans le gland avec ses lèvres aussi parfaites que ses ongles.

— Ben ouais.

— Stop ! C'est trop de détails, réprime Marie, les dents serrées.

Pour une fille qui dit ne pas manger de sucre, Sarah dévore son gâteau en un temps record. Elle lèche chacun de ses doigts sous le regard écoeuré de Brian. Marie accepte le morceau suivant, puis je m'applique à couper le prochain en un carré parfait.

— Tiens, Coco le clown.

Il ne pourra pas chialer que ça ressemble à quelque chose qu'il ne veut pas. Son morceau est le milieu du membre, mais ainsi sectionné, il a toutes les allures d'un simple gâteau ordinaire. D'ailleurs, il semble satisfait. *J'espère !* Il l'engloutit en une seule grosse bouchée.

— Moelleux, articule-t-il difficilement.

Marie secoue les miettes tombées sur son chandail :

— Très bon !

— T'es sûr que t'en veux pas, Brian ?

Il baisse les yeux sur moi. *OK, il n'en veut pas*. Je le vois frémir quand je tranche un testicule d'un coup précis. Puis son expression dégoûtée se transforme peu à peu en un sourire curieux lorsque je prends ma première bouchée.

— Est-ce qu'elles sont aussi bonnes que les miennes ?

ENTRE CHUMS

Jeudi, 19 h 43

Alex entre dans le bar en coup de vent. Les feux de circulation ont été de son bord pour une fois, il a quelques minutes d'avance. Il sourit en voyant l'homme assis au comptoir. Il est de dos et porte une casquette, mais Alex le reconnaît tout de suite. Son vieil ami manque s'étouffer avec sa gorgée de bière lorsqu'il lui tape sur l'épaule.

— Salut, l'gros !

Simon Larrivée essuie son menton en dépliant sa carcasse tout en muscles. Il répond à la poignée de main énergique d'Alex.

— Eh ! Si c'est pas l'emmerdeur. T'es chic !

Alex enlève sa cravate. Il l'enfonce dans sa poche et défait le premier bouton de sa chemise, heureux de respirer mieux. Le joueur de hockey se rassoit, appuyant ses coudes sur le comptoir. Alex dépose ses affaires et balaie l'endroit d'un regard circulaire pour voir le travail qui l'attend.

— Ç'a été long !

— J'ai perdu mon temps, personne s'est pointé.

Simon pose les yeux sur la boîte bleue et jaune.

— Ils ont peut-être cru que c'était une arnaque.

— Peut-être !

— Vas-tu regarder ce qu'il y a dedans ? poursuit Simon en pointant la boîte avec son verre avant de le porter à sa bouche.

Alex hausse les épaules en pianotant sur l'écran de la caisse.

— Je vais attendre encore un peu et si les autres se manifestent pas dans les prochains jours, je verrai...

Pendant qu'Alex fait glisser sur le bar un scotch sans glace vers le jeune

homme assis trois tabourets plus loin, Simon jette un œil au téléviseur accroché au mur qui diffuse le match de hockey. Ça lui fait mal jusque dans l'âme. Quand on a goûté à l'euphorie de gagner la coupe Stanley, on veut juste y être à nouveau ! Ils y étaient presque... Une défaite crève-cœur en final de conférence. Trois poteaux. Simon a frappé trois osties de poteaux durant les dernières minutes du match ! La rondelle n'est jamais entrée dans le but. Il en fera des cauchemars tout l'été. C'était à lui d'apporter la victoire à son équipe. C'est la responsabilité d'un capitaine de se lever dans les moments importants. Il n'a pas su le faire cette année.

D'une claque sur le comptoir, Alex le sort de sa léthargie.

— Arrête de te torturer l'esprit, t'as eu une bonne saison !

Simon boit une longue gorgée.

— J'aurais pu faire mieux.

D'ailleurs, il n'a pas l'intention de prendre beaucoup de vacances cet été. Il a déjà hâte de reprendre l'entraînement. Alex brasse le cocktail qu'une jolie blonde vient de commander. Il comprend comment se sent son ami. C'est toujours difficile de perdre quand on frôle la victoire. Alex était gardien de but, alors ce sentiment de culpabilité, il l'a traîné durant toutes les années où il jouait. Accorder un mauvais but au mauvais moment, c'est dur sur la conscience. Mais pour avoir joué avec Simon, il sait qu'il est exigeant avec lui-même. C'est un féroce compétiteur.

Les Blues de Saint-Louis marquent un but pour égaliser le pointage. Simon brandit le poing dans les airs.

— *Yes ! Good job, guys !*

Même s'ils ont éliminé son équipe, ça ne l'empêche pas d'apprécier la qualité du jeu des joueurs. Au contraire, il connaît l'adrénaline qui les transporte en ce moment. C'est une drogue qui fait oublier les maux physiques de fin de saison. Simon en sait quelque chose avec son épaule qui l'a ralenti une partie de l'année.

Alex et lui commentent la partie entre les clients à servir, tout en discutant du milieu du hockey. Alex aime bien écouter Simon parler des entraînements, des programmes d'exercices, des stratégies de jeux... À travers lui, il vit le

rêve qu'il caressait depuis ce Noël où son père lui a offert son premier bâton de hockey. Il n'avait pas de plan B. C'est sûrement pour ça qu'à trente ans, Alex se retrouve à servir des cocktails dans un bar. L'an dernier, il vendait des patins dans un magasin de sport. Où sera-t-il l'an prochain ?

La soirée commence lentement. Alex a le temps de s'accouder au comptoir pendant que Simon prend quelques photos avec des clients et signe des autographes.

— J'espérais rencontrer ta blonde ! dit Alex lorsque Simon revient vers lui. J'ai encore du mal à croire qu'elle est réelle.

Simon rit en reprenant sa place.

— Elle est bien réelle, sourit-il derrière son verre.

— Simon Larrivée en couple, je pensais jamais voir ça un jour !

— Moi non plus ! réplique-t-il, un sourcil levé. Elle a une sortie de filles, mais elle viendra me rejoindre plus tard.

— Super ! J'ai hâte de la rencontrer.

Songeur, Simon repose son verre et fait des va-et-vient avec ses doigts sur la condensation qui s'est formée.

— Elle est géniale.

Les sourcils froncés, Alex attrape la bouteille de vodka.

— C'est quoi son nom, déjà ?

— Marielle.

Alex lève les yeux.

— Marielle qui ?

— Laflamme.

Le nom lui rappelle vaguement quelque chose. Il est déconcentré par la sonnerie de son téléphone. Il serre les dents et le range aussitôt qu'il voit « Huissiers Leblanc et Fils ». C'est la quatrième fois qu'ils appellent cette semaine, et il sait très bien ce que ça veut dire.

LE VERDICT

Jeudi, 19 h 44

Les filles gloussent comme des poules, tandis que je prends plaisir à défier Brian en mastiquant très lentement. Il y a de l'électricité dans l'air et tout le monde attend ma réponse. Erick imite le bruit d'un coup de cymbale avec sa bouche.

— Et le verdict ? veut-il savoir, faisant encore une Claire Lamarche de lui-même. Est-ce que cette couille au chocolat est plus appétissante que celle de monsieur ici présent ?

Je lui brandis mon majeur sous le nez sans quitter Brian des yeux. Un énorme soupir soulève sa poitrine lorsque ma langue récupère le glaçage sur mes lèvres.

— Ce sont les meilleures que j'aie mangées !

Brian échappe un rire adorable. En fait, j'étais affamée plus que je le croyais et j'aurais probablement répondu la même chose après avoir avalé une poignée de vers de terre vivants. *Bon, peut-être pas.* N'empêche que ce gâteau, même s'il a eu chaud, est moelleux et fond dans la bouche. Sarah a une moue désolée en regardant le membre découpé. Il reste une couille pour Brian s'il change d'idée.

— Tes amies ne seront pas trop déçues que tu n'apportes pas le gâteau rêvé pour votre soirée de filles ? demande-t-elle à Marie.

Cette dernière attend que je place mes mains en bol pour y verser un peu d'eau. On est collants et c'est tout ce qu'on a pour se nettoyer. Le problème est que le glaçage couleur peau tache les doigts. *Yé ! Le pénis déteint.*

— Peut-être, dit Marie avec un subtil haussement d'épaules. Ce ne sont pas vraiment des amies, mais des collègues. Et je n'y tenais pas tant que ça ! De toute façon, comme c'est parti là, elles n'auront pas de gâteau si je ne sors pas d'ici pour en acheter un autre.

— Je connais la propriétaire de la pâtisserie un peu plus haut sur la rue, annonce Erick. C'est fermé le soir, mais je lui passerai un coup de fil, si on meurt pas ici. Elle habite juste au-dessus de son commerce ! C'est sûr qu'elle a quelque chose qui pourrait faire pour un enterrement de vie de jeune fille.

— *Cool !*

Erick sourit et s'empare de la bouteille d'eau. Nous sommes trois à crier en le voyant l'approcher de sa bouche barbouillée d'un restant de maquillage rouge.

— Nooon !

Il suspend son mouvement.

— Quoi ?

— C'est tout ce qu'il nous reste d'eau ! reproche Marie en lui arrachant la bouteille des mains.

— Mais j'ai soif après avoir mangé du sucre...

Et moi donc. C'est le cas de tout le monde, sauf Brian.

— On se dit deux gorgées par personne pour commencer ? propose Marie.

— Et ne touchez pas au bouchon ! renchéris-je. On est peut-être intimes au point de manger une queue ensemble, mais je ne veux pas de vos microbes.

Je ne veux surtout pas goûter au maquillage du clown ni au rouge à lèvres de Sarah. Et Marie qui en est à son cent troisième éternuement... Elle est vraiment maganée. Pauvre fille !

— Prends-tu des médicaments pour tes allergies ? Il y a des produits naturels aussi.

Elle renifle en se frottant les yeux.

— C'est toujours pire quand le beau temps arrive. J'en ai pour plusieurs semaines... J'ai essayé tous les médicaments en vente libre, mais rien de miraculeux.

— Ma grand-mère mâchait des feuilles d'estragon, dit Erick avant de boire sa ration d'eau.

— Ark !

Il hausse les épaules en versant de l'eau dans sa gorge.

— Ouais, mais si ça marche !

— J'essaierai, marmonne-t-elle.

La bouteille passe de main en main. Ou plutôt de bouche en bouche. En attendant qu'elle arrive jusqu'à moi, je remonte un peu mon haut pour y faire un nœud. *Comme si j'allais avoir vraiment moins chaud.* J'étouffe pour Erick dans son habit de clown.

— Tu ne veux pas enlever ton costume ?

Il secoue la tête.

— Non, j'ai rien en dessous.

— Rien ? s'écrie Sarah, manquant renverser la bouteille d'eau. Tu veux dire que t'es nu là-dessous ?

On le dévisage, le prenant pour un clown pervers. Il lève les mains.

— On se calme, les amis. J'ai des *boxers* ! Mais je vais pas pavaner mon corps d'adonis devant vous. Un plan pour que Sarah ait l'idée de m'épiler le *chest*.

— Ouiii ! J'ai tout ce qu'il faut.

Erick empoigne une épée en ballon et l'agite sous le nez de Sarah.

— Que je te vois m'approcher !

J'approuve. Un clown en sous-vêtements avec un maquillage dégoulinant et une couette, c'est à faire des cauchemars. Je le préfère habillé.

— Zut ! crie Marie. J'ai perdu un verre de contact.

Elle a vraiment dit « zut » ? Euh non. On pousse un « zut » quand on revient de l'épicerie avec trois sacs, mais qu'on a oublié LA chose qu'on allait acheter. Quand on perd un verre de contact, on sort un « crise » bien senti. Marie est déjà à quatre pattes à examiner le sol. Pauvre chouette, elle fait pitié. *Si je n'ai pas retrouvé mon bracelet, bonne chance pour ta lentille.*

— Eh, calvaire, marmonne Brian.

Ça l'énerve, mais il sort son téléphone et se penche pour chercher avec elle.

UNE DÉCOUVERTE INATTENDUE

Jeudi, 19 h 50

Ils sont tous les cinq penchés, cellulaires à la main, à la recherche du verre de contact de Marie. Aussi bien dire qu'ils en auront pour la nuit. Surtout avec tous les chiens, girafes, licornes et grenouilles qui jonchent le sol. Puisque le téléphone d'Ellie est mort, elle fait équipe avec Brian. Il éclaire pendant qu'elle tasse les ballons. Sauf qu'après plusieurs minutes, ils n'ont toujours rien et leurs piles de cellulaires se vident à une vitesse folle. Brian éteint le sien. Il doit garder un minimum de charge pour téléphoner à son client. Celui chez qui son frère a probablement déjà fait la livraison. Il espère que tout s'est passé comme prévu. L'homme d'affaires a acheté trois Audi RS 5. Une pour chacun de ses fils. En cinq ans de copropriété du garage avec Eddy, c'est leur plus grosse transaction. Le client avait des demandes particulières, et ils ont passé des semaines à lui trouver les modèles qu'il voulait.

— C'est la deuxième lentille que je perds ce mois-ci, dit Marie en s'assoyant sur ses talons. J'essayais une nouvelle marque qui coûte la peau des fesses.

— Je suis certain qu'on va la retrouver ! lance le clown, le seul à ne pas avoir abandonné les recherches.

Il est motivé, le derrière dans les airs, le nez presque collé au tapis.

La lentille peut être n'importe où. La cabine est sombre, on n'y voit rien. Elle doit être sur un ballon. Marie sort un étui et s'apprête à retirer l'autre verre de contact. C'est pratique, les miroirs tout autour. Elle fait attention de ne pas toucher son œil avec ses doigts tachés de glaçage, puis elle glisse ensuite ses lunettes devant ses yeux. Elle devra les porter plusieurs jours, le temps que l'optométriste commande son nouveau verre. Il lui avait offert une assurance en cas de bris ou de perte. Elle aurait dû la prendre, ça aurait valu le montant exorbitant qu'elle devra payer.

— Bon, s'exclame-t-elle en tapant des mains, je suis prête ! Qu'est-ce qu'on sait sur ce Thomas Gagnon ?

Un cahier de notes sur les genoux, elle trace un tableau pour s'y retrouver dans les informations que les autres donneront. Sarah et Ellie dégagent les ballons pour qu'ils puissent s'asseoir en cercle. Si cette dernière a abdiqué et pose les fesses sur le tapis, Sarah n'a pas lâché la veste de Brian de la soirée. Celui-ci s'installe entre les deux filles, écrabouillant la tête d'une girafe. *Tant que ce n'est pas la licorne de Sarah.* Erick leur met une petite musique d'ambiance sur son téléphone. Parfait ! Marie se sent mieux : elle aime les projets concrets. Et découvrir leur lien avec Thomas Gagnon en sera tout un.

— Est-ce que quelqu'un connaît Alex Beaulieu ? demande-t-elle pour démarrer la discussion.

— Non, ça ne me dit rien, dit Ellie.

Les autres secouent la tête. Elle inscrit donc un X à côté de ce nom.

— Et Thomas Gagnon, quelqu'un sait qui il est ? enchaîne Brian, son cellulaire en équilibre sur son genou. C'est quand même lui qui nous a écrit une lettre.

— J'ai cherché dans Internet, répond Marie en replaçant ses lunettes trop grosses pour son visage étroit. Il y a plusieurs gars de ce nom-là, mais aucun que je connais.

— Même chose sur les réseaux sociaux, renchérit Sarah. Des dizaines de profils, mais rien de concluant.

C'est impossible qu'ils ne soient pas liés à lui d'une quelconque façon. Pourquoi leur aurait-il laissé une lettre sinon ? Ils ne savent même pas combien de personnes étaient convoquées ! Ellie ajoute ne jamais avoir eu de camarade de classe de ce nom. Comme si ça l'aidait à réfléchir, Brian se frotte le front, envoyant ses cheveux dans tous les sens. Depuis la réception de ce courriel qu'il fouille sa mémoire.

— La seule chose qui me vienne en tête, c'est un petit garçon qui était dans un camp de vacances où j'ai passé un été... Son nom m'avait marqué parce que ma mère est une Gagnon.

— Ouf ! J'ai fait tellement de camps de vacances, dit le clown.

— Le camp des Trois Tortues, souffle Ellie du bout des lèvres, un pli incertain entre ses sourcils.

Brian compte quatre secondes de silence avant que Sarah, Marie et Erick se mettent à parler tous en même temps.

— Ouiii, j’y suis allée un été !

— J’étais moniteur là-bas ! s’excite le clown.

— On avait tous un surnom, se souvient Marie. C’est sans doute pour ça que le nom de Thomas ne nous dit rien.

C’est vite la cacophonie dans la cabine, et Marie claque des doigts pour les ramener à l’ordre.

— WO ! Vous vous emballez ! C’est une hypothèse. On n’est pas certains que ce soit le même Thomas.

Brian se tourne vers Ellie.

— T’es allée à ce camp-là toi aussi ?

— Ouais, répond-elle, abasourdie.

Un autre signe du destin ? Ils ont fréquenté le même camp de vacances ! Bon, peut-être pas la même année, mais ce n’est pas important. Ils devaient se rencontrer. Avec son sourire détestable, Brian ne peut s’empêcher de lui poser la question qui tue : — C’était quoi ton surnom ?

— Étoile Filante...

Est-ce qu’il a bien entendu ? *Étoile Filante*. Son cœur rate un battement. C’est le pseudonyme de la fille sur le site de rencontres avec qui il a rendez-vous ce soir ! Méchant gros hasard. Pendant que les autres se moquent du surnom d’Ellie, Brian commence à avoir des sueurs froides. Son subconscient s’enflamme à l’idée que ce soit vraiment elle. Par curiosité, il regarde discrètement dans son téléphone la photo que la fille lui avait envoyée. L’image est prise de loin. En plus, elle est de profil, et ses cheveux cachent une partie de son visage. Avec deux doigts, il agrandit le portrait. Ses yeux fixent ce sourire... Le poing devant la bouche, il essaie de comprendre ce qui se passe. Comment il a pu zieuter cette photo des dizaines de fois sans réaliser que c’était elle ? Il la voit dans ses rêves depuis des mois et il n’est

pas foutu de la reconnaître ! Quel con. Il croit que c'est la couleur des cheveux qui l'a trompé.

Brian toise Ellie du coin de l'œil. Elle rit innocemment avec les autres. Est-ce qu'elle l'avait reconnu sur la photo qu'il lui avait envoyée ? Sûrement pas, car elle n'aurait jamais accepté qu'ils se donnent rendez-vous. Ou au contraire, elle sait que c'est lui depuis le début et lui a tendu un piège dans le but de l'attendre avec un sécateur pour lui couper les couilles et en faire un gâteau. Il échange des textos avec une Étoile Filante depuis trois jours sans savoir que c'est Ellie ! Et il fait quoi avec ça maintenant ?

CONFIDENCES

Jeudi, 20 h 07

Brian a le regard dans le vague. Il ne nous écoute plus et semble s'être retiré dans sa tête. Ça fait au moins sept minutes qu'il n'a pas ouvert la bouche pour me provoquer. Il n'a même pas lancé de commentaires baveux quand j'ai dit le surnom qu'on m'avait donné au camp. Je commence à me demander s'il est en train de défaillir ou de se déshydrater. Je touche son genou pour attirer son attention.

— Et toi, c'était quoi ton surnom ?

Il secoue la tête avec un rire gêné trop mignon.

— Non, refuse-t-il, j'essaie encore d'oublier cette épreuve de ma vie.

Oh ! C'est intrigant ! Je me redresse sur les genoux, ce qui me rapproche considérablement de lui.

— Allez, dis-le, on ne le répétera à personne !

— Pouah ! Si tu penses que je te fais confiance.

Il essaie de me repousser, mais je résiste en agrippant sa chemise pour éviter de tomber sur le dos.

— Attends, laisse-moi deviner ! Tu t'appelais Guimauve Grillée ?

Brian hausse un sourcil, de plus en plus amusé de me faire languir.

— Ah ! Non ! Je sais ! T'as une tête de King Kong, dis-je en me frappant les poings sur la poitrine.

— Franchement, je suis pas le genre à me croire le plus fort au monde.

J'arrête de me pilonner la poitrine. Je le dévisage, puis lève un sourcil à mon tour.

— Ben non, tellement pas.

— Alors, c'était quoi ? s'énerve Sarah. Nous aussi, on veut savoir !

À la place de Brian, j'aurais peur qu'elle abîme ma veste à sautiller dessus comme ça. Je le trouve drôle de s'entêter à ne pas manger un gâteau à cause de sa forme, mais à laisser une fille écraser son blouson à mille dollars. Marie et Erick suivent la conversation, eux aussi pendus à ses lèvres. Brian sait qu'il n'y échappera pas. Il gonfle ses joues, expire bruyamment et révèle d'un ton découragé :

— Concombre Géant...

On ne s'attendait pas à ça. On a besoin d'une seconde pour que l'information se rende à nos cerveaux. Je monte une main à ma bouche pour m'empêcher de rire de lui.

— Hon, pour vrai ?

Incapable de me retenir plus longtemps, j'éclate d'un rire sonore, suivi de près par mes amis. Il finit par rire avec nous. *Concombre Géant*. Je ne m'en remettrai pas ! J'aimerais bien savoir ce qu'il avait fait pour que les moniteurs du camp lui donnent cet horrible surnom. Je me souviens que je trouvais cette tradition ridicule. À cinq ans, c'est peut-être mignon de se faire appeler Étoile Filante pendant deux semaines, mais à quatorze, c'était la fin du monde.

Erick rit encore, essayant de reprendre son calme, une main sur sa poitrine.

— Attendez de connaître mon surnom de moniteur...

Sarah lui lance une grenouille en ballon.

— On veut savoir !

Il essaie de parler, mais éclate de rire dans un bruit de cochon qui se fait tirer la queue.

— Échalote Blanche ! articule-t-il entre deux hoquets. Pas ma faute si j'étais maigre avec une peau laiteuse.

— Moi, c'était Sirène Chantante, dit timidement Marie.

— Et moi, Princesse Cornue, glousse Sarah.

— On est rendus beaucoup trop intimes, marmonne Brian, étirant les jambes devant lui pour croiser ses pieds.

— Est-ce qu'on était tous là le même été ? demande Marie, déjà prête à prendre des notes.

Je calcule sur mes doigts.

— C'était en 2003.

— Même chose pour moi, dit Sarah sans hésiter.

— J'ai été moniteur de 2000 à 2004, je crois, réfléchit Erick.

Brian me jette un regard en biais.

— 2003.

Marie confirme aussi. Ça commence à être flippant, cette histoire. Le hasard a fait en sorte que nous sommes coincés ensemble dans un ascenseur sans savoir qu'on se rendait au même rendez-vous. Maintenant j'apprends qu'on a fréquenté le même camp d'été, la même année... Pourtant, je ne me souviens pas d'eux. C'est vrai qu'on change en quinze ans.

— Les enfants n'étaient pas tous inscrits pour l'été au complet, reprend Erick en voyant l'expression confuse qui s'est peinte sur nos visages. Certains venaient pour deux semaines, d'autres quatre ou six. Il y avait deux bâtisses principales. Une pour les cinq à neuf ans et une pour les neuf ans et plus. Je travaillais avec le groupe de maternelle dans la première, alors c'est possible qu'on se soit jamais vus. Les petits faisaient pas les mêmes activités que les grands.

— J'étais dans le groupe des treize ans, dit Sarah avec une moue de fille qui se rappelle de mauvais souvenirs. Trois semaines au mois de juillet avec les mouches.

— Ouais, il y en avait beaucoup ! sourit Erick, dont l'expérience semble avoir été plus joyeuse que celle de Sarah.

— Je m'étais fait un chum là-bas, poursuit-elle, mais à la dernière semaine, je l'ai vu embrasser une autre fille en cachette au bord de la rivière. C'est mon karma d'être cocue !

Marie se rapproche un peu de notre cercle. La musique et la simple lueur du téléphone d'Erick créent une ambiance parfaite pour les confidences. Comme au camp de vacances quand on avait un potin à se raconter. Elle replie ses

jambes sur le côté, puis caresse du bout du doigt la tête d'un chien-saucisse rose.

— J'étais dans le groupe des plus vieilles. On n'était seulement six filles de quinze ou seize ans. Je m'impliquais à fond dans toutes les activités. Je respirais la naïveté de la jeunesse...

— On n'est pas obligé de perdre cette naïveté, dis-je en croisant les bras autour de mes genoux remontés contre ma poitrine. Les gens au cœur jeune vivent plus vieux !

— Amen ! s'exclame Erick. C'est pour ça que je suis devenu clown.

Notre amie perd le sourire qui planait sur ses lèvres, et le mien s'efface aussi lorsqu'elle me darde d'un regard froid.

— J'aurais bien aimé la garder, mais ma belle naïveté a volé en éclat la dernière journée du camp.

Sa voix est teintée d'une telle rage que je n'ose pas lui demander de précision. Le malaise est palpable dans la cabine. Je toussote et décide d'enchaîner avec mon histoire.

— Moi, j'étais dans le groupe des quatorze ans. Je devais être au camp pour quatre semaines, mais mon séjour a été écourté. Je n'ai même pas eu le temps de dire au revoir à personne. Et j'ai raté la nuit de lecture !

— Pourquoi t'es partie aussi vite ? me questionne Sarah, son *gloss* à la main.

Je soupire en étirant les jambes. L'espace est restreint et mes pieds se retrouvent appuyés contre les cuisses de Brian.

— Ma mère avait décidé qu'on déménageait encore une fois !

— Vous déménagiez souvent ? demande Marie.

— Presque tous les ans. Ma mère est infirmière, alors changer de ville quand elle avait le cafard n'était pas un problème.

— Et ton père ?

J'ai un mouvement de recul.

— Mon père est un enfoiré.

— Comme tous les hommes que tu croises ? riposte Brian d'une voix dure.

Je plisse les yeux. Oui, c'est peut-être ça mon problème. Et puis ? Je préfère ne pas m'engager que de finir comme ma mère : seule avec trois enfants sur les bras. Erick décide de s'en mêler.

— C'est vrai, il me semble qu'il y a un proverbe là-dessus, « Père manquant, fils manqué » ? À moins que ce soit « Père absent, fille manquée ». Nan, c'est pas ça...

Mais où veut-il en venir ? Je ne comprends rien à ce qu'il essaie de dire. Marie lui vient en aide :

— En fait, les filles dont le père est absent ont tendance à le chercher dans leurs relations futures avec les hommes.

Je lève la main pour couper court à leurs théories ridicules.

— Vous êtes à côté de la plaque ! Je ne veux surtout pas trouver un père. Je ne veux pas de relation du tout ! C'est simple de même.

Je lui en ai tellement voulu de nous avoir abandonnés. Un matin, il est parti travailler comme d'habitude, et on ne l'a plus revu. Ma mère ne s'en est jamais complètement remise et, très tôt, elle nous a mis en garde contre les hommes en nous répétant de ne jamais leur faire confiance. Au fil des années, elle a implanté dans le crâne de ses filles que l'indépendance était la plus belle liberté qu'une femme puisse s'offrir. Alors c'est ce que je fais. Mon travail est ma priorité, je me débrouille pour les petits travaux manuels et j'ai quelques aventures sans attache. Je m'en sors très bien toute seule, exactement comme ma mère me l'a inculqué. Me semble que je cherche un père ! Pff ! Si je cherche quelque chose, c'est bien le contraire.

Impatiente de changer de sujet, je fixe Brian :

— Et toi, tu étais dans quel groupe au camp ?

La ligne de sa mâchoire se contracte. Je suis soulagée qu'on ne soit pas seuls, car ça l'oblige à une certaine retenue. Je sais qu'il aimerait savoir pourquoi j'ai repoussé toutes ses avances. Chose qui n'a pas été facile à faire. Je sens encore ses mains sur moi quand il m'a plaquée contre le mur devant les toilettes de ce bar... Aujourd'hui, il veut me pousser à avouer que je mets tous les hommes dans le même bateau sans leur laisser une chance. C'est

vrai. Ils ne sont sûrement pas tous des sans-cœur, mais je ne prendrai jamais le risque de souffrir comme l'a fait ma mère toute sa vie.

— J'avais douze ans.

Son regard s'adoucit lorsqu'il remarque ma surprise. *Il est plus jeune que moi !*

— J'ai passé huit semaines au camp, poursuit-il en jouant distraitement avec le bracelet en cuir à son poignet. Ma mère est décédée trois mois avant la fin des classes, et mon père devait nous caser pour l'été.

Il n'ajoute rien. Je le trouve beaucoup trop impassible. Sarah murmure qu'elle est désolée. Je le suis aussi, mais je suis incapable de sortir un son. Si je n'avais pas passé les dernières heures à lui dire de garder ses distances, je le prendrais dans mes bras. Je ne suis donc pas la seule à avoir eu une enfance pourrie. La voix rauque d'Éric Lapointe résonne sur les murs de la cabine.

— *Que Dieu me pardonne, J'ai le cœur loadé comme un gun...*

On ne sait toujours pas ce que Thomas Gagnon nous veut ni notre lien avec lui, mais l'été 2003 semble avoir été marquant pour tout le monde.

APPEL DE LA NATURE

Jeudi, 20 h 12

Sarah se lève et croise ses longues jambes bronzées. À la regarder faire la danse du pipi, ça donne envie à tout le monde. Ça fait plus de deux heures qu'ils sont coincés dans l'ascenseur. Ce n'est pas normal que personne n'intervienne. Brian a réessayé le téléphone d'urgence. Rien ne fonctionne. Il se moquait des filles qui paniquaient tantôt, mais il commence à ressentir une pression entre les omoplates. Il lorgne les chiens-saucisses : ils pourraient servir de matelas. Il serait confortable sur un tapis de ballons avec Ellie dans les bras... Nan ! Il faut sortir d'ici. Il a des appels à passer. Au moins, il n'a pas à stresser pour son rendez-vous avec Étoile Filante.

— Si on récapitule, reprend Marie en repoussant ses lunettes sur son nez, on est tous allés au camp des Trois Tortues à l'été 2003, mais on n'était pas dans le même groupe.

— Ni les mêmes semaines, souffle Sarah en se tortillant.

— Mais Thomas Gagnon nous connaît tous.

— Oui, confirme Brian, parce qu'il a passé tout l'été au camp. Son surnom était Héros Charmeur.

— Oooh !

— Aaah !

— Bien sûr que je me souviens de lui ! s'exclame Ellie. C'était la petite vedette du camp. Avec son fauteuil roulant, il se déplaçait plus vite que son ombre.

— Il est donc décédé..., dit Erick d'un ton triste, comme s'il se parlait à lui-même.

Il était le coup de cœur de tous les moniteurs. Erick se souvient combien il était adorable avec ses joues rondes et ses cheveux bouclés. Il avait perdu l'usage de ses jambes dans un accident, si sa mémoire est bonne. Mais

pourquoi voulait-il les réunir ? Marie continue de griffonner des notes. Elle trace des flèches depuis tantôt.

— Si on avait le surnom d’Alex Beaulieu au camp, ce serait plus efficace pour l’identifier.

— Exactement !

Erick réfléchit en se frottant le menton.

— C’est bizarre que je sois convoqué, j’étais même pas son moniteur.

— Euh, Coco, l’interpelle Sarah, arrête de faire ça, tu étends ton maquillage...

Il regarde sa main, puis l’essuie sur son costume.

— Sacrament ! marmonne-t-il en voyant qu’il tache ses vêtements.

— Bon, moi, je ne peux plus penser, abdique Sarah, ma vessie va éclater. Il faut que j’aille aux toilettes !

Elle frappe quelques coups de poing dans les portes, mais abandonne vite. Vraiment, elle est à deux doigts de pleurer. Brian étire le bras pour saisir le gobelet de cappuccino vide. Son mouvement l’oblige à s’incliner sur Ellie. Pour la première fois de la soirée, elle ne s’éloigne pas comme si elle avait peur qu’il la brûle. Il tend le gobelet à Sarah.

— Voilà, la solution !

Elle le saisit du bout des doigts et le fait tourner devant ses yeux en battant des cils.

— T’es sérieux ?

— T’as une meilleure idée ?

— Je ne peux pas croire que je vais vivre ça...

Écrasé dans sa montagne de ballons, Erick lui fait un signe de yo : — On est en mode survie, fille !

Sarah le fusille d’un regard horrifié. Les gars avouent que ce n’est pas l’idéal pour une femme d’improviser une toilette avec un gobelet. Brian se souvient qu’ils devaient traîner une chaudière pour sa mère quand ils faisaient une promenade dans le bois. Il ne comprenait pas pourquoi elle ne voulait pas

faire pipi debout contre un arbre. C'est tellement plus simple !

— Je n'ai même pas une lingette pour m'essuyer.

Marie lui fait un petit sourire désolé. Incapables de s'empêcher de rire, Brian et Erick secouent la tête en disant : — On est en mode...

— Fermez-la !

Ellie se redresse et attrape la veste de Brian.

— Va dans un coin, je vais te cacher avec ça.

L'appel de la nature est plus fort que la fierté. Le cappuccino a fait son chemin. Il est temps d'évacuer. Erick échange un regard complice avec Brian. Ils pourraient être chiens et prendre une photo. Les fesses serrées, Sarah trotte jusqu'au fond de la cabine, se frayant un chemin dans la mare de ballons. La veste est une bonne intention, mais il y a des miroirs partout.

— Retournez-vous ! Et faites du bruit, je ne veux pas que vous m'entendiez.

Les gars lèvent les yeux au plafond. Les filles et leur phobie d'être entendues. *On le sait que vous êtes humaines et que vous avez des besoins comme nous !* Ils s'exécutent docilement. Et pour combler le silence, rien de mieux qu'une bonne guerre d'élastiques.

UN COMBAT D'ÉPÉES QUI TOURNE MAL

Jeudi, 20 h 21

Comme les chats, on a enterré le gobelet rempli à rebord sous les ballons. En bref, Sarah a évacué plus de cappuccino qu'elle en a bu. Je doute toutefois que notre technique de camouflage soit efficace contre l'odeur. Je m'inquiète aussi pour la suite des choses : il n'y a plus qu'une bouteille d'eau vide pour les prochains appels de la nature. Ça craint.

— On se débrouillera avec tes préservatifs, dit Erick à Brian.

Ils ont enfin arrêté de se lancer des élastiques. Ils volaient dans tous les sens ! J'en ai reçu un dans le cou et je suis certaine que j'ai une marque... Sarah allait se rasseoir sur la veste, mais arrête son mouvement.

— Tu veux pisser dans un condom ?

— Ben quoi ? Une fois étiré, ça contient beaucoup ! Je peux même vous sculpter une fleur dedans après si vous voulez !

Sarah soupire en peignant sèchement ses cheveux avec ses doigts pour refaire son chignon.

— Une chance que je ne suis pas dans ma semaine.

Note à moi-même : revoir le contenu de mon sac à main. Pour les situations d'urgence, ça prend des lingettes démaquillantes magiques. Ajouter des condoms : ils servent à un paquet de choses. Toujours garder des mouchoirs, des sacs de plastique, des barres tendres, un déo... Je ne me sens pas très fraîche. J'ai dépassé le stade des chutes Niagara. Je ne me préoccupe même plus à savoir si je pue la sueur. En réalité, ça pue le pénis fondu et les ballons en caoutchouc. La fleur du clown est vide depuis longtemps. Finalement, j'aurais bien pris un jet en pleine face.

— C'est dommage que Marie était responsable du gâteau et non de l'alcool, ronchonne Erick qui détache enfin quelques boutons de son costume.

— Mets-en, approuve Sarah. J'aurais besoin de quelques *shots* pour oublier

la honte que je viens de vivre. Je ne pourrai plus jamais boire de cappuccino sans penser à ça.

— Moi non plus, gloussé-je.

— Imaginez monter dans un ascenseur, ajoute Marie. Vous êtes à tout jamais gravés dans ma mémoire, les amis.

Sarah sort son téléphone.

— C'est vrai ! Ça nous prend une photo.

On proteste pour la forme, mais on sait que Sarah n'abandonnera pas. Et secrètement, je pense que tout le monde veut un souvenir. Brian ne rate pas l'occasion de passer un bras autour de mes épaules. Discrète comme une souris, Marie se glisse derrière nous. Erick fait le clown, couché par terre. Sarah est en place.

— Dites : *sexy* !

— *Sexy* !

— Dites : spaghettis !

— Spaghettis...

— Dites : lundi !

— Coudonc, on va en prendre combien ? se plaint Erick. Ton flash m'aveugle.

— Encore une dernière. Prenez une expression découragée !

— Ce sera pas difficile...

Je me laisse tomber sur mon tapis de feuilles, gardant le plan de la cuisine pour m'éventer.

— Je ne suis même pas sûre que je vais remonter dans un ascenseur un jour.

Brian tourne la tête dans ma direction.

— Ben voyons, les chances que ça t'arrive deux fois sont plutôt minces. Je veux dire une panne majeure comme celle-là.

Veux-tu savoir quelles sont tes chances que je te traite d'enfoiré une deuxième fois ?

Je crois qu'il capte mon langage non verbal, car il n'insiste pas. Il se recale contre les portes avec son petit sourire supérieur. Sauf que cette fois, je ne peux pas m'empêcher de sourire aussi. Notre situation est trop absurde. Je me suis tellement habituée à sa présence à côté de moi que je n'avais pas réalisé que son genou est appuyé contre ma cuisse. Je m'éloigne subtilement. À ma droite, Marie s'allonge. Elle s'est fait un oreiller avec son sac d'ordinateur. Elle fixe ses notes, cherchant toujours pourquoi Thomas Gagnon veut s'adresser à nous après toutes ces années. Sarah explique à Erick qu'un nettoyant pour le visage préserverait sa peau d'un vieillissement prématuré causé par le maquillage.

— Je me lave avec du Ivory pis c'est ben correct.

— Tu ne peux pas utiliser ça sur ton visage, voyons ! Tu vas irriter tes pores.

Combien de temps peut-on rester enfermé sans devenir cinglé ? J'ai déjà vu une étude là-dessus. Après plusieurs jours, les gens gardés captifs dans un endroit clos ne distinguaient plus le jour de la nuit. Leur jugement était altéré, et ils s'inventaient toutes sortes de scénarios abracadabrants. Je pense qu'on n'est pas loin.

— J'espère que mes parents ne sont pas perdus, s'inquiète Sarah, en pensant à l'appel de sa mère. Ils sont à Trois-Rivières pour la semaine.

— Se perdre à Trois-Rivières ? lance Brian, comme si c'était une chose impossible.

— On habite le même quartier depuis dix ans et mon père se trompe de sortie une fois sur trois ! dit-elle, découragée.

— T'habites encore chez tes parents ?

Avec mon genou, je pousse Brian. *Tu es obligé d'être désagréable ?* Il hausse les épaules de son air innocent et irrésistible.

— Je sais que c'est pathétique... Je devais emménager avec mon chum, mais il a toujours une bonne excuse pour retarder le moment. Il déteste mon chien en plus.

— Je te le jure, Sarah, déclare Marie sans quitter ses notes des yeux, je suis encore plus pathétique que toi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— J’habite seule, je n’ai pas vraiment d’amis, pas d’animal de compagnie non plus. Avoue que je te bats ?

— Non, c’est moi qui gagne, renchéris-je en levant la main. Je vis dans un loft, je travaille pour un tyran et j’ai des aventures sans lendemain.

Sarah jette un coup d’œil à Brian. Il est maintenant occupé à regarder Erick jouer à un jeu sur son téléphone.

— Quels sont tes critères pour déterminer si tu rappelles un gars ou non ?

Elle veut surtout savoir pourquoi j’ai classé Brian dans la colonne « out ». Je le regarde avec un poing dans le ventre. Il est tellement beau, assis à l’indienne à côté du clown à s’exciter sur son jeu comme un petit garçon.

— Je ne rappelle jamais ceux pour qui je pourrais développer des sentiments.

C’est fou comme être bloqués dans un ascenseur avec des étrangers permet de développer des liens rapidement. Je ne parle même pas de ça avec mes amis. Dire que je ne leur aurais jamais adressé la parole s’il n’y avait pas eu la panne. Chacun de notre côté, on aurait fixé les boutons lumineux. On serait sortis en jouant du coude sans regarder personne. Et je détesterais toujours autant les clowns. Erick est vraiment gentil, même s’il fait dur avec des mèches de cheveux collés dans son maquillage. Il nous a parlé de sa difficulté à draguer les filles et Sarah lui a donné un cours 101.

— Premièrement, il faut que tu oublies ton rôle de clown quand tu invites une fille à sortir...

Il a aussi essayé d’avoir des conseils de Brian.

— Il me semble que tu dois être le genre de gars qui accroche le regard des femmes juste en entrant dans une pièce.

Bingo ! Erick a très bien saisi le magnétisme que dégage Brian. Ce dernier a brièvement levé les yeux de son écran :

— Je suis mal placé pour t’aider. Je suis un bon amant, mais les filles me rappellent pas.

Arf ! Malaise. Il reporte son attention sur son jeu pendant que je tripote le

bord de ma jupe sans savoir où me mettre. Vlan ! Dans les dents ! Son ton détaché me fait mal. Je l'ai donc blessé beaucoup plus que je le pensais en le repoussant. Il faut que je trouve un moyen de lui expliquer que ce n'est pas sa faute. C'est moi qui me tiens loin des tentations. Je refuse de souffrir à cause d'un homme ! Je me suis fait cette promesse le soir où, vêtue de mon pyjama avec des princesses, j'ai entendu ma mère pleurer toutes les larmes de son corps dans son lit après le départ de mon père.

— Dire qu'à cette heure, je devrais avoir pris une douche et être devant la télé avec une bière et une poutine, fantasme Erick, me sortant de mes pensées.

— Il reste une couille au chocolat si tu veux.

— Non, grimace-t-il, j'ai encore l'autre morceau sur le cœur.

— La deuxième période du match doit être commencée, se plaint Brian.

— Ma pauvre Sammy va penser que je l'ai abandonnée, dit Sarah en jetant un œil à son poignet. Bientôt neuf heures qu'elle est dans sa cage !

Appuyée sur mes mains, je bascule la tête en arrière et contemple les ballons collés au plafond. Ils sont encore parfaitement gonflés. Beaucoup plus frais et dispos que nous. De gros ballons bien fermes. Il y en a de toutes les couleurs. Je n'avais pas remarqué qu'ils étaient aussi beaux ! Je m'étais seulement arrêtée au fait qu'ils encombraient l'espace sans vraiment les regarder. Super ! Je m'émeus pour des ballounes à l'hélium. C'est le point de non-retour, je deviens folle. Je savais que ça s'en venait. On est restés encabanés trop longtemps ! Je m'accroche au fait que mon amie Mahée appellera la police si je ne la texte pas avant vingt-deux heures. Quoiqu'elle enverra les flics au restaurant où je devais rencontrer mon cow-boy. Finalement, je suis foutue.

— Je devrais déjà être en route pour ma *date* de ce soir. Il va penser que je l'ai niaisé.

— Bah ! Il comprendra, dit Marie en reniflant. C'est une situation hors de ton contrôle.

— Je ne pense pas qu'il va te croire, pas si tu lui dis que t'étais pris dans un ascenseur pendant plus de trois heures ! glousse Sarah.

— Imaginez si j'ajoute que ma voiture est en panne !

— C’est sûr que t’as l’air de la fille qui se cherche des excuses !

— Dommage, il avait l’air d’un bon coup.

Erick fronce les sourcils, ce qui ramène quelques mèches de cheveux devant ses yeux.

— Si un gars avait dit ça, tu le traiterais de macho fini.

Il a raison, je suis consciente d’avoir une vision des relations hommes-femmes très basique.

— Je me suis mal exprimée...

Je gagne du temps en bataillant avec ma frange qui ne tient pas derrière mes oreilles avec toute cette humidité.

— Il avait le potentiel d’être un bon coup à tous les niveaux, repris-je. On a échangé plusieurs messages et ce n’était pas juste du vide. Il ne répondait pas qu’un pouce en l’air et ne faisait pas cinq fautes par phrase !

— Hum, si les filles regardent les fautes d’orthographe pour juger si je suis un bon coup, je comprends pourquoi je suis encore célibataire...

Brian se lève et attrape une épée.

— J’irai te reconduire, dit-il en étudiant la forme du ballon entre ses mains.

— En moto ?

Je suis un peu surprise de son offre, surtout après les dernières piques qu’il m’a envoyées. Mon cœur bat vite, j’ai toujours rêvé de faire de la moto. Si on oublie le détail que je porte une jupe, chevaucher son engin et m’agripper à sa taille est un plan plutôt alléchant. Il lève les yeux.

— Oui, à moins que ça te fasse peur ?

L’épée qu’il tourne dans sa main détonne avec son look de mauvais garçon. Disons un mauvais garçon qui a eu une rude soirée : échevelé, chemise froissée et sortie de son pantalon. Il sourit, mais son regard est doux. Attentionné.

— Merci, c’est gentil. Je lui écrirai pour savoir s’il m’attend encore.

Brian hoche la tête, puis se concentre sur son épée bleue. Soudainement, ma

rencontre avec le cow-boy sexy me tente moins qu'une balade avec Brian. Misère ! Ça va mal finir. Je dois me ressaisir et garder la tête froide ! Il est en train de m'avoir...

— Ouach ! grimace Sarah en tâtant le blouson sur lequel elle est assise depuis deux heures. On dirait qu'il y a quelque chose de moue dans la poche...

Du bout du doigt, elle tire le tissu pour voir à l'intérieur.

— Oups ! rougit-elle en tournant la veste pour nous montrer le dégât. On dirait bien que tu avais une barre Oreo avec toi.

Le papier s'est déchiré et le chocolat fondu a coulé dans la poche. Les yeux de Brian s'arrondissent, puis il soupire.

— Je viens de l'envoyer chez le nettoyeur.

— T'es en train de nous dire que t'avais une barre de chocolat ? s'indigne Marie. Je te rappelle qu'on est en mode survie !

— J'avoue que ça aurait été moins traumatisant à manger que le gâteau, grommelle Erick. On aurait pu faire comme dans le film *Les survivants* en donnant un carré de chocolat par personne par jour, ajoute-t-il, l'air de trouver son idée géniale.

— Désolé, j'avais oublié qu'elle était là.

Je sens qu'on se dirige vers une dispute entre survivants : « C'est ça, tu la cachais pour la garder pour toi ! » J'espère qu'on ne sera pas obligés de tuer l'un de nous pour le manger... Je me demande qui on sacrifierait en premier ! Je saute sur mes pieds avant que ça dégénère et m'approche de Sarah avec la bouteille d'eau vide.

— C'est à mon tour d'avoir une urgence ! Peux-tu me cacher avec la veste ?

Sarah lâche sa licorne qu'elle cajole comme une enfant avec son toutou préféré. Il faut vraiment que j'aie envie pour en venir à uriner devant tout le monde dans une bouteille. D'ailleurs, comment on s'enlignait dans un si petit trou ? Les hommes ne réalisent pas leur chance dans ce genre de situation ! J'ai peur de tout faire à côté... Sarah est en place, je lève ma jupe jusqu'à ma taille et jette un regard par-dessus mon épaule.

— Eh ! Faites autre chose que de m'épier, vous deux, envoyé-je aux garçons.

Erick saute sur une épée et la brandit en direction de Brian qui a toujours la sienne.

— À l'attaque ! hurle-t-il en se jetant sur lui.

Brian écarte les jambes, paré à se défendre. Pendant que j'essaie de pisser dans une bouteille, il y a un combat d'épées en ballon dans mon dos. BR'O ne me croira vraiment pas quand je lui raconterai la raison de mon retard. Puis soudain, je sens un mouvement sous mes pieds. Un léger tremblement. Les néons clignent et les portes de l'ascenseur s'ouvrent sous le regard ébahi d'un couple âgé.

PROJET DE GRANDEUR

Jeudi, 20 h 32

Alex est dans le feu de l'action, il tient deux bouteilles de bière d'une main qu'il verse dans deux verres qu'il a dans l'autre. Et hop ! sur un plateau pendant qu'on lui crie la prochaine commande. *Allons-y pour trois blondes en fût*. C'est son moment préféré de la soirée. Quand les gens sont bien réchauffés et cherchent à s'amuser. Juste avant qu'ils ne deviennent désagréables parce qu'ils ont trop bu et se roulent dans leur vomi.

Simon revient des toilettes, marchant tête baissée pour ne pas attirer l'attention des nombreux fans de hockey rassemblés pour regarder le match sur l'écran géant. Comme par magie, un tabouret se libère dès qu'il arrive au comptoir. Alex sourit. Ce simple détail lui rappelle combien toutes les portes s'ouvrent devant le grand Simon Larrivée. Il le mérite ! Son ami n'a pas eu une vie facile pour atteindre les sommets. Non, ce qui fascine Alex, c'est plutôt cette aura qui l'entoure. Il impressionne tout le monde par sa détermination à être le meilleur, et la confiance qu'il dégage, mais aussi par sa compassion envers les autres. Alex n'est pas étonné qu'on lui cède une chaise, c'est le genre de chose qui arrive souvent à Simon. Ça le faisait même un peu suer à l'époque du hockey junior, lorsqu'ils voyageaient ensemble. Il avait toujours les meilleures places, les plus belles filles... Il allait lui servir une autre bière, mais Simon lui fait signe d'attendre.

— Les filles devraient arriver bientôt.

Alex suit son regard jusqu'à son poignet. Wouah ! Il cligne des yeux. C'est quoi cette montre ? On dirait un appareil de haute technologie utilisé par la Nasa ! Pas que ce soit gros... Au contraire, c'est plutôt chic et discret. Sauf que d'un seul coup d'œil, Alex devine que ça vaut sûrement le prix de sa Corolla.

— T'avais pas le projet d'acheter une école de karaté ? le questionne Simon, nonchalamment appuyé au comptoir.

Ouais, mais on ne gagne pas tous soixante millions en cinq ans.

Dissimulant à peine un sourire amusé, Alex lance une poignée de glaçons dans un verre.

— Bah ! Peut-être un jour. Je voulais surtout créer une école pour les enfants dans le besoin et leur faire découvrir cette discipline. Le karaté, c'est plus qu'un sport.

Immobile, Simon l'écoute. S'il ne le connaissait pas autant, Alex le trouverait intimidant avec ses sourcils froncés.

— J'aimerais plusieurs volets ! s'emballe Alex comme chaque fois qu'il replonge dans son projet un peu fou. Le karaté, c'est aussi une philosophie de vie. Il faut rendre ce sport accessible aux enfants avec des troubles de comportement. Ça fait un bien fou pour la colère intérieure ! Je veux aller plus loin en intégrant les autistes. Et pourquoi pas les personnes ayant un handicap !

— J'aime l'idée, dit Simon, d'un léger hochement de tête. Je suis certain que ça intéresserait le conseil d'administration de ma fondation.

Le visage d'Alex s'illumine.

— C'est vrai ?

Les deux hommes tournent la tête lorsque l'une des serveuses trébuche, perdant ses ballerines au passage. Elle a surtout fait tomber la boîte qu'Alex avait laissée sur une tablette. Simon s'étire par-dessus le comptoir pour voir le contenu étalé par terre. Alex est déjà à genoux pour tout ramasser.

— Oups ! Désolée ! s'excuse Noémie qui se penche pour l'aider.

— Ça va...

Il remet tout à l'intérieur en essayant de ne pas se faire de scénarios. Il y a, entre autres, des lettres, un chandail, un caillou... De quoi piquer sa curiosité ! Il replace la boîte en lieu sûr et se lève au moment où la copine de Simon arrive. Ce dernier s'incline pour l'embrasser avec une douceur qui contraste avec sa carrure d'athlète. Gardant un bras autour de ses épaules délicates, il l'entraîne vers le comptoir.

— Alex, viens que je te présente !

Alex retient un soupir en voyant le groupe qui accompagne Marielle. Les enterrements de vie de jeune fille sont des soirées payantes en pourboires, mais pénibles pour les tympanes. Elles sont déjà surexcitées. Malgré le bruit et les commandes qui arrivent de partout, il prend le temps de serrer la main de Marielle. Ça fait bizarre de voir son vieux copain amoureux. Ça lui va bien. Ses yeux brillent ! Alex offre une tournée à la *gang* de filles gonflée à bloc, mais plus il observe la jeune femme accrochée au cou de Simon, plus il se dit qu'il l'a déjà vue quelque part.

LES SINISTRÉS

Jeudi, 20 h 40

Devant les portes de l'ascenseur ouvertes, le couple reste figé. Ils ont sous leurs yeux une scène digne d'une caricature de bande dessinée. Je me retiens de leur dire qu'ils sont chanceux, dix secondes de plus, et ils surprénaient une fille à pisser dans une bouteille. Je me tortille pour faire redescendre ma jupe pendant que Brian lâche son épée et ramasse sa veste.

— Désolé pour le bordel, on vous laisse la place !

Choquée, la femme vautre son visage dans l'épaule de son mari. Ce dernier fixe Erick qui remet sa perruque de travers et jongle pour prendre ses gros souliers. On a tellement peur que les portes se referment et qu'on soit pris ici trois autres heures qu'on s'active à rassembler l'essentiel de nos choses. On a carrément l'air d'avoir survécu quatre jours en forêt à manger des vers de terre vivants. Je réunis en un tas pêle-mêle les feuilles du dossier de madame Delorme, puis cherche mes escarpins à travers la montagne de ballons. Dans notre brouhaha, le couple voit atterrir à leurs pieds un chien-saucisse et deux grenouilles. Brian me tend la chaussure qui me manquait.

— Tiens, je l'ai !

Marie fourre son ordinateur dans son sac, Sarah traîne sa précieuse licorne sous son bras...

— Est-ce qu'on a tout ?

Mes souliers en place, je me redresse en soufflant pour dégager ma frange.

— Je pense que oui.

— T'allais oublier ça, me sourit Brian, le sac-cadeau pendu à son index.

Le fameux livre de conseils pour ouvrir notre cœur à l'amour. Je saisis le sac en grimaçant, ce qui le fait rire. Deux secondes plus tard, nous nous ruons hors de la cabine. Interloqué, le couple nous suit des yeux.

— Oh ! Attendez ! s'écrie Erick en retournant à l'intérieur.

Ses gros souliers serrés contre son torse, il saisit au hasard une poignée de ficelles, frappant l'épaule de l'homme au passage avec ses ballons. Spectateur, il nous regarde nous l'éloigner avec notre look débraillé. Cinq énergumènes aux bras chargés et aux dessous-de-bras humides se ruant vers la cage d'escalier. Erick se retourne au dernier moment.

— Il reste un morceau de gâteau si vous avez faim !

ON DESCEND COMMENT ?

Jeudi, 20 h 46

Une main appuyée contre le mur, Brian renverse la tête vers l'arrière en gémissant. À l'urinoir voisin, Erick est dans le même état que lui, sauf qu'il a dû détacher le haut de son costume au complet pour réussir à trouver sa queue. Ça a coupé l'envie du gars qui était là quand ils sont entrés comme des sauvages.

— C'est la plus belle sensation au monde, ronronne Brian.

— Je suis pas prêt à dire ça, mais ça fait du bien !

— *Man*, j'avais les yeux jaunes...

Il remonte sa braguette, incapable de réprimer un fou rire en regardant Erick se battre pour remettre son costume sans lâcher ses ballons. La porte s'ouvre sur un homme aux tempes grisonnantes. Il s'arrête sur le seuil, une hésitation dans le regard. C'est vrai qu'un clown à moitié dénudé avec une perruque qui ne cache pas ses cheveux longs, ça fait peur. Il doit avoir une envie aussi pressante que la leur l'était parce qu'au lieu de se sauver, il frôle le mur et s'enferme dans une cabine. Erick lève le regard, une étincelle de malice dans les yeux.

— Merci, chéri, roucoule-t-il alors que Brian se tient le ventre pour ne pas éclater de rire. Il y a longtemps que je suis pas venu aussi vite ! Tu veux tenir mes ballons pendant que je me rhabille ?

Brian plaque une main devant sa bouche, mais prend les ballons. Il n'y a aucun bruit dans la cabine, le pauvre homme doit les espionner entre les craques. Son reflet dans le miroir lui confirme qu'il fait dur. Il a l'air de revenir d'une séance intensive de CrossFit. Il a la bouche sèche et l'estomac vide.

Brian lève la tête sur les ballons qu'il tient toujours.

— T'étais obligé de les traîner ?

Erick les reprend après avoir attaché les quinze boutons de son haut.

— Mets-en ! Ils m'ont coûté deux piastres chacun.

Brian roule les yeux en se dirigeant au lavabo. S'envoyer de l'eau au visage est encore plus jouissant que de soulager sa vessie. Il rêve d'une douche. Sauter dans une piscine fraîche serait encore mieux. Erick toussote. Les avant-bras appuyés au comptoir, Brian tourne la tête. Il sourit en lui tendant son bouquet de ballons.

— Je dois me laver les mains.

Il secoue la tête. *Cette journée est de plus en plus ridicule.* Brian sort donc de la salle de bain avec les ballons. Les filles haussent les sourcils. *Laissez faire.* Ils étaient à un étage du restaurant, alors ils décident de grimper les marches pour s'y rendre. Ils ont l'air de sinistrés en détresse. Erick ne tarde pas à les rejoindre, et leurs téléphones reprennent vie. Les notifications fusent de partout avec le retour du réseau.

— *Fuck !* Le rendez-vous a changé de place ! annonce Brian.

Ils ont tous reçu le message d'Alex Beaulieu en même temps. Il n'y a qu'Ellie qui poireaute pendant que les autres regardent leur écran.

— On pourrait le rejoindre au Wilson, suggère Marie. Mes amies sont déjà à ce bar, alors ça ne me dérange pas d'y aller.

— Au moins, on en aurait le cœur net de cette histoire, renchérit Erick. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Plus que jamais, il espère qu'il y ait un peu d'argent au bout de cette aventure.

— Hum, je ne sais pas, j'ai des appels à faire, hésite Ellie, trop mignonne avec ses cheveux plats et ses vêtements froissés qui collent à sa peau.

Sarah s'éclipse deux minutes pour demander de l'eau. Elle revient avec cinq verres qu'elle tient en équilibre sur un plateau.

— J'ai déjà été serveuse !

Ils se jettent sur les verres qu'ils descendent d'un trait. Ellie s'essuie la bouche du revers de la main, Erick pousse un rot satisfait... Brian, lui, en prendrait bien deux autres !

— Je peux vous emmener au bar dans ma Westfalia ! s'exclame fièrement Erick en exécutant un mouvement de danse.

Il a remis ses souliers au bout soufflé, et tout le monde se demande comment il fait pour marcher avec ça sans se casser la gueule.

— J'ai une idée, dit Sarah en rassemblant les verres vides. On embarque avec Erick pour se rendre au bar, mais on fait un arrêt chez moi en chemin pour nous rafraîchir. Vous pourrez prendre une douche et manger si vous voulez. Il faut vraiment que j'aille voir si mon chien est correct.

Le mot « douche » les titille. Ils ne sont pas longs à se mettre d'accord. *Monter dans une Westfalia, il faut le faire...* Mais Brian ferait n'importe quoi pour passer plus de temps avec Ellie. Il appuie sur le bouton pour appeler l'ascenseur, mais réalise qu'il est seul comme un con devant les portes et que les autres n'ont pas bougé.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Ellie, horrifiée.

Ils se tiennent tous immobiles à le toiser avec des yeux de poissons rouges. Brian regarde l'ascenseur, puis ses amis et encore l'ascenseur.

— Ben, il faut descendre.

— Hors de question qu'on embarque là-dedans, on a assez donné pour aujourd'hui.

Les autres hochent la tête. Brian lève les bras au ciel.

— Vous allez pas descendre trente étages à pied !

Ils opinent de la tête d'un mouvement synchronisé.

— Vous êtes pas sérieux ? C'est quoi ce niaisage-là ! Il faut y retourner tout de suite ! C'est comme reprendre le volant après un accident de voiture. Le plus tôt sera le mieux.

Nouveau silence. OK ! Ils ne blaguent pas, et son discours de coach de vie ne les convainc pas. L'ascenseur arrive et Brian hausse les épaules en souriant.

— Amusez-vous, je vous attends en bas !

TRENTE ÉTAGES

Jeudi, 21 h 04

Erick rate une marche. De justesse, il attrape la rampe. Ses gros souliers lui donnent du mal dans les marches étroites ! En fait, c'est intense pour tout le monde. L'escalier est en métal troué. Non seulement on voit à travers et ça nous donne un vertige d'enfer, mais nos talons passent dans les craques à tout bout de champ. Je suis donc forcée de descendre sur le bout des orteils. J'ai essayé d'enlever mes escarpins, mais après deux étages, j'avais la peau des pieds qui levait. J'avais l'impression que le métal me charcutait les talons.

— Stop, j'ai besoin d'une pause, geint Sarah en s'écrasant sur une marche.

Finalement, nous nous écroulons à côté d'elle. Nous sommes entre le seizième et le quinzième étage. C'est hallucinant pour le cerveau de dévaler autant de marches. On dirait qu'il y en a à l'infini et la tête me tourne.

— J'espère que Brian ne restera pas pris dans l'ascenseur...

Sarah me donne un coup de coude en prenant un *selfie*.

— C'est vrai que ce serait dommage, dit-elle en jouant des sourcils. Tu raterais une nuit de rêve !

— De quoi tu parles ?

Étendu de tout son long dans l'escalier, Erick sourit. À ma droite, Marie ricane. J'observe tour à tour leur face de gamins qui s'apprêtent à faire un mauvais coup.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Nous sommes isolés dans cette gigantesque cage d'escalier, et nos voix résonnent en écho.

— Tu le sais, rigole Sarah. Brian t'a dévorée des yeux toute la soirée !

— C'est une vieille histoire...

Elle agrippe la rampe à deux mains et tire péniblement pour remettre son

corps endolori debout.

— En tout cas, même si c'est une vieille histoire, il te fait encore de l'effet.

Insultée que tout le monde ait remarqué mon trouble, je me lève en essuyant vivement mes fesses.

— Allez, plus que quinze étages !

Je prends les devants d'un pas déterminé. Ils maugréent en me suivant, faisant un vacarme avec leurs pieds contre le métal. On croirait être quarante-deux. À plusieurs reprises, je ferme les yeux quelques secondes. Ça donne la nausée de tourner comme ça !

— Tsé, Ellie, reprend Sarah, ta théorie de ne pas rappeler un amant pour qui t'as peur de développer des sentiments...

— Hum ?

— Ben c'est trop tard avec Brian, tu l'aimes déjà. Même si tu ne le rappelles jamais, tu vas toujours l'avoir dans la tête.

Je serre la rampe un peu plus fort. On va vraiment parler de ça maintenant ? Je suis essoufflée et j'ai les pieds en feu. Je m'arrête net. Erick me fonce dedans, et j'ai le réflexe de m'accrocher à lui pour ne pas débouler jusqu'au dixième étage. Il passe un bras sur mes reins sans lâcher ses ballons. Marie pousse un cri et tire sur le pantalon d'Erick pour nous retenir. Ça fonctionne, nous sommes projetés vers l'arrière. Le mouvement brusque fait toutefois basculer la perruque du clown par-dessus bord. Au ralenti, nous la regardons tomber comme si c'était la chose la plus précieuse au monde.

— On va la retrouver en bas, nous encourage Marie.

Nous avons un regain d'énergie pour terminer notre périple. Nous sommes en mission : retrouver la perruque ! Un peu plus et Erick l'embrassait en la ramassant sur la dernière marche. Il la tourne dans tous les sens pour s'assurer qu'elle est intacte. *Relaxe, ça vaut cinq dollars chez Walmart.*

Dans une posture nonchalante qui est naturelle pour lui, Brian nous attend, appuyé contre un mur, les mains dans les poches. Alors que nous sommes essoufflés et doublement en sueur, son sourire en coin nous prouve que sa descente a été beaucoup plus paisible que la nôtre. Il pousse l'affront à

regarder l'heure sur sa montre. *Enfoiré.*

ENFIN DE L'AIR FRAIS !

Jeudi, 21 h 17

Avec des regards curieux, les gens contournent le petit groupe. Le genre d'expression qui veut dire : « On vous trouve bizarres, mais pas assez pour intervenir. » En cercle sur le trottoir, ils respirent enfin l'air frais à pleins poumons. Un peu plus et ils faisaient la danse de la liberté. Quoique ce n'est pas loin de ça avec une Sarah qui virevolte sur elle-même, les bras ouverts. La soirée est fraîche, leur donnant des frissons. Un contraste énorme après ces trois heures à suffoquer dans une cabine d'ascenseur.

Pendant que les autres ont mis un temps fou à descendre les trente étages, Brian en a profité pour regarder le résultat du match de hockey. Pittsburgh a perdu ! La coupe n'a donc pas encore été gagnée. Il a aussi parlé à son frère.

— J'espère que la baise en valait la peine, parce que j'ai sué un coup en jouant du violon au vieux schnock !

— Ouais, ben moi, j'étais pris dans un ascenseur pendant trois heures.

Il y a eu une seconde de flottement.

— T'as baisé dans un ascenseur pendant trois heures ?

— Mais non, crétin ! C'était une panne.

— C'est ça, trouve une meilleure excuse... La livraison est faite, j'ai le chèque certifié et pour te faire pardonner ton silence, tu iras gentiment jouer au golf avec le client demain.

— *Fuck* ! Je hais le golf, tu le sais.

— T'avais juste à téléphoner comme prévu. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'amadouer.

Au moins, les voitures ont été livrées sans embûche. Le frerot a assuré. Brian peut bien se taper une partie de golf plate.

— Je vais chercher ma clownmobile et je reviens ! lance Erick.

Brian cligne des yeux.

— Ta clownmobile ?

Il adore les voitures, il en possède plusieurs, mais jamais il ne leur donnerait des noms ! Monter dans une clownmobile lui tente encore moins qu'une partie de golf avec un homme d'affaires qui parle de la bourse comme si c'était de la météo. Erick lui envoie un coup à l'épaule.

— Fais pas cet air-là. Tu vas voir, elle est super !

— Ben oui, j'en doute pas.

Ellie étouffe un fou rire. Erick recule avec enthousiasme. Pire, il accompagne sa sortie théâtrale d'une mimique de gars convaincu que sa clownmobile leur en mettra plein la vue ! Brian lui répond avec la même mimique : « On se peut pu. » Il finit par s'éloigner en courant. Avec ses gros souliers et ses ballons dans une main, on dirait un pantin désarticulé. Il fait des bye-bye aux passants qu'il croise, mais il est trop joyeux pour qu'ils lui répondent. À cette heure de la soirée, ils pensent avoir affaire à un gars dérangé ou soûl. Surtout qu'il prend sa voix de Donald Duck. Finalement, il réussit à faire rire ses amis. Et c'est encore plus beau de regarder Ellie rigoler avec légèreté.

— Est-ce que ta voiture est loin ? demande Brian à Ellie.

Il aurait dû se taire, car elle perd son sourire et ramène nerveusement ses cheveux derrière ses oreilles.

— Euh, non.

— Je peux aller y jeter un œil tout de suite si tu veux.

Allez, je ne vais pas te sauter dessus, je veux juste être seul avec toi quelques minutes.

Elle ouvre la bouche pour protester, il le sait juste à son expression. Son cerveau roule à toute vitesse pour trouver une excuse.

— Bonne idée ! intervient Sarah. Allez-y ! On vous prendra en passant.

Elle agrippe leurs bras et les pousse sur le trottoir. Forcée d'avancer, Ellie regarde par-dessus son épaule en lançant :

— On sera sur Versailles ! Attention, il y a des sens uniques partout et...

Sarah a déjà tourné les talons. Ellie sourit timidement à Brian. *Eh oui ! On est seuls.* Elle est toute crispée... Il aimerait entourer ses épaules, l'attirer contre lui et la rassurer. Il n'est pas que le macho arrogant qu'elle croit qu'il est. Mais Ellie n'est pas le genre de femme à se laisser attendrir facilement. Elle a un côté méfiant et sauvage, toujours prête à détalé. Ils marchent donc en silence loin l'un de l'autre. Ils croisent un couple bras dessus, bras dessous, et Brian fait un pas dans la rue pour les laisser passer.

— Brian, je...

Elle ravale sa phrase aussitôt qu'il remet un pied sur le trottoir. D'instinct, il songe à retourner dans la rue. Sa nervosité décuple lorsqu'il s'approche trop d'elle. Autant il était impatient d'être seul avec elle, autant il n'a pas envie de gâcher le moment avec une discussion qui se terminera probablement aussi mal que les précédentes.

— Ça va, Ellie. J'ai compris.

— Non, il faut que je t'explique...

Elle a son expression de petite fille qui supplie son père. Puis la seconde d'après, elle mordille sa lèvre, ce qui lui envoie une décharge électrique au bas du corps. Il ne peut pas avoir une conversation maintenant avec elle. Son esprit ne pense qu'à l'amener entre deux bâtisses pour l'embrasser. Vite, il lui faut un moteur de voiture sur lequel se concentrer !

— On discutera plus tard ! Pour l'instant, t'as une cliente à appeler.

Il lui met son téléphone dans les mains et marche un peu plus vite.

LA CLOWNMOBILE

Jeudi, 21 h 21

Erick est moins joyeux qu'il le laisse croire. Il s'est peut-être trop avancé auprès de ses nouveaux amis, son sourire figé cache son angoisse, et si sa bagnole refuse de démarrer... Il a vanté sa clownmobile, ce serait ennuyeux de passer pour un idiot. Mais avant de penser au pire, il doit d'abord la retrouver ! Ce qui n'est pas chose faite. À quel niveau du stationnement s'était-il garé, déjà ? D'un coup d'œil, il constate que le souterrain compte six étages. Il était pressé à son arrivée et il a oublié de regarder le numéro. *C'est toujours la même histoire...* Il se souvient avoir tourné en rond longtemps avant de trouver une place libre. Il s'arrête alors au souterrain numéro quatre. Ça ferait du sens. Ses ballons à la main, il marche entre les allées pour finalement se rendre compte qu'il revient toujours sur ses pas. Il descend donc un autre étage en bougonnant contre les escaliers. Il en a assez descendu pour aujourd'hui ! À bout, il pousse la porte du niveau cinq et déambule dans l'endroit désert. Il est une boule de couleurs au milieu de ce ramassis de voitures ordinaires.

— Voyons sacrament, ma West est pourtant facile à repérer ! Mémoire de marde...

En tournant le coin, il tombe nez à nez avec une femme tenant un enfant par la main. Oups ! À la façon dont ils le regardent, Erick sait qu'ils l'ont entendu jurer. Son maquillage n'est plus très crédible, mais il tente quand même une mimique et lui offre un ballon. C'est la mère qui attrape la ficelle du bout des doigts avant d'entraîner le gamin vers la sortie, lui jetant des regards incertains par-dessus son épaule. Erick soupire. Il n'aime pas faire peur aux gens.

Il trouve finalement la Westfalia au niveau six. D'humeur exécrable, il fait claquer ses gros souliers sur le béton. Ses pas résonnent en écho dans l'endroit silencieux. Puis il récite une nouvelle série de jurons en voyant la Mazda tellement collée à la clownmobile qu'Erick doit se contorsionner pour

réussir à se glisser derrière le volant. Avec son avant-bras, il dégage les ballons du pare-brise et fait une prière silencieuse en enfonçant la clé dans le contact. Une fois. Deux fois. Il s'affole en frappant le volant.

— Allez, espèce de trou de cul !

Un groupe de jeunes adultes passe par là et ne manque pas de se moquer de lui. Erick leur fait deux doigts d'honneur. Un de chaque main. *Allez tous chier*. Sur cette pensée, le moteur décolle enfin !

— Ha ! ha ! Poussez-vous de mon chemin maintenant, se délecte Erick en pianotant sur son volant avec fébrilité.

Le départ n'est pas aussi spectaculaire que dans son fantasme : la vieille Westfalia grince de partout. Avec ses souliers de géant, il accroche les deux pédales en même temps une fois sur trois. Pas grave, au moins elle avance. Erick pousse au maximum le volume de la musique et s'engage dans la spirale menant à la sortie.

Sarah sautille comme une gamine à l'approche de l'étrange véhicule jaune.

— Ouhou ! Il est trop *cool*.

Mais qu'est-ce qu'elle a à s'exciter autant ? Marie recule plutôt d'un pas. La perruque orange d'Erick est tout ce qu'on distingue à travers la vitre. Lui aussi sautille sur son siège, se brassant la tête de gauche à droite. La musique trop forte attire les curieux pendant que le klaxon résonne comme un toussotement étouffé. Avec une série de soubresauts, la clownmobile s'arrête, échappant une traînée de fumée noire.

— Elle est magnifique ! lui crie Sarah par la fenêtre baissée.

— Montez ! dit-il, accompagnant ses paroles d'un grand geste invitant.

Sarah tire la lourde porte coulissante à l'arrière.

— Wow ! s'émerveille-t-elle, sa licorne sous le bras.

La caravane est aussi colorée à l'intérieur qu'à l'extérieur. Erick y transporte son matériel pour ses animations. Sarah a déjà lancé son sac sur la banquette qui entoure une table et grimpe avec enthousiasme. Il y a tellement de babioles par terre qu'elle ne sait pas où mettre les pieds. Des balles de toutes les grosseurs, des quilles, des anneaux...

— Qu'est-ce que t'attends ?

Sarah et Erick dévisagent Marie. Ses pieds sont soudés au béton. Elle a une seconde d'hésitation, son système de défense interne se réveille. Est-elle prête à monter à l'arrière d'un véhicule avec une hystérique et un clown ? Même s'ils ont partagé beaucoup de confidences dans les dernières heures, ce sont des étrangers.

Ses deux compagnons lui sourient, une expression insouciant au fond des yeux. Marie inspire une goulée d'air. *Affrontez vos démons, que disent les psys.* Elle secoue la tête, ne croyant pas encore qu'elle embarquera dans un véhicule jaune avec des écritures peintes en orange. Aussitôt qu'elle franchit le pas, Sarah referme de toutes ses forces la porte dans son dos, laissant un long frisson courir sur la colonne vertébrale de Marie.

GARAGISTE PRIVÉ

Jeudi, 21 h 24

Je ne sais pas si c'est l'effet de la noirceur ou la présence de Brian, mais les rues me semblent moins chaotiques que tantôt. L'heure de pointe est terminée depuis longtemps, et même si encore beaucoup de gens circulent, tout est plus silencieux. Les lumières pour piétons s'allument comme par magie chaque fois que nous arrivons à une intersection. Il y a tellement de choses que je voudrais dire à Brian... Je ne sais pas par où commencer. La soirée est belle, nous marchons sous une pluie d'étoiles, et l'air frais me ravigote. Je n'ai pas envie d'une conversation corsée avec lui en pleine rue.

Il me décoche un regard, gardant un œil sur la Jeep qui avance lentement dans l'espoir qu'on se grouille à traverser.

— Est-ce que tu l'appelles ?

Je cesse de faire tourner l'appareil entre mes doigts.

— Je ne sais pas si je devrais, il est tard.

Brian s'immobilise devant la Jeep.

— Il faut foncer ! Faut pas laisser filer le contrat, Ellie. La cliente attend ton appel, alors on s'en fout qu'il soit tard.

Derrière l'épaule de Brian, le conducteur s'impatiente, alors je tire sur sa manche pour l'entraîner sur le trottoir et dégager la rue.

— T'as raison. Je vais tenter le tout pour le tout.

Son sourire s'élargit. Il hoche la tête pour m'encourager à composer le numéro. Je plonge la main dans mon sac pour trouver mes clés et les lui tendre.

— C'est la Hyundai là-bas.

Il suit la direction que lui pointe mon index.

— OK parfait !

Je réalise que nous ne sommes pas passés devant sa moto, mais par une rue en parallèle. Brian s'éloigne et accroche sa veste au poteau du parcomètre. Il s'étire ensuite pour saisir un papier coincé sous mon essuie-glace et le brandit en haussant les épaules.

— Désolé.

Je m'avance pour lui arracher la contravention des mains et la lancer dans mon sac. C'est la deuxième ce mois-ci ! Au moins, cette fois-ci, ce n'est pas de ma faute. Je pourrais la contester en accusant le propriétaire de l'édifice. Il n'y avait aucun gardien de sécurité quand nous avons déboulé dans le hall et personne ne semblait s'inquiéter qu'un des ascenseurs ne bougeait pas depuis trois heures.

Brian ouvre la portière, se penche pour tirer sur un bouton, et le capot s'entrouvre dans un clic. Concentré, il revient à l'avant du véhicule pour soulever le panneau de métal d'un geste familier. Sa tête est maintenant cachée, mais je peux voir ses hanches alors qu'il s'incline au-dessus du moteur. Je souris de l'entendre se parler à lui-même, comme s'il réfléchissait à voix haute. Je le laisse donc à son diagnostic et compose le numéro de madame Delorme. Mon stress grimpe avec les sonneries qui s'étirent. Misère ! Elle est peut-être déjà couchée. Elle a un sale caractère, ça risque donc d'être laid si je la sors du lit. Je pourrai dire adieu au gros contrat.

Faisant les cent pas sur le trottoir, j'entends quelqu'un décrocher la ligne. Je ne m'attendais plus à une réponse, je sursaute donc au son de la musique forte en arrière-plan. Ouf ! elle ne dormait pas. N'empêche, la trouille me prend. Un immense vide envahit mon cerveau. Un trou de mémoire angoissant. Je relis toujours mes notes avant d'appeler un client. Je me sens prise au dépourvu et la seule chose qui me vient à l'esprit c'est : « Raccroche pis vite ! »

— Brian O'Neil ! beugle-t-elle assez fort pour que je grimace en éloignant le téléphone de mon oreille. Espèce de salaud, tu as du culot de m'appeler ! Va te faire foutre !

— Attendez ! Mon nom est Ellie Sévigny, la décoratrice...

— Vous êtes associée à ce connard ? hurle-t-elle sans me laisser finir. Bonne chance !

Boum !

Abasourdie, je fixe le téléphone sans comprendre ce qui vient de se passer. Elle m'a raccroché au nez ! J'ai peut-être fait un mauvais numéro ? Ou j'ai appuyé par mégarde sur un contact de Brian ? Assurément une ancienne conquête.

— Il y avait personne ?

Je lève les yeux. Le capot toujours ouvert, Brian pose un genou au sol. L'un de ses bras disparaît sous la voiture pour tâter quelque chose. Son mouvement fait remonter sa chemise et dégage le bas de son dos... Mon regard se perd sur la ceinture de son jeans.

— Ellie, ça va ?

Je sursaute à nouveau. Brian se relève, le front soucieux.

— Oh ! T'as taché ta chemise !

Brian baisse vivement la tête. Il a des traces d'huile sur l'un des pans de sa chemise sortie de son pantalon. Il en a aussi sur l'avant-bras et à la mâchoire. Indifférent, il hausse les épaules.

— As-tu réussi à parler à ta cliente ?

L'expérience désagréable que je viens d'avoir au téléphone me revient en mémoire. Je croise les bras.

— Oui, mais elle ne m'a pas laissé placer un mot.

Il reporte son attention sur le moteur et un demi-sourire taquin apparaît sur ses lèvres.

— Comment ça ?

— Elle pensait que c'était toi qui appelais et elle a raccroché en te traitant de salaud pourri.

Bon, il me semble qu'elle n'a pas dit le mot « pourri », mais je l'ajoute pour un effet un tantinet sensationnaliste. Brian se redresse et me rejoint sur le trottoir en deux longues foulées. Il empoigne son téléphone que je tenais mollement du bout des doigts.

— C'est pas vrai, marmonne-t-il entre ses dents. Je suis désolé, Ellie ! C'est

une...

— Je m'en fous ! le coupé-je sans remords. Je vais perdre le contrat à cause de toi !

— Mais non, je vais arranger ça.

Les sourcils arqués, je tape du pied :

— Comment ? Elle ne répondra pas deux fois au téléphone !

Il secoue la tête en poussant de nouveaux jurons. Je devrais m'inquiéter de rater une opportunité en or pour ma carrière, mais je ne fais que regarder la saleté sur sa mâchoire.

— Je te promets que t'auras ce contrat, Karine m'en doit une ! peste Brian, soudain hors de lui.

Ça me fait drôle de l'entendre appeler ma cliente par son prénom. Ils sont vraiment si intimes... Est-ce qu'il est sorti avec elle ? Pendant que je l'imagine au lit avec cette femme au visage aussi carré que son toupet, il pianote sur son écran. Je n'ose pas le questionner sur la photo de la fillette sur son fond d'écran. Ça m'intrigue. D'un mouvement vif, il glisse son téléphone dans sa poche et referme le capot brusquement.

— La dépanneuse s'en vient, dit-il en frottant la saleté sur ses mains.

— Ah ! OK.

Il a perdu son humeur enjouée. Je ne pense même pas à lui demander si le problème de ma voiture est grave ou non. D'un air distrait, il verrouille les portières.

— Eh ! Ne fais pas cette tête-là.

Brian soupire de colère en plongeant les mains dans ses poches. Je m'approche et passe doucement les doigts sur sa mâchoire pour enlever les traces d'huile. Je sens les pointes de sa barbe qui percent à peine sa peau. Il a dû se raser ce matin ou hier soir. Il ferme les yeux et quand il les ouvre à nouveau, il semble plus calme. Il est immobile, mais son regard est fiévreux, et une légère brise fait valser les mèches châtaines sur son front. Effrayée par son charisme, j'éloigne ma main, et mon bras retombe le long de mon corps.

Un rythme endiablé provenant d'une voiture qui approche nous fait tourner

la tête. Une boule jaune apparaît sous le lampadaire. Erick sort la main par la fenêtre pour nous faire un grand signe.

— La clownmobile, lance Brian, prêt à éclater de rire.

TURBULENCES

Jeudi, 21 h 42

Plié en deux, Brian tente d'atteindre la banquette. Il marche sur un klaxon, un chapeau avec des grelots, une trompette en plastique... Ça sent le fond de sac de *pop-corn* ! Derrière lui, Ellie se prend le pied dans des lunettes géantes. Des morceaux de vêtements sont accrochés un peu partout, dont un caleçon avec de fausses fesses moulées.

— Peux-tu enlever ça de ma vue, s'il te plaît ? demande Brian en pointant le caleçon.

Les filles lèvent le regard en même temps qu'Erick tourne la tête.

— On a pas tous un cul parfait comme toi, l'grand ! Certains costumes tombent mieux avec des fesses bombées.

Brian attend qu'Erick éclate de rire. C'est une blague, non ? *Hum, on dirait que non*. Il échange un clin d'œil complice avec Ellie qui glousse derrière son dossier. Il pensait avoir tout vu ce soir, mais le caleçon surclasse le gâteau en forme de pénis. Il aura malheureusement cette image gravée à vie dans sa mémoire chaque fois qu'il entendra le mot « fesse ».

Sarah grimpe sur la table encombrée de maquillage, de nez en mousse, de graines de pain... Une moustache noire et aux extrémités courbées lui colle aux mollets lorsqu'elle passe une jambe sur le siège passager. Elle guidera Erick jusque chez elle. Marie a repoussé une pile de factures et des gobelets de café vides pour réussir à s'asseoir sur le bout d'un siège. La banquette est aussi chargée. Il y a juste assez d'espace pour une seule personne, alors Brian s'installe, puis tire vivement sur le poignet d'Ellie. La jeune femme pousse un cri de surprise en tombant sur ses genoux.

— Est-ce que tout le monde est prêt ? demande Erick en les regardant dans le rétroviseur. Désolé, c'est un peu le bordel, je m'attendais pas à avoir des passagers ce soir !

Marie sourit de voir Ellie se débattre pour se dégager de l'emprise de Brian.

Ses protestations ne sont pas tellement convaincantes. Elle le fait par principe, mais c'est évident qu'elle ne serait pas contre l'idée de se frotter au gaillard pendant le trajet.

— Je savais que tu finirais par t'asseoir sur mes genoux un jour, lui chuchote Brian à l'oreille.

Les joues d'Ellie tournent au rose, alors Brian cesse de la tourmenter et la soulève dans ses bras pour la reposer à sa place sur la banquette. À défaut d'avoir un siège, il s'accroupit, se retenant à la table quand la Westfalia fait une tentative de départ ratée. Le moteur s'étouffe, les projetant vers l'avant. Le caleçon aux fausses fesses tombe sur la tête de Marie qui réagit comme si c'était une bestiole horrible, se secouant pour s'en débarrasser sans vraiment y toucher.

Erick s'excuse d'un sourire ennuyé. Le moteur siffle...

— T'es dû pour une visite au garage, mon vieux ! lui crie Brian.

— Es-tu sûr qu'on va se rendre ? le questionne Marie, les mains moites et crispées sur la table.

— Pff ! La clownmobile est infallible.

Il baisse la musique, tandis que la bagnole avance par coups, faisant dégringoler un pot de billes que Brian esquive de justesse. Elles se répandent et roulent à travers le désordre au sol.

— C'est un départ, les amis ! hurle Erick avec l'enthousiasme d'un gars qui part faire un *road trip* tout l'été.

Sur le siège passager, Sarah s'excite en faisant la vague pendant que les autres se font brasser à l'arrière.

UN CLOWN AU SERVICE À L'AUTO

Jeudi, 21 h 59

— Je veux voir le gâteau ! radote Sarah pour la quarante-septième fois.

Erick émet un rire diabolique.

— Pas question !

On s'est arrêtés à la pâtisserie de son amie, mais il est entré seul chercher le gâteau pour remplacer celui qu'on a mangé dans l'ascenseur.

— Défense d'ouvrir la boîte, nous a-t-il sommés. C'est une surprise pour les amies de Marie !

On a lancé tout ce qui nous passait par la tête pour tuer le temps dans la clownmobile. Une paire de seins, des fesses comme celles du caleçon, un fouet, des menottes... Il n'a rien voulu nous dire, et je sens que Marie est stressée. Elle garde les deux mains sur la boîte pour ne pas qu'elle glisse.

— On pourrait arrêter au service à l'auto ? propose Brian. Je pense que tout le monde a faim.

— T'avais juste à manger du gâteau, le taquine Marie.

Je suis aussi surprise que lui de sa répartie ! Marie est si réservée qu'on l'oublie. Plus le temps passe, plus elle est à l'aise avec nous. Quand elle sort une réplique comme ça, l'effet est coup de poing.

— Merde ! Je devais rapporter du poulet à mon frère, sursaute Sarah, déjà sur son téléphone pour lui écrire.

— Il y a un McDo pas loin, dit Erick en faisant un virage brusque, me propulsant sur la gauche.

Mon épaule heurte celle de Brian qui n'a pas tangué, solide dans sa position accroupie. Marie garde une main sur sa boîte, agrippant la table de l'autre.

— Tu vas nous faire vomir.

— Tant que vous vomissez pas dans l'évier ! Il est bouché depuis cinq ans.

Erick engage la clownmobile dans l'allée du service à l'auto. Une chance, il n'y a pas foule à cette heure. Une voix motivée nous accueille : — Bonjour, quelle est votre commande ?

Il sort la tête par la fenêtre pour lui énumérer ce qu'on lui crie.

— Un autre Big Mac Bacon...

— Non, intervient Marie, un Mac Poulet pour moi !

Erick reprend :

— OK alors deux Big Mac Bacon, un MacPoulet et une salade.

— T'as oublié mon *wrap*, dis-je en lui tapant l'épaule.

Il se retourne.

— J'ai pas oublié, je l'ai commandé au début.

— Avec la sauce ranch !

— Pas de mayonnaise dans mon MacPoulet, précise Marie.

Puisqu'Erick s'entretient avec la serveuse sans nous écouter, je lui tire l'oreille pour attirer son attention.

— Ouche !

— Pardon ? fait la voix dans le haut-parleur pendant qu'Erick frotte son lobe.

— Marie ne veut pas de mayonnaise dans son MacPoulet, répété-je.

— Je vais prendre mon Big Mac en trio avec un Pepsi, lance Brian.

Erick se frappe la tête. La fille qui prend la commande ne sait plus où se garrocher.

— Sacrament ! Les flics sont derrière nous, grogne-t-il après un coup d'œil dans son miroir.

— Pis ? réplique Sarah. Ils veulent juste leur petit café...

— Ils vont encore me coller pour mon *muffler* fini.

— Est-ce que votre commande est complète ? demande la voix beaucoup moins motivée dans le haut-parleur.

— Oui, c'est bon !

Il fait avancer le véhicule en appuyant délicatement sur la pédale pour éviter que le tuyau d'échappement gronde.

— Tu n'as pas commandé mon muffin aux carottes ! se lamente Sarah.

Je ne suis pas certaine que j'aurai de la sauce ranch dans mon *wrap* non plus... Nerveux, Erick jette des regards furtifs aux policiers dans ses miroirs.

— Relaxe, dit Sarah en lui tapotant la cuisse, ils sont sûrement en changement de *shift*.

La face que fait la fille quand elle ouvre sa fenêtre pour recevoir le paiement ! Déjà, la clownmobile est impressionnante, mais Erick avec sa perruque de travers et son maquillage qui lui barbouille la figure, c'est le summum.

— Euh, est-ce que quelqu'un a de l'argent ? demande-t-il. J'ai pas de quoi payer pour tout le monde...

Brian sort son portefeuille et lui tend une carte de crédit. Je me penche pour ramasser ce qui est tombé de sa poche en même temps.

— Où as-tu eu ça ?

La carte lui revient. Il la range, puis pivote dans ma direction. Je balance sous ses yeux le bracelet que j'avais perdu ! Brian semble mettre du temps à se rappeler ce que c'est. Il hausse une épaule.

— Je l'ai trouvé par terre en sortant de l'ascenseur. C'est à toi ?

— Oui ! Merci !

Je n'en reviens pas encore. Je ne sais pas comment mon bracelet a pu atterrir là, mais je lui suis reconnaissante de s'être penché pour le ramasser ! Dans mon élan de joie, je passe un bras autour de son cou et l'embrasse sur la joue. Il est trop surpris pour réagir. Tant mieux... Je me suis un peu emballée. Je me concentre pour attacher le bracelet à mon poignet pour ne pas voir son sourire baveux. Trois secondes plus tard, je l'entends jurer. Il a mis sa main dans la poche de sa veste. Celle avec la barre Oreo fondue.

LA MAISON AU TOIT ROUGE

Jeudi, 22 h 22

La commande était un vrai fouillis et personne n'a eu ce qu'il voulait.

— Moi, c'était un thé glacé, avait soulevé Marie.

— Où est mon *wrap* ? avait demandé Ellie.

Finalement, ils se sont partagé le lot. Brian a offert quelques bouchées de son Big Mac à Ellie qui n'avait rien d'autre qu'un jus.

— C'est la prochaine rue à droite, signale Sarah en tapant son ongle dans la vitre.

Les rideaux tirés à l'arrière empêchent aux autres de voir où ils sont.

— C'est la maison au toit rouge.

Erick se penche pour voir le pignon.

— C'est pas rouge ça, c'est brun.

— Il fait noir, idiot ! Arrête de m'obstiner sur des détails.

— C'est pas des détails, marmonne-t-il, concentré. Comment tu veux que je vous amène au bon endroit si tu connais pas tes couleurs.

L'entrée a une pente de quarante-cinq degrés, ce qui ne facilite pas leur sortie. Marie a l'impression d'être soûle et de faire du surplace. Ses pieds glissent sur le plancher de la Westfalia. Brian n'a qu'à étirer le bras pour attraper une poignée au plafond et se balancer à l'extérieur dans un saut agile. Elle avance comme si elle avait les deux pieds enfoncés dans la mélasse, se tenant où elle peut. Il prend la boîte à gâteau, puis lui tend une main pour l'aider à descendre.

— Vous pouvez laisser le gâteau dans la caravane, dit Erick en les rejoignant.

Son sac d'ordinateur sur l'épaule, Marie reprend la boîte et la cale

jalousement dans ses bras.

— Je préfère l’avoir à l’œil !

Brian rit.

— T’as peur que quelqu’un le vole ?

Elle le défie d’un menton levé.

— Ça pourrait arriver.

Il s’éloigne vers la maison, dont la porte est restée ouverte derrière Sarah. Brian se tourne pour marcher à reculons.

— On collerait une affiche « À donner » dessus que personne en voudrait, dit-il en pointant la clownmobile. Alors t’as pas à t’inquiéter, aucun voleur peut s’intéresser à ce qu’il y a à l’intérieur.

— Eh ! grommelle Erick.

Marie échange un rire silencieux avec Ellie. Lentement, elles suivent les deux hommes en les écoutant se chamailler. Sarah est assise sur la table ronde au milieu d’une cuisine aux murs jaunes. C’est la quatrième fois qu’elle relie le mot laissé par Bastien sans y croire.

J’ai sorti le chien à 19 h. Deux pipis, un caca pis elle a essayé de me bouffer un mollet. Je lui ai lancé des croquettes. Fais-moi signe en arrivant, on pourrait finir ce qu’on a commencé hier ? Bastien
xxxSammy joue au chien de garde. Un Yorkshire qui essaie de faire peur, c’est mignon. Sarah est trop sous le choc pour intervenir. Son amoureux est passé s’occuper du chien... Ça, c’est tout un revirement ! Elle aurait juré sur la tête de sa grand-mère qu’il ne viendrait pas. Elle s’attendait à trouver Sammy piteuse dans sa cage. Sarah ne sait pas trop si elle est touchée par son attention ou si ce soudain élan de générosité est louche. Ça ne lui ressemble tellement pas, qu’il y a sûrement une raison derrière ça. Il l’a trompée et c’est sa façon de se racheter ? Il veut l’amadouer avant de la quitter ?

Perdue dans ses pensées, Sarah réalise que Sammy ne jappe plus. Elle lève les yeux. La petite chienne pose gracieusement deux pattes sur le genou de Brian qui la laisse sentir le bout de ses doigts. À l’opposé de la pièce, Marie

est debout sur une chaise et tient sa boîte au-dessus de sa tête.

— As-tu peur qu'elle mange ton gâteau ? se moque Erick.

Elle roule les yeux, puis descend.

— Je me méfie des chiens que je ne connais pas.

— Les petites bibittes mangent pas les grosses, renchérit Brian.

Sarah saute sur ses pieds et pousse Erick vers l'escalier du sous-sol.

— Tu passes à la douche en premier.

— Pourquoi moi ? résiste-t-il.

— Parce que tu fais peur.

Sur le bout des pieds, elle s'étire pour lui arracher sa perruque.

— Et je ne veux plus jamais voir ça.

— C'est ma perruque chanceuse ! Je suis toujours meilleur quand je porte celle-là.

Elle la lance sur la table avant qu'Erick la reprenne. Marie et Ellie ont un mouvement de recul quand la chose glisse jusqu'à elles.

— Pas chanceuse pantoute, conteste Sarah, sinon, tu ne serais pas resté pris dans un ascenseur pendant trois heures !

— Hum, peut-être...

Il descend quelques marches, puis s'immobilise en voyant Sarah lui emboîter le pas.

— Tu viens prendre ta douche avec moi ou quoi ?

Elle plaque une main sur son torse pour le forcer à libérer le passage.

— T'es con ! Je vais juste te montrer où sont les serviettes. Après, on te trouvera des vêtements.

— Euh, des vêtements ?

— Oh oui ! Coco le clown est dû pour aller se coucher. Mon père a sûrement un truc ou deux qui te font.

Au son des éclats de rire d'Ellie, Marie et Brian, il talonne Sarah en râlant :

— Non ! Il est pas question que je porte les vêtements de ton père !

LA MÉTAMORPHOSE DU CLOWN

Jeudi, 22 h 26

Une hanche appuyée au comptoir, je bois un verre d'eau après l'autre en attendant que mon téléphone se recharge. Sarah a sorti un pot d'arachides et du fromage. Je suis tombée dedans à deux mains. Même si c'est du Havarti aux fines herbes. Du fromage bleu aurait fait l'affaire. Adieu les caprices alimentaires en mode survie ! Je n'ai pas eu de sandwich chez McDo, moi.

Assise à la table, Marie cesse de parler au milieu de sa phrase, une poignée d'arachides devant sa bouche. Elle fixe un point derrière nous. Sarah et moi nous retournons lentement pour voir ce qui se passe. Nos mâchoires se décrochent. Erick remonte du sous-sol et se fige en nous voyant bouche bée.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Fraîchement douché, ses cheveux mouillés sont ramenés vers l'arrière. Des gouttes glissent sur ses épaules beaucoup plus carrées qu'elles en avaient l'air sous son costume. Une serviette blanche est nouée autour de sa taille fine.

— On est juste en état de choc, siffle Sarah en se levant pour s'approcher de lui. Wow ! On ne s'attendait pas à ça.

— Vous vous attendiez à quoi ?

D'un regard intrigué, il la suit des yeux. Sarah l'examine de la tête aux pieds en tournant autour de lui. Plus discrète, Marie contourne la table et attrape ma main au passage. Nous avançons à pas feutrés sous son expression confuse.

— On ne te reconnaît plus, souffle Marie, accrochée à mon bras.

— On dirait une autre personne...

Erick hausse mollement les épaules.

— C'est normal, j'ai enlevé mon déguisement.

Vraiment, son costume ne lui rend pas justice. Passer de clown à un look de chanteur *grunge* des années 90, faut le faire. Des yeux sombres entourés de

longs cils. Une mâchoire bien dessinée, des lèvres minces... C'est toute une métamorphose. Sarah prend sa main.

— Viens, on va te trouver quelque chose à te mettre !

Malgré ses objections, il se laisse entraîner.

— Je t'ai dit que je voulais pas les vieilles chemises fleuries de ton vieux !

En riant, nous les regardons disparaître dans une chambre au bout du couloir, puis Marie annonce qu'elle va à la douche. Je m'installe donc à la table avec mon téléphone et le fromage qui pue. Mes doigts sont encore tachés de colorant à gâteau, mais en plus, maintenant, ils sentent les fines herbes. J'ai le réflexe de les frotter sur ma robe, comme si ça allait aider.

Je jette un coup d'œil à Brian. Il est sorti répondre à un appel. Une main sur la nuque, il arpente le perron, et j'en déduis que la conversation n'est pas joyeuse. Comme s'il se sentait observé, Brian me lance un regard distrait par-dessus son épaule. Je lui souris, mais il a déjà tourné la tête.

Mon téléphone émet une symphonie de notifications quand je l'allume. James veut savoir si j'ai parlé à madame Delorme. Je serre les dents. Je ne peux pas vraiment lui affirmer que je lui ai parlé, mais je lui ai téléphoné ! Ce sera une catastrophe au bureau demain si je n'ai pas de bonnes nouvelles à lui donner. Mon patron ne croira jamais mon histoire d'ascenseur. J'espère que Brian pourra arranger ça avec elle. Il semblait confiant tout à l'heure, mais j'ai un doute. Karine Delorme ne le porte vraiment pas dans son cœur.

Ma priorité est d'écrire à mon cow-boy. L'heure de notre rendez-vous est passée, et il doit s'imaginer que je l'ai nié. J'ouvre l'application du site de rencontres. J'ai trois messages d'amants potentiels. Aucun de BR'O. *Hum, c'est surprenant.* Il ne s'est pas inquiété de mon absence ? Ou encore plus probable, je m'attendais à des insultes de sa part pour ne pas m'être présentée. *Rien.* Finalement, il n'est peut-être pas allé au restaurant lui non plus et c'est moi qui me serais fait avoir ! Je lui envoie quand même un petit mot pour m'excuser et lui expliquer que j'ai failli passer la nuit dans un ascenseur avec un clown. Au loin, Brian bouge la tête de gauche à droite pour délier ses muscles. L'air tracassé, il baisse à nouveau les yeux sur son téléphone.

LA VÉRITÉ SUR KARINE DELORME

Jeudi, 22 h 37

Brian fait tourner son téléphone entre ses doigts. Son offre d'achat a été refusée. *Encore !* C'est la troisième affaire qui lui glisse des mains. Deux ans qu'il projette d'ouvrir une franchise à Québec. Il a enfin les moyens pour le faire, mais chaque fois, ça lui pète au visage. Il n'a pas le temps de faire une nouvelle offre que la transaction est déjà dans la poche d'un autre acheteur. Karine Delorme est là-dessous, il en mettrait sa main au feu. Cette femme crache du venin !

D'un geste absent, il chasse les moustiques autour de sa tête tout en s'appuyant contre la rampe. À l'intérieur, Ellie est concentrée sur son écran. Il soupire. Brian s'en voudrait qu'elle perde un gros contrat à cause de ses vieilles histoires. Il rage, ne voyant pas d'autre solution que de marcher sur son orgueil. Il devra être gentil avec Karine s'il veut arranger les choses pour Ellie. Il réfléchit, mais aucun plan parfait ne lui vient à l'esprit. Elle a été son agente immobilière pendant plusieurs années, alors il sait ce qu'elle est capable de faire pour contrecarrer une promesse d'achat. Elle lui a d'ailleurs permis de faire des affaires en or ! Sauf que ça s'est mal terminé le jour où elle a déboulé dans son bureau, excitée d'avoir trouvé *leur* maison. Brian avait laissé tomber son crayon.

— Mais je t'ai pas demandé de me chercher une maison.

Sur ses talons aussi minces que des pailles, elle l'avait rejoint derrière son bureau.

— Attends de la voir ! Il y a une piscine creusée et un énorme garage pour mettre tous tes jouets.

Brian avait mis une main sur son avant-bras pour l'empêcher de sortir son téléphone.

— Je viens de te dire que j'ai pas l'intention de déménager à court terme.

Elle avait posé ses yeux gris sur lui, battant des cils juste assez pour lui faire plier les genoux.

— On ne va quand même pas vivre avec ton frère.

— On va pas vivre ensemble non plus, Karine.

C'était sorti tout seul avec le ton d'un gars qui s'est fait piéger. C'était le début d'une longue guerre, et Brian le savait. Ils se sont fréquentés pendant un an, mais jamais il ne croyait qu'elle voulait plus de lui. Ils se voyaient le week-end. Il l'accompagnait dans ses congrès, elle lui trouvait des merveilles sur le marché immobilier. Pour Brian, c'était presque une relation d'affaires. *Avec avantages*. Il ne ressentait rien pour elle, outre une certaine admiration. Il ne pouvait pas faire sa vie avec une femme comme elle. Aussi chaude qu'elle était dans un lit, elle devenait une princesse froide et exigeante le reste du temps. Elle l'a alors accusé d'avoir profité d'elle et de ses contacts pour s'enrichir. Elle y trouvait pourtant son compte elle aussi ! Ne recevait-elle pas une généreuse commission sur chacune des transactions ? Karine s'est transformée en vipère frustrée qui lui met constamment des bâtons dans les roues, et ce, même après deux ans.

D'une main lasse, il masse son front pour activer ses neurones. Si Karine associe Ellie à lui, ce sera foutu. C'est un peu sa faute ce qui arrive. Il n'avait pas réalisé qu'elle s'attachait à lui. Il carburait aux projets et il ne pensait à rien d'autre qu'à gravir les échelons. Faire assez d'argent pour acheter un premier garage, puis une franchise chez Audi. Il voulait se dépasser, prouver à son ingénieur de père qu'on pouvait réussir sans un doctorat à l'université. Karine était une distraction agréable. *That's it*. Elle avait pris leurs moments intimes pour une vraie relation. Elle était tombée de haut. Brian se voit mal aujourd'hui la supplier de donner le contrat à Ellie.

Merde, il a besoin d'une bière et d'une douche. Pas nécessairement dans cet ordre. Il sourit en lisant le message qu'Étoile Filante a écrit à BR'O. Devrait-il lui dire la vérité ? Ellie ne le croirait probablement pas s'il lui explique que c'est encore un tour du destin. Aussi bien attendre avant de créer une autre crise. Il a déjà assez de gérer Karine. Il répond donc vite fait, puis doucement, il fait glisser la porte-fenêtre.

Il n'y a plus personne dans la cuisine, mais il entend rigoler dans une

chambre au loin. Brian en profite donc pour s'éclipser au sous-sol pour prendre une douche rapide.

CHEMISE ROUGE ET
PANTALON TROP COURT

Jeudi, 22 h 39

Nous nous lançons à la poursuite d'Erick qui sort de la chambre en jurant. Je ris tellement que je m'appuie sur Sarah pour arriver à mettre un pied devant l'autre.

— Arête Erick, t'es super mignon là-dedans ! m'exclamé-je entre deux fous rires.

— C'est ça !

Marie plaque une main sur ma bouche, mais rien à faire, j'en pleure. Erick doit bien mesurer six pieds deux, mais le père de Sarah, lui, fait à peine cinq pieds dix. Les pantalons lui arrivent donc en haut des chevilles. Autre détail encore plus tordant : notre ami est élancé, mais monsieur St-Amant a visiblement une bedaine bien ronde. Le jeans lui descend sur les hanches sans ceinture pour le retenir à sa taille. La chemise rouge peut aller. Il a seulement l'air un peu coincé.

Nous déboulons dans la cuisine. Sarah essaie de prendre des photos malgré son fou rire. Il ne peut pas remettre ses chaussures de clown et refuse les sandales que Sarah lui a proposées.

— Tes orteils dépasseront un peu, mais c'est encore mieux que les bottes à cap d'acier. Mon père ne met rien d'autre.

— Laisse faire ! grogne-t-il en fonçant vers la porte. J'ai sûrement des souliers qui traînent dans la caravane...

Il disparaît à l'extérieur, un nuage de moustiques profite de l'ouverture pour se faufiler. Sarah se tient le ventre, à bout de souffle.

— T'es cruelle, dit Marie en essuyant le coin de ses yeux. Tu as fait exprès de lui sortir ce qu'il y avait de pire dans la garde-robe !

Elle croise les jambes comme si elle allait mouiller sa culotte.

— Tu sauras que mon père n'est pas à la dernière mode. Il magasine une fois par cinq ans !

— Alors j'ai hâte de voir ce que tu sortiras pour Brian, lui lancé-je, amusée par l'image qui se dessine dans ma tête.

Sarah pince les lèvres. Je peux presque l'entendre faire l'inventaire des vêtements de son père. Je crois qu'on va bien se marrer.

— Je m'en occupe, dit-elle, espiègle. En attendant, la salle de bain est libre, Ellie, tu peux y aller.

En coup de vent, elle s'éclipse, tirant Marie derrière elle.

— Toi aussi, t'as besoin de te changer !

Marie dans les vêtements de Sarah ? On risque d'avoir un autre choc ! Pas besoin de les connaître beaucoup pour déduire que les deux filles n'ont pas du tout le même style vestimentaire. Je m'aventure dans l'escalier sombre d'un pas léger. C'est une première soirée depuis longtemps que je passe sans travailler et ça me fait un bien fou !

L'escalier étroit débouche dans un sous-sol peu éclairé. En fait, j'appellerais plutôt ça une cave. Il y a une causeuse et une télé dans un coin, mais le reste de l'espace n'est pas aménagé. Une corde de bois longe le mur près du poêle. Le plancher de ciment donne de la fraîcheur à la pièce. Le genre d'endroit qui fait flipper les gamins. Je me surprends à courir sur la pointe des pieds. Je n'ai pas peur des monstres, mais des araignées. Des fils pendent du plafond non fini, et je repère plusieurs toiles. Je voulais me réfugier en sécurité dans la salle de bain, mais j'aperçois une ombre dans l'ouverture de la porte. J'échappe un cri en sursautant, puis mes yeux croisent ceux de Brian. Il passe une jambe dans son jeans, un sourire grivois aux lèvres. Je détourne le regard, mais j'ai eu le temps de tout voir. Il ne porte jamais de caleçon.

— *Oh my God !* Désolée, je te pensais encore dehors !

Il rit, aucunement pressé de se cacher.

— C'est pas comme si tu m'avais jamais vu.

Justement.

Je monte une main devant mes yeux pour créer un écran entre nous. J'ai donc une vue sur ses pieds nus. Je l'entends remonter sa braguette, alors j'en déduis qu'il a une allure décente. Je baisse ma main. Il est devant moi avec ses cheveux dans tous les sens après avoir passé une serviette dedans. Misère ! Je le trouve encore plus *sexy* comme ça que complètement nu. Sa braguette est bien fermée, mais il n'a pas attaché le bouton, et je distingue le V parfait de ses abdominaux. Sa peau encore ruisselante me donne envie de lécher chaque sillon d'eau laissé par les gouttelettes qui s'échappent de ses cheveux.

D'un geste méthodique, il étend sa serviette sur le support. Je reste appuyée contre le cadre de la porte pendant qu'il rassemble ses affaires. La salle de bain est minuscule. Il y aurait moyen d'épurer quelques éléments du décor pour donner l'illusion qu'elle est plus grande. J'en parlerai à Sarah... Brian remet sa chemise sans toutefois attacher les boutons. Je me concentre pour ne pas fixer trop longtemps ses pectoraux. J'ai l'air d'une vieille fille en manque. Ses yeux verts braqués sur moi ne m'aident pas à garder mes pensées chastes.

— On était vraiment dus pour se rencontrer toi et moi, souligne-t-il en prenant sa veste.

Je ne sais pas s'il fait allusion à l'ascenseur ou au camp de vacances que nous avons fréquenté le même été. Peut-être les deux.

— Le destin est plus fort que la police, Ellie.

Sa voix est soudainement plus rauque, presque un murmure. Je me perds dans le mouvement de ses lèvres. Il avance d'un pas, sans doute pour sortir et me laisser prendre ma douche. Sauf qu'au lieu de libérer le passage, j'empoigne sa chemise à deux mains pour le rapprocher de moi. Un éclair de surprise passe dans son regard. Je ne sais pas ce qui me prend de faire ça ! J'ai été happée par son odeur. La tension retenue toute la soirée vient d'exploser. Maintenant que son visage est à deux centimètres du mien, j'essaie de retrouver ma lucidité pour évaluer la situation. Je suis une alcoolique qui tente de résister à son verre de whisky. Savoir combien il serait bon d'y goûter, mais être consciente des complications qui en découleraient.

Je pourrais l'embrasser. Juste une petite fois. Après, c'est terminé, promis !

Parole d'ivrogne.

Brian se maîtrise jusqu'à maintenant. Sa respiration plus rapide et ses pupilles dilatées sont les seuls indices qui me prouvent qu'il meurt d'envie de m'embrasser lui aussi, mais qu'il ne veut pas me brusquer. Il perd cependant son beau contrôle lorsque mes doigts relâchent sa chemise pour descendre lentement sur ses flancs. En deux secondes, ses mains glissent sous mes fesses en même temps que les miennes remontent dans ses cheveux mouillés. Je me retrouve assise sur le comptoir tandis qu'il s'invite entre mes jambes. Je crois qu'on a fait tomber le verre avec les brosses à dents.

Il me donne un instant de répit pour me sauver. Je ne bouge pas. Mon corps entier enflammé par sa proximité. Je regretterai plus tard. Je ferme les yeux lorsque sa bouche prend possession de mes lèvres. Mes bras autour de son cou, j'oublie vite où nous sommes et que nos amis nous attendent pour la suite de la soirée. Brian aussi, si je me fie au doux gémissement qu'il émet quand je serre mes cuisses autour de ses hanches.

Un hoquet de surprise nous ramène toutefois à la réalité. Nous tournons la tête, Brian bondit un pas en arrière. Je m'essuie la bouche du revers de la main devant une Sarah embarrassée.

— Je m'excuse ! s'égosille-t-elle. J'ai entendu quelque chose tomber et je voulais être sûre que t'étais correcte ! Brian, je te pensais dehors...

Je saute du comptoir et pousse Brian hors de la pièce.

— Tu ne nous déranges pas ! Au contraire, ça n'aurait jamais dû arriver. Une petite erreur de parcours. Je prends une douche rapide et je vous rejoins.

Stupéfaits, ils me regardent fermer la porte. Je m'y adosse pour reprendre mes esprits. *Mais qu'est-ce qui me prend ?* Voilà pourquoi je dois rester loin de Brian O'Neil ! Ma volonté se réduit en cendres quand il est dans les parages. Je déroge à mes propres règles. Celles que je me suis fixées avant même que je m'intéresse aux garçons. Je n'ai jamais eu de mal à m'y tenir avant que je le rencontre, lui.

Ce baiser a été bref, mais si intense. On n'a pas seulement fait tomber un verre, mais le support de la serviette à main aussi. Une brosse à dents bleue a atterri dans la toilette. *Oups !* Je ne peux pas la laisser là, j'ai besoin d'utiliser

la toilette ! En grimaçant, je me penche pour saisir le bout du manche qui ne touche pas à l'eau. Tu parles d'une fin de vie « plate » pour une brosse à dents. *La tête dans la cuve.* Je l'abandonne sur le comptoir, remarquant du coup le téléphone de Brian. Je l'ai éjecté trop vite de la salle de bain, il n'a pas eu le temps de ramasser toutes ses affaires. Ses souliers sont encore près de la porte. Je me ferai pardonner en lui rapportant tout ça après ma douche.

Je manque me disloquer une épaule en cherchant la fermeture éclair dans mon dos. J'avais eu du mal à l'attacher, alors c'était à prévoir que ce ne serait pas chic lorsque je l'enlèverais. Avec toute la sueur accumulée dans la journée, le tissu est encore tout collant. Je ne vais quand même pas demander à Brian de revenir pour m'aider... Cette idée aussi de mettre des vêtements neufs pour un rendez-vous. Il faut toujours essayer les commandes passées sur Internet avant de les porter. J'aurais pu constater que ce n'est pas le genre de haut qu'on retire en un mouvement gracieux. Les bras dans les airs, je réussis à passer la tête. Je me tortille pour me libérer, poussant un rugissement de frustration. Je suffoque, le nez dans mes aisselles. Énervée, je tire un bon coup. J'entends un « crac » suspect. *Calvaire !*

Essoufflée par ma manœuvre, je suis distraite par l'écran du téléphone de Brian. Mon cœur fait deux tours. Je reconnais les notifications du site de rencontres. Il a reçu un nouveau message d'une Étoile Filante. Je veux bien croire que le destin est plus fort que la police, mais les chances que Brian discute avec une autre fille ayant le même surnom que moi sont minces.

J'avais écrit à BR'O que j'étais disponible pour le rencontrer plus tard en soirée s'il voulait m'attendre. Donc mon cow-boy séduisant... c'est Brian ? Comment j'ai pu être assez conne pour ne pas le reconnaître sur sa photo ? *Parce qu'il était de profil, son visage caché dans l'ombre de son chapeau.* Brian O'Neil m'a piégée ! L'enfoiré. Puisque je l'ignorais, il a trouvé une autre façon pour me voir. C'est brillant. Je me traite mentalement de stupide finie de ne pas l'avoir vu venir celle-là. C'était trop facile de venir jaser avec moi via le site et de sortir ses cartes pour m'amener à vouloir le rencontrer. Il doit être mort de rire. Une vraie débutante. Il peut bien m'offrir de me conduire jusqu'à mon rendez-vous ! Ça ne restera pas comme ça. Il veut jouer au malin ? Eh bien, il le fera jusqu'au bout. Avec un sourire déterminé, je saisis mon téléphone pour lui envoyer un nouveau message.

LE BEAU ET LE DRÔLE

Jeudi, 22 h 49

Installé dans un coin du divan, Brian boit tranquillement sa bière, un bras étendu sur le dossier. Il est encore gonflé à bloc de son étreinte avec Ellie, et l'alcool ne l'apaise pas comme il l'espérait. Erick est assis sur la table basse, malmenant l'étiquette de sa bouteille brune.

— Pourquoi t'as eu droit à un chandail ordinaire et moi à une chemise horrible ?

Brian baisse les yeux sur le tee-shirt blanc que Sarah lui a lancé lorsqu'ils sont remontés. La taille est parfaite, le tissu suit le renflement de ses muscles. Il hausse une épaule en prenant une gorgée.

— J'ai pris ce qu'elle m'a donné. C'est à son chum, je pense.

Il a gardé son jeans. Il n'a pas sué dedans au point de sortir en public avec les vieux pantalons du père de Sarah. D'ailleurs, Erick n'arrête pas de tirer sur les siens comme si ça allait miraculeusement les allonger.

— C'est ça, grogne-t-il, toujours les mêmes qui ont tout !

Erick a toujours fait partie des trop minces et trop grands. Pas laid, mais pas vraiment beau non plus. Celui que tout le monde aime « bien » parce qu'il est drôle et gentil. On vient le voir pour un service. Les filles le classent très vite dans la catégorie « t'es un frère pour moi ». C'est peut-être sa mission sur terre que de consoler les filles qui se font sacrer là par des beaux gosses comme Brian. Ce dernier rit avant de prendre une gorgée. Erick ne peut pas lui en vouloir, il aurait aimé que Dieu lui donne ce don d'être mystérieux et baveux à la fois. Ce sera pour une autre vie ! En attendant, il a besoin d'un caleçon avec de fausses fesses moulées pour remplir ses costumes.

Brian le regarde vider sa bouteille d'un trait. Erick est très différent sans son déguisement. Personne ne croirait qu'il était un clown il n'y a pas une heure. Bon, c'est vrai qu'il fait un peu pitié dans ses vêtements trop petits, mais pas de quoi s'en faire. Au moins, il a trouvé une paire d'espadrilles dans la

clownmobile. Les sandales brunes auraient été de trop !

Les gars tournent la tête en même temps lorsqu'Ellie remonte du sous-sol. D'une main derrière la nuque, elle tient l'attache de son haut d'une main, de l'autre elle tend le téléphone à Brian.

— T'as oublié ça en bas, dit-elle d'une voix froide, son regard bien soudé au sien.

— OK, merci...

Elle tourne les talons, lui offrant une vue parfaite sur son dos ouvert. Erick se penche pour la suivre des yeux dans le couloir. *C'est le retour de la fille indépendante.* Brian s'en veut d'avoir cédé à ses pulsions tantôt dans la salle de bain... Il se doutait qu'il la ferait fuir en lui sautant dessus, mais bordel, c'est elle qui a commencé. Ça fait plus de trois heures qu'il se retient de la toucher, il y a une limite au *self-control*.

Comme deux petites filles qui se font prendre à papoter, Sarah et Marie se taisent lorsqu'Ellie pousse la porte entrebâillée de la chambre.

— Vous parliez de moi ou quoi ?

— Pas juste de toi, de Brian aussi, sourit Sarah en lui décochant un regard de biais.

Elle est à genoux sur le lit, un fer plat à la main. Elle s'est mise dans la tête de rendre Marie coquette. Et ça fonctionne ! La robe rose que Sarah l'a suppliée d'essayer lui va comme un gant ! Elle lui a aussi trouvé des comprimés Reactine pour ses allergies. Ses éternuements se sont calmés. *On va la sauver.*

— Il n'y a rien à dire, marmonne Ellie.

— Pourtant, c'était chaud quand je vous ai interrompus en bas ! Seigneur, j'ai failli me joindre à vous.

— Tant que ça ? demande Marie en levant les yeux pendant que Sarah arrange sa frange.

— Oh oui !

Ellie balaie l'air de la main.

— C'était juste une petite faiblesse. Il est vite retourné dans ses souliers d'enfoirés !

— Il t'a fait des choses que tu ne voulais pas ? s'insurge Marie.

Sarah glousse.

— Je te confirme qu'elle voulait.

Elle dépose le fer plat sur une chaise près du lit et prend la bouteille de fixatif. Marie enlève ses lunettes en toussant sous une pluie de pouche-pouche.

— C'est un menteur, soupire Ellie. Il m'a retrouvée sur un site de rencontres et s'est arrangé pour qu'on se donne rendez-vous sans me dire qui il était !

Marie plisse les yeux, aveuglée par la brume de fixatif autour d'elle.

— Et toi, tu ne savais pas que c'était lui ?

— Non ! Je ne l'ai pas reconnu sur la photo.

— On veut la voir ! s'excite Sarah, déjà prête à abandonner la coiffure.

Ellie jette un œil dans le couloir. Les gars discutent au salon. Avec son pied, elle ferme la porte et se rue sur le lit avec les filles, son téléphone à la main.

UNE CLOWNMOBILE EN FUITE

Jeudi, 22 h 54

On n'a plus rien à voir avec les loques dégoulinantes qu'on était en sortant de l'ascenseur. On sent le Head & Shoulders et la poudre à lessive parfumée. Sarah a joué à la grande sœur en nous coiffant. On a rigolé comme des ados en regardant les photos que des gars m'ont envoyées sur le site de rencontres. Pas trop longtemps, car notre soirée est loin d'être terminée.

Brian allait déposer sa bière vide par terre, mais il suspend son geste à mi-chemin quand j'émerge du couloir. Sa pomme d'Adam tressaute, et il met quelques secondes à se ressaisir. *Exactement l'effet que je voulais avoir sur lui.* J'avoue que la jupe en denim de Sarah est plutôt courte sur moi. J'ai inséré à la ceinture un seul pan de la chemise blanche qu'elle m'a prêtée et la fleur jaune de mon collier est bien calée à la naissance de ma poitrine. Mon amie a redonné une belle vague dans mes cheveux avec le fer. J'ai sorti mes boucles d'oreilles argentées. Brian doit avoir reçu le dernier message d'Étoile Filante. Je n'ai aucune idée s'il sait que je suis au courant qu'il est BR'O, mais je suis bien décidée à jouer avec lui. Les filles sont plus malignes que toi, mon grand.

Il se lève d'un bond. Je hausse un sourcil. Est-ce que Brian O'Neil serait sans mot ? Il devine aussitôt mes pensées. Son regard malicieux me dit qu'il ne me laissera pas gagner sur ce coup-là. Il glisse nonchalamment les mains dans ses poches, puis il passe devant moi avec son petit sourire qui me donne envie de lui arracher les yeux et de les lui planter dans le cul. *Grr ! Il fait exprès de me frôler, l'enfoiré.* Je viens carrément de perdre mon avantage sur lui... trop conscient de m'exposer son arrière-train parfait. Je souffle de frustration avant d'emboîter le pas au groupe. Comme les frères Dalton, nous marchons l'un derrière l'autre. En bon Averell, Erick est le premier à atteindre la porte. Un pied dehors, il s'immobilise.

— Sacramant !

Nous nous entassons dans l'ouverture pour voir ce qui se passe. Marie

manque d'échapper la boîte du gâteau. Quand je réussis enfin à étirer le cou, Erick et Brian ont déjà disparu en courant. J'écarquille les yeux, puis je grimace en observant leur manœuvre risquée. La clownmobile roule toute seule dans la rue ! L'entrée en pente y est sûrement pour quelque chose. Mine de rien, la Westfalia a tout un élan. Si les gars n'arrivent pas à l'arrêter, elle se retrouvera dans la piscine creusée du voisin d'en face. Appuyée sur l'épaule de Sarah, je force de la face avec eux.

— Ils vont réussir sans se tuer, vous pensez ?

— Je ne veux pas voir ça ! s'écrie Marie en se bouchant les yeux.

Brian saute par-dessus la haie de cèdres pendant qu'Erick fait tomber une poubelle. Il glisse sur le gazon, mais reprend son équilibre sans faire la crêpe entre deux sacs à ordures.

— J'espère que les portes sont pas barrées ! lance Brian.

Il étire le bras et attrape la poignée. Il fait un Paul Walker de lui-même en sautant sur le marchepied. Des ados rigolent, leur téléphone à la main. Ça fera un malheur sur YouTube. Sans difficulté, Brian ouvre la portière et se faufile à l'intérieur pour tirer sur le frein à main. Bon, elle ne reculait pas à quatre-vingts kilomètres à l'heure, mais il fallait tout de même faire vite avant qu'elle frappe quelque chose. Ou quelqu'un ! Personne ne s'attend à tomber face à face avec une clownmobile sur son terrain le soir en sortant le chien.

— Ça va, Marie, c'est fini.

Elle ouvre un œil hésitant. Erick se frappe la tête contre la fenêtre, découragé par cette maudite journée. J'espère que notre fin de soirée sera plus chanceuse et qu'il n'y a pas trop de mauvaises surprises dans la lettre de Thomas Gagnon.

ENFIN RÉUNIS, MAIS...

Jeudi, 23 h 28

Les yeux d'Alex se posent sur un groupe de cinq personnes près du comptoir. Ils sont là, depuis un moment, mais ils ne semblent pas vouloir commander à boire. Ils ont plutôt l'air d'attendre quelque chose. Ou de chercher quelqu'un. En cercle, ils se tordent le cou pour regarder tout autour. Alex les oublie le temps de faire deux mojitos. Il en fait à la dizaine les soirs d'enterrement de vie de jeune fille. Quand il relève la tête, Simon Larrivée envoie une tape dans le dos du gars au tee-shirt blanc. Ce n'est pas un simple admirateur de hockey, car ils se font une poignée de main amicale comme s'ils étaient les meilleurs amis au monde.

Intrigué, Alex se penche vers sa collègue :

— Je prends une pause.

Noémie tourne la tête, les yeux sortis de leurs orbites.

— Tu me niaisais ? hurle-t-elle par-dessus la musique. Le bar est plein !

Il lui fait signe qu'il revient dans cinq minutes. Il a besoin de vérifier un détail. Alex quitte son poste et fonce retrouver Simon. Ce dernier s'écarte dès qu'il l'aperçoit. Conscient de couper leur conversation, Alex esquisse un sourire d'excuse au grand châtain.

— Le meilleur barman de la place, dit le joueur de hockey en désignant Alex. Brian O'Neil est propriétaire d'un garage. C'est lui qui s'occupe de mes voitures depuis... Bah, reprend-il d'un haussement d'épaules, depuis toujours.

Donc le gars devant lui qui porte un jeans délavé et un tee-shirt ordinaire vend des Audi ? Alex le toise. Il avait vu juste. Son nom est sur la liste des personnes que Thomas Gagnon voulait réunir. Son visage ne lui dit rien...

— Je suis Alex Beaulieu, dit-il simplement.

Brian le surprend d'une poignée de main solide.

— Super ! C'est toi qu'on cherchait.

Il lui raconte qu'ils ont été coincés dans un ascenseur, mais Alex ne l'écoute pas. Son regard est figé sur la fille à la robe rose qui tient une boîte à pâtisseries. Il ne l'avait pas reconnue ainsi vêtue. Elle dépasse les bornes ! Alex bouscule Brian et Simon. Il marche tellement vite qu'il ne porte plus à terre. Elle recule d'un pas en le voyant approcher avec détermination. Alex s'arrête à une distance qui semble déraisonnable dans les circonstances.

— Tu vas pas venir me harceler au travail !

Sa bouche forme un rond de surprise. Son amie à côté lui libère les mains en prenant sa boîte.

— Je ne sais pas ce que...

Puis comme si un éclair de lucidité venait de passer dans son esprit, Marie secoue la tête en cherchant où elle a déjà vu le fou furieux devant elle.

— Je suis le fils de Michel Beaulieu, lui rafraîchit-il la mémoire.

Zut !

C'est leur plus gros cas au bureau ces temps-ci. L'homme a une dépendance aux jeux et il est en train de tout perdre. Marie l'a rencontré une seule fois pour essayer de trouver un arrangement. Elle se souvient d'avoir croisé le fils dans le cadre de la porte, mais sans plus. Elle a l'habitude des airs bêtes et des visages démolis par la honte, la peur et le découragement. Quand un huissier débarque chez vous, c'est rarement pour des bonnes nouvelles. Ça ne fait pas d'eux des gens insensibles. Marie n'effectue pas beaucoup de travail sur le terrain. Elle est souvent confinée dans un bureau sans fenêtre à rédiger des rapports et à contacter les créanciers.

Elle se ressaisit vite et reprend son aplomb habituel.

— Je comprends que vous n'ayez pas envie de me voir, mais je suis ici pour des raisons personnelles alors allez me chercher un martini.

Alex referme la bouche, et sa colère se dissipe d'un coup. *Elle est petite, mais elle a du caractère.* Quand il l'avait entrevue chez son père, elle portait un tailleur bleu marine et un chignon sévère. Ce soir, elle dégage complètement autre chose ! Sa robe est colorée et un brin provocant. Ses

cheveux noirs couvrent ses épaules, ses lèvres brillent... Elle ne portait pas de lunettes non plus. Puis Alex se rappelle qu'elle était avec Brian tantôt.

— C'est quoi ton nom ?

Il ne l'a jamais su.

— Si je vous le dis, vous irez chercher mon martini ?

Alex sourit. Il aime bien les filles qui savent tenir tête aux gens.

— Je t'en rapporte deux, si tu veux.

— Je m'appelle Marie Duquette.

UN ROMAN-SAVON

Jeudi, 23 h 33

Sans délicatesse, une fille aux cheveux rouges m'arrache la boîte de Marie des mains.

— Je pensais qu'on verrait jamais la couleur du gâteau ce soir !

— Eh !

Aussitôt arrivée, aussitôt repartie. *Ah ben maudit, elle vient de me voler le gâteau de Marie !* Je devrais réagir, mais j'ai l'impression d'être dans un rêve. Sur ma gauche, Brian a appuyé un coude sur le comptoir derrière lui et discute avec une vedette de la LNH. Je sais qui il est parce que ma copine Mahée connaît sa blonde. À droite, Marie fait du rentre-dedans avec Alex Beaulieu, le gars qu'on vient justement rencontrer pour la lettre de Thomas.

— Est-ce qu'on est tombés dans un roman-savon ? articule Sarah à mon oreille, faisant les mêmes observations que moi.

— Attends, t'as pas tout vu encore !

Des cheveux rouges, ça ne passe pas inaperçu dans un bar. Je repère donc facilement la fille qui est partie avec le gâteau. Accompagnant son geste d'un déhanchement *sexy*, elle dépose la boîte sur une table où une dizaine de filles sont assises sur une longue banquette en demi-lune. La couronne dans un équilibre précaire sur la tête de l'une d'entre elles me rassure : c'est la *gang* de Marie qui célèbre un enterrement de vie de jeune fille. Le gâteau est donc entre bonnes mains. Puis je repère deux bras qui me font des signes. Je sursaute.

— Mahée !

Mon cri se perd dans la musique et ne se rend pas jusqu'à elle, mais mon amie sait que je l'ai vue.

— C'est qui, Mahée ? questionne Sarah, suivant notre échange par signes.

— Celle avec les cheveux bouclés et le chandail turquoise. C'est une bonne

copine.

Cette dernière est coincée au centre de la banquette et évalue ses options pour sortir de là.

— Et cette Mahée connaît Marie ?

— Aucune idée !

Là, on me perd. Cette soirée est une telle série de hasards que ça commence à être flippant. Sarah a raison, on est peut-être tombés dans un film de série B. Je savais que de rester enfermé trop longtemps rendait cinglé. Je vois des liens partout ! Erick apparaît devant nous, tenant gauchement six *shooters* entre ses mains.

— Allez, les filles, ça va nous faire du bien !

Sarah s’empare d’un petit verre.

— Oh oui ! Toi, je t’adore !

Je prends le mien et le vide cul sec. Je toussote en grimaçant. C’était fort ! Je respire pour faire passer la brûlure. Je n’ai pas l’habitude de l’alcool corsé... Erick distribue ses verres pendant qu’au loin, Mahée décide qu’il est plus simple de se glisser sous la table que de déranger tout le monde sur la banquette. Elle se relève de l’autre côté en essuyant ses genoux avant de s’approcher de moi avec son sourire angélique.

— Tu as écourté ta soirée avec ton beau cow-boy ? demande-t-elle, curieuse. C’était un con ?

Je lance un bref regard dans la direction de Brian. Il boit son *shot* dans un geste synchronisé avec le joueur de hockey. Sans même sourciller, il dépose le verre sur le comptoir. Ses yeux se posent sur moi au même moment. De son air insouciant, il recule pour s’appuyer au comptoir. Mécontente de m’être fait prendre en train de l’épier, je reporte mon attention sur Mahée. Ce serait trop long de lui expliquer toute l’histoire. Je m’en tiens donc à la version officielle.

— Je vais le rejoindre plus tard ! Mais toi, tu connais Marie ?

Mahée regarde derrière elle, puis secoue la tête.

— Non, c’est Claudia qui a fait les invitations, dit-elle en pointant la fille

aux cheveux rouges voleuse de gâteaux. Je pense qu'elles travaillent ensemble.

L'ombre d'Alex se pointe entre nous, suivie par Sarah, Marie et Erick. Celui-ci fait signe à Brian d'approcher.

— Suivez-moi dans l'entrepôt, on sera plus tranquille pour lire la lettre.

Mahée a sa petite face de fille potineuse qui a hâte de tout savoir.

— On ne bouge pas d'ici, viens me raconter comment ça s'est passé après, souffle-t-elle, excitée.

— OK ! Attendez-nous pour manger le gâteau !

Elle lève ses deux pouces dans les airs. Je la laisse retourner à la fête et suis les autres. Alex ouvre la marche, nous guidant vers les portes battantes qui se trouvent près du comptoir. Au passage, il se penche pour saisir une boîte jaune et bleue qu'il cale au creux de son bras, puis pousse les portes dans un élan déterminé. Mon cœur s'emballe. On saura enfin ce qu'il y a dans cette lettre !

TIRE-TOI UNE CAISSE DE VINGT-QUATRE

Jeudi, 23 h 38

Avec le pied, Alex tasse quelques boîtes de carton. L'entrepôt n'est pas ce qu'il y a de plus chic, mais ils pourront se parler sans crier. Il devra faire en sorte que Noémie lui pardonne de l'avoir abandonnée au beau milieu de la soirée. Il trouvera bien quelque chose. Pour l'instant, il veut vraiment régler cette histoire de lettre et sortir ça de son esprit une fois pour toutes. Alex fait un détour par le frigo réservé aux employés, puis revient avec six bières froides. Les gars en saisissent une comme si c'était un élément essentiel pour survivre à ce qui s'en vient. Les filles s'abstiennent, restant à l'écart. Elles n'osent pas s'aventurer dans la pièce encombrée. Alex improvise une table avec deux caisses de Budweiser empilées l'une sur l'autre. Dessus, il place la boîte et les bières.

Brian trouve deux chaises pliantes. Marie en prend une. Sarah regarde l'autre avec dégoût. Il comprend le message. Il étend sa veste sur la chaise, ce qui fait son bonheur. Les autres approchent des caisses de bière pour s'asseoir. Alex est le seul à rester debout. Il ne sait pas trop par où commencer, alors il achète du temps en buvant une longue gorgée. Son regard passe d'une personne à l'autre, cherchant dans sa mémoire où il les a déjà vus. Erick est installé sur une caisse de Coors Light, ses longues jambes étalées devant lui. Alex se fait la réflexion qu'il a un drôle de look. Son pantalon est un peu trop court pour lui, mais ça ne le surprend pas vraiment. On voit toutes sortes de phénomènes quand on travaille dans les bars. Des phénomènes beaucoup plus troublants qu'un gars avec de l'eau dans la cave. À côté, Brian est assis à califourchon sur deux caisses de Heineken. Les coudes appuyés sur ses genoux, sa bière devant lui, il est le plus décontracté du groupe.

Les filles sont nerveuses. Alex s'en veut d'avoir apostrophé Marie tantôt. D'ailleurs, il lui doit un martini. Les problèmes d'argent de son père le rendent émotif, alors c'est certain qu'il a explosé en voyant cette fille qui travaille pour la compagnie qui le harcèle pour qu'il règle ses dettes. Il ne

pouvait pas deviner qu'elle était aussi l'une des personnes que Thomas Gagnon voulait réunir. À sa droite se trouve une princesse qui a peur de toucher à quelque chose de collant. C'est sûr qu'avec une robe blanche, il y a de quoi faire attention où on pose les fesses. Elle n'est pas habillée pour une soirée dans un bar comme le Wilson. Elle pourrait facilement débarquer dans une pub de L'Oréal. Après avoir pris quelques photos, elle garde son sac rose bien serré contre elle et ses mains sur ses genoux. Alex est avec eux depuis cinq minutes à peine, mais ça fait déjà deux regards qu'il surprend entre Brian et la troisième fille. La blonde aux grands yeux verts. La première fois, il avait décelé une lueur de complicité entre eux. En ce moment, c'est davantage un échange empreint de défi.

Erick se racle la gorge. *Il faudrait commencer si on veut en finir.* Alex réalise qu'avec ses observations, il a installé sans le vouloir un suspens malaisant. Il boit une dernière gorgée pour se donner du courage.

— Merci d'être venus. J'ai cru comprendre que vous avez pas eu une soirée facile.

— Non, confirme Erick, manger des couilles en chocolat, c'était pas facile.

Le groupe pouffe de rire, Alex est le seul à ne pas saisir ce qui se passe.

— Bref, poursuit-il, je vais essayer de faire ça vite. Thomas Gagnon est décédé il y a quelques mois. J'ai reçu une première lettre avec les instructions de vous retrouver. La boîte est arrivée quelques jours plus tard.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? s'enquit Brian.

— Je devais vous attendre pour l'ouvrir, mais ma collègue l'a fait tomber tantôt, et j'ai entrevu plusieurs objets. La boîte était accompagnée de la lettre officielle qu'on doit lire ensemble.

— Bon ben lisons-la ! implore Erick, impatient d'élucider le mystère.

— Avant, il faut que je vous dise...

Alex remonte prestement les manches de sa chemise avant de croiser les bras.

— Il y a une personne que j'ai pas réussi à retrouver. Les coordonnées que j'avais n'étaient pas à jour. Le gars écrivait en pattes de mouche et le nom

était pratiquement illisible. Une Mimi Laflamme ou quelque chose comme ça.

Plusieurs secondes de silence s'écoulaient. Ils se consultent du regard. Sauf Brian. Il fixe le coin de l'étiquette de sa bière qu'il s'acharne à décoller.

— La blonde de Simon Larrivée s'appelle Marielle Laflamme, lâche-t-il d'un ton calme.

Alex déglutit. Il entend presque des cloches sonner dans ses oreilles. La fille était sous son nez toute la soirée, et il n'a pas fait le rapprochement ! Il savait que le nom lui disait quelque chose quand Simon la lui a présentée.

— Ah ben crisse, siffle-t-il pour lui-même, tournant les talons pour aller la chercher.

SCHTROUMPFETTE

Jeudi, 23 h 44

Le coin d'une caisse de bières imprégné dans une fesse, j'attends qu'Alex disparaisse derrière les portes battantes pour me tourner vers Brian. Il a sorti son téléphone et il est penché sur son écran, les sourcils en accent circonflexe. Je mords ma lèvre pour retenir mon envie de rire. Il doit être en train de lire le message d'Étoile Filante. J'ai décidé de m'amuser un peu avec lui. Je lui ai écrit que je l'attendrais plus tard dans un bar de la Rive-Sud en compagnie d'une copine et qu'on avait fait le plein de préservatifs. Il doit se demander ce qui me prend ! Ça lui apprendra à vouloir me coincer.

La confusion sur son visage se transforme en un sourire confiant alors qu'il tape un message. A-t-il deviné que je l'ai démasqué et que je me fous de sa gueule ? Il n'est pas facile à déstabiliser, ce Brian O'Neil. Ou bien il est un adepte des trips à trois. Misère, c'est peut-être ça ! Maintenant il va croire que c'est ce que je veux ! Soudain, je réalise que mon téléphone sonnera lorsqu'il enverra son message. Je plonge la main dans mon sac pour l'éteindre, mais je ne suis pas assez rapide. Je garde un air naturel. Surtout ne pas montrer que je suis pressée de lire ce qu'il a écrit. Avec son air suffisant, Brian range son téléphone sans un regard pour moi. Je compte jusqu'à vingt dans ma tête avant de zieuter la notification.

BR'O : Pas besoin de préservatifs, je préfère être spectateur quand on est plusieurs. À tantôt !

Eh, merde !

Ses yeux brillent d'une lueur provocatrice. Il gagne à tous les coups. Il réussit à tourner chaque situation à son avantage avec une main de maître. Et il le sait. J'ai envie de le frapper pour lui faire perdre son ridicule sourire victorieux.

— Je ne pensais pas que tu te tenais à jour dans les potins des célébrités.

Brian lève un sourcil sans comprendre.

— Tu connais le nom des femmes des joueurs de hockey, précisé-je en croisant les jambes.

Il n'a rien manqué de mon mouvement, mais il ne se laisse pas décontenancer.

— Simon a acheté une voiture au nom de sa blonde le mois dernier.

À l'instant, Alex revient en traînant une jolie rousse derrière lui. Elle n'a pas l'air de savoir ce qui lui arrive. Aussitôt qu'il lâche sa main, elle s'essuie sur son jeans. On voit tout de suite que cette fille nage dans le luxe. *Quand ton chum t'achète une Audi...* Ses bottillons sont plus blancs que blancs. Son haut sans manches tombe à la perfection sur ses épaules délicates. Et je parie qu'elle n'a pas besoin de se contorsionner pour l'enlever. Je lui offre de partager ma caisse de bière comme siège, mais elle préfère rester debout.

— Je lui ai parlé des grandes lignes, nous informe Alex, mais avant, il faut vérifier si t'es bien la fille qu'on cherche.

— Euh, d'accord, bredouille-t-elle.

J'incline la tête. En la voyant, je l'ai jugée comme une snob qui se fait entretenir par son pousseur de rondelles. Exactement le genre de personne que j'ai envie de brasser. Dépendre de son conjoint, c'est la pire des prisons ! Il faut exister sans l'autre. Réaliser nos rêves sans un homme pour *scraper* nos ambitions. Si ma mère n'avait pas eu un métier bien à elle quand mon père est parti, on se serait retrouvées à la rue. Je ferais encore moins confiance à un joueur de hockey ! Cependant, Marielle ne dégage pas l'énergie de ces femmes qui se croient supérieures parce que leur mari réussit. Au contraire, elle a l'image d'une fille fragile et tourmentée. J'espère que le beau Simon ne l'écrase pas dans un coin pour prendre toute la place.

— Es-tu allée au camp des Trois Tortues ? lui demande Brian sans détour.

Eh bien, la fille anxieuse me surprend en arrêtant son regard sur lui.

— On avait des surnoms, renchérit Erick devant l'absence de réponse.

— C'est possible que tu ne nous reconnaises pas, il y avait plusieurs groupes, ajoute Sarah.

— Arrêtez de la bombarder, intervient Alex. Laissez-la réfléchir un peu.

Ses yeux sont toujours collés à ceux de Brian. Cette façon qu'elle a de le considérer m'envoie un pincement au cœur qui ne me plaît pas.

— On m'appelait Schtroumpfette, murmure-t-elle.

RÉVÉLATIONS

Jeudi, 23 h 51

Les mains moites, Sarah fixe la feuille qu’Alex déplie avec une lenteur qui agace tout le monde. On dirait qu’il a peur de commencer la lecture. En fait, ils ont tous les traits figés, inquiets de ce que la lettre pourrait révéler. Marielle est bien la septième personne concernée. Un pli ennuyé au milieu du front, elle se tient droite, les mains croisées dans le dos.

— Arrête de nous faire attendre de même, Alex ! le presse Sarah, sur le bout de son siège. Le cœur va nous lâcher.

— Ouais, *man*, abouti, réclame Erick d’une voix bourrue.

— Veux-tu que je lise ? propose Marie, les nerfs en boule.

Alex détache son regard du mince papier bleu. *OK, on se tait.* Il inspire profondément. Tout le monde a le réflexe de hocher la tête. *Vas-y, le grand.* Un sourire sadique se dessine sur ses lèvres. Il joue avec leur patience. Après plusieurs secondes, il baisse enfin les yeux sur la lettre et brise le silence.

— Salut, la *gang*, c’est Thomas. Si vous lisez ceci, c’est qu’Alex a fait une bonne *job* et qu’il a réussi à vous réunir. Il mérite des félicitations ! Ça n’a pas dû être facile de vous retrouver après toutes ces années. Merci d’être au rendez-vous.

Alex fait une pause pour reprendre son souffle.

— Bravo, Alex ! le nargue Erick, ce qui détend l’atmosphère.

Brian en rajoute, y allant d’applaudissements exagérés qui entraînent les autres à faire comme lui. Alex lève les mains.

— Merci, merci !

Un peu moins crispée, Sarah s’appuie contre le dossier de sa chaise. Elle met son angoisse de côté, soudain curieuse de connaître l’histoire de Thomas. De chaque côté d’elle, Marie et Ellie ont le même relâchement quand Alex

reprend sa lecture.

— Vous l’avez peut-être deviné, nous avons tous séjourné au camp des Trois Tortues à l’été 2003. J’étais le Héros Charmeur. Celui qui se déplaçait sur ses roulettes. Je vous ai tous croisés à un moment ou à un autre cet été-là. Vous savez, quand on sait qu’on va mourir, notre vie défile sous nos yeux. On revoit les bons coups comme les moins bons. On a le choix d’emporter tous nos secrets dans notre tombe ou de s’en libérer.

Alex s’arrête encore. Il expire en roulant les épaules pour les décoincer. Les doigts de Sarah se resserrent sur les bras de sa chaise. Des secrets ? *Ça se corse*. Qu’est-ce qu’ils ont fait de si terrible ? Marie se frotte la nuque d’un geste agité. La jambe d’Ellie sautille de nervosité.

— Commençons avec ma belle Princesse Cornue.

Les regards se tournent vers Sarah. Ses muscles sont tellement raides qu’elle sent poindre une crampe dans sa cuisse gauche.

— Tu portais bien ton surnom. Tu étais une fille magnifique avec un caractère de chien. Tous les garçons te courraient après, et moi aussi, j’ai tenté ma chance. Je t’ai embrassée un soir. C’était pendant un feu de camp, et tu venais juste de me faire griller une guimauve. Quand tu t’es penchée pour me la donner, j’ai pris ta main. Tu es tombée assise sur mes genoux, et mon fauteuil roulant a failli basculer.

Sarah sourit en se jouant la scène dans sa tête. Elle se souvient de ce moment comme si c’était hier. Le ton d’Alex se teinte de tendresse lorsqu’il entame les prochaines lignes : — Je t’ai embrassée. Pas longtemps. À peine si mes lèvres ont touché les tiennes. À ce moment-là, je ne savais pas que tu avais un copain... Bref, je voulais te remercier. La plupart des filles m’ont toujours repoussé comme si j’étais un extraterrestre dégoûtant. Pas toi. Je savais bien que je n’avais pas de chances, mais tu as été gentille. Même si je ne t’intéressais pas, tu ne m’as pas rejeté avec mépris. Je dois donc t’avouer un truc. C’est moi qui ai volé ton tee-shirt un après-midi alors qu’on était à la piscine. Tu le cherchais partout pour te changer. Je voulais garder un souvenir de toi – de ton odeur ! –, mais j’étais trop timide pour te le demander. Je tenais à te le remettre maintenant. Merci de m’avoir traité comme une personne normale cette journée-là.

Alex se tait. Sarah se rappelle très bien cette affaire. Parfois, on réagit d'une certaine façon et, sans le vouloir, on marque quelqu'un pour le mieux ou pour le pire. Pour elle, ça avait été naturel d'être délicate avec Thomas. Il était tellement adorable. Émue, Sarah fixe les mouvements d'Alex pendant qu'il ouvre la boîte et sort le tee-shirt. C'était l'un de ses préférés ! Elle le pose sur ses genoux et attend la suite.

— Ma chère Princesse Cornue, ce n'est pas tout, dit Alex avant de prendre une gorgée de bière, je dois aussi t'avouer que j'ai vite découvert que tu es la coupable qui ajoutait de l'huile de canola dans les bouteilles de shampoing des douches des filles.

— T'as fait ça ? s'exclame Marie avec un rictus faussement outré.

Sarah plaque une main devant sa bouche pour étouffer un fou rire. Elle avait oublié cet épisode ! D'ailleurs, elle avait quelques complices au camp. C'était trop drôle d'entendre tout le monde se plaindre de leurs cheveux gras. *Une vraie princesse cornue.*

— Tu t'étais fait un copain au camp, poursuit Alex en remontant un pied pour prendre appui sur une caisse de bière. Ça s'était mal terminé quand tu as appris qu'il avait embrassé une autre fille un soir à la plage. Cette fille, c'était Sirène Chantante.

MOMENTS MARQUANTS

Jeudi, 23 h 58

Marie, alias Sirène Chantante, s'écrase sur sa chaise, le cou rentré dans ses épaules. Sarah la dévisage, les sourcils froncés.

— J'étais jeune, se défend-elle d'un débit rapide, j'ai embrassé plusieurs garçons cet été-là !

— Et tu les *frenchais* même si tu savais qu'ils avaient une blonde ? dit Sarah.

Marie secoue la tête, désolée.

— Pour être honnête, je ne m'en souviens pas.

D'un toussotement, Alex demande l'attention du groupe. *On ne va quand même pas se sauter à la gorge pour des histoires vieilles de quinze ans !*

— Est-ce que je peux poursuivre ?

Sarah croise sagement les mains sur ses cuisses. La nervosité vient de grimper d'un cran dans le petit cercle d'amis. À quelles autres révélations auront-ils droit dans la lettre de Thomas ? Alex a bien l'impression qu'ils peuvent s'attendre à tout. Il essuie ses doigts humides sur son jeans, puis repose les yeux sur la feuille. L'écriture de Thomas n'est pas facile à déchiffrer, et il doit plisser les yeux.

— Je m'adresse maintenant à Échalote Blanche, lit Alex en jetant un coup d'œil rapide à Erick qui se redresse pour écouter attentivement. Tu n'étais pas mon moniteur, mais on se croisait de temps en temps. Un jour, tous les groupes étaient rassemblés pour des Olympiades. J'étais un peu à l'écart et je me sentais poche dans mon fauteuil. Je ne pouvais pas participer à plusieurs des épreuves. Ou c'était une défaite assurée. Tu t'es approché et tu as déposé dans ma paume un caillou en m'expliquant qu'il avait des pouvoirs magiques. Je serais plus fort si je le gardais dans ma poche. J'ai remporté la course suivante et j'ai toujours conservé le caillou sur moi.

Le groupe reste silencieux. Les filles essuient discrètement le coin de leurs yeux. Alex est soulagé de faire une pause pour ravalier le motton qui lui noue la gorge. Il trouve le caillou magique dans la boîte et le lance à Erick. Ce dernier l'attrape au vol, puis pose les coudes sur ses genoux pour l'observer sous tous les angles.

— Merci Échalote Blanche. Grâce à toi, j'ai gagné beaucoup de confiance en moi. En terminant, je voulais te dire que tout le monde savait que tu sortais en douce après le couvre-feu pour espionner le chalet des filles.

En riant, Erick couvre ses yeux d'une main. Thomas a le sens du *punch*. Dans un seul paragraphe, il réussit à les émouvoir ET à les faire rire. Il dépose précieusement le caillou dans sa poche, un sourire empreint de tendresse au visage.

— Jolie Schtroumpfette, tes cheveux de feu me faisaient rêver.

Par réflexe, Marielle ramène sa tignasse sur son épaule, attentive aux propos d'Alex.

— Oui, c'est moi qui avais coupé une mèche de tes cheveux à ton insu pendant un atelier de bricolage. Je les trouvais tellement beaux que j'ai voulu les montrer à ma sœur pour qu'elle se fasse teindre de la même couleur. Elle n'a jamais voulu, mais j'ai gardé la mèche.

— C'était lui ! s'étonne Marielle. J'ai passé la semaine à accuser le petit tannant. Son surnom était Tarzan !

En entendant ce surnom, des exclamations s'élèvent de part et d'autre.

— Pas lui !

— Le petit crisse, largue Erick entre ses dents serrées.

— Il me traitait de grande chèvre, se souvient Marie.

— Il m'a fait une jambette une fois, dit Brian avec son regard menaçant. Il a plus jamais recommencé !

Alex sort la mèche de cheveux enveloppée dans une pellicule de plastique, puis boit une gorgée de bière pour se redonner un peu de salive.

— Je m'excuse si tu as été obligé de porter une casquette tout le reste de

l'été pour cacher l'encoche que j'avais faite dans ta chevelure. Est-ce que tu te rappelles qu'on nous avait placés en équipe ensemble au jeu de cachette dans un champ de maïs ? Tu as joué comme si tu étais en équipe avec n'importe qui même si c'était évident qu'on allait perdre. Surtout que mes roues laissaient des traces partout où on passait !

Marielle sourit, caressant du bout des doigts la mèche de cheveux.

— Je dois donc dire que sous tes allures de poupée de porcelaine, tu n'avais pas peur de jouer des mauvais tours à tes amis. N'est-ce pas ta *gang* qui coupait l'eau chaude des douches le matin ?

Elle mordille sa lèvre pendant que les autres gloussent.

— Hum, dit-elle, honteuse. Il n'y avait pas beaucoup d'eau chaude ! Quand tout le monde s'était gelé dans les douches, on tournait la valve et on se lavait tranquillement.

— Vous étiez chanceuses, avance Brian, du côté des gars, c'est à peine si on avait un jet d'eau tout court !

Alex se souvient qu'il préférerait plonger dans le lac pour se laver plutôt que de se battre avec les douches. L'insouciance de la jeunesse. Le bon vieux temps. Il n'y avait rien de bien grave là-dedans. Dommage qu'on perde cette légèreté en vieillissant. Sa bière terminée, il se penche pour déposer la bouteille vide à ses pieds. Le petit groupe cesse de jacasser pour écouter la suite. Alex fixe la feuille. Il vient de survoler en diagonale la prochaine section de la lettre. Ça va frapper fort.

QUI SORTAIT AVEC QUI ?

Vendredi, 00 h 07

Quand j'ai reçu cette convocation, je m'attendais à ce que la rencontre soit emmerdante. Qu'on se ferait lire une lettre générique avec une énumération des dernières volontés d'un défunt. Je m'étais imaginé une scène comme dans les films, avec un comptable en habit noir et des lunettes rondes sur le bout de son nez. Ça n'a rien à voir ! On passe un très beau moment. Doux. Nostalgique. Et stressant par bout. Dès les premières phrases, je me suis replongée dans l'ambiance du camp de vacances. Ce sentiment de tisser des liens privilégiés avec les membres d'un groupe. Il ne manque qu'un feu et un chansonnier avec sa guitare.

Alex a changé de page et il semble hésiter à reprendre le récit de Thomas.

— Est-ce que tu veux que je continue la lecture ? lui demande Sarah.

Il se racle la gorge.

— Non, ça va.

Son malaise gâche un peu l'atmosphère « feu de camp ». Cette lettre est une montagne russe d'émotions. Une seconde, on est émus, l'autre d'après, on serre les dents en s'inquiétant que vienne une révélation gênante.

— Mon Concombre Géant, dit Alex.

Brian, qui était impassible jusqu'à maintenant, serre la mâchoire. C'est subtil, mais je sais qu'il est soudainement plus tendu. Aurait-il des choses à cacher ?

— Je connais la raison pourquoi les moniteurs t'ont surnommé comme ça, mais sois sans crainte, je n'ai pas l'intention de la dévoiler. Par contre, les autres ont le droit de savoir que tu as embrassé la blonde de Robin des bois dans le petit sentier derrière les chalets.

On déduit qu'Alex est Robin des bois. Brian secoue la tête, un sourire embarrassé aux lèvres. Son regard se tourne tout de suite vers moi comme si

j'allais être fâchée d'apprendre ça. Je hausse les épaules. Ça ne me surprend pas du tout ! Cependant, je réalise vite qu'autour de nous, il y a un malaise encore plus grand.

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ?

Alex et la rousse se dévisagent. C'est lourd tout à coup.

— C'est moi, la fille, souffle Marielle.

What ?

C'est la confusion générale. Marielle sortait avec Alex ? Donc Brian a embrassé Marielle ? Ça commence à être tordu...

— On s'est rencontrés au camp et ç'a duré quelques jours, dit-elle.

— Jusqu'à ce que tu te jettes dans les bras de l'autre Concombre, blâme Alex.

Les couteaux volent bas. Jusque-là silencieux, Brian passe une main dans ses cheveux.

— J'avais douze ans ! Et je me souviens même pas de vous deux ! J'en ai embrassé des filles, cet été-là.

— Coudonc, je suis la seule qui n'a pas passé son séjour à *frencher*, on dirait, constaté-je.

Erick lève la main.

— Bienvenue dans le club !

— Bon, je continue, tranche Alex en baissant la tête sur sa feuille. Tu en as brisé des cœurs cet été-là, Concombre Géant ! Les filles – même les plus vieilles ! – se mettaient en ligne pour être avec toi. Et le plus beau, c'est que tu réussissais à les avoir sans le moindre effort. Je rêvais d'avoir ton charme. J'essayais de reproduire tes sourires pour qu'elles craquent. Ce qui s'est avéré un échec total. Mes blagues et mes cheveux frisés les faisaient peut-être rire, mais ça s'arrêtait là. Il faut se le dire, t'étais un tombeur, mais pas un tombeur frais chié. Tu ne jouais pas le grand jeu avec les filles pour paraître *hot* devant ta *gang* de gars. C'est probablement pour ça que les demoiselles t'aimaient autant : t'étais sincère et attentionné. Même si tu manquais de sérieux, tu les traitais comme si chacune d'elles était unique.

Alex reprend son souffle. Je me demande s'il est d'accord avec la vision que Thomas peint de Brian maintenant qu'il sait que ce dernier a embrassé sa copine dans le temps.

— Tu as été un ami précieux. Enfin, je me faisais accroire que tu étais mon ami. Le matin, tu te levais plus tôt que les autres et tu te pointais devant mon chalet. Chaque jour, tu m'aidais à me rendre au bâtiment principal pour le déjeuner. Mes roues s'enfonçaient dans le chemin boueux, et tu me poussais sans te plaindre.

Brian a baissé les yeux, et sa réaction fait remonter une émotion dans ma poitrine. Un léger picotement sur ma peau me donne des frissons. De ce que je sais, c'est un gars sûr de lui, capable d'avoir tout ce qu'il veut. Il ne se laisse pas impressionner et avance là où le vent le mène. Thomas le décrit comme quelqu'un de sensible et d'attentionné. Mais qu'est-ce que je raconte ? J'ai toujours su que Brian était un bon gars. C'est bien pour ça que je veux garder mes distances. Les mots de Thomas viennent seulement confirmer ce que j'avais deviné.

— À cause de moi, tu as raté un rendez-vous important. Tu t'étais écorché les jointures dans un rosier pour cueillir la plus belle rose. Tu voulais l'offrir à une fille, mais mon fauteuil a perdu une roue cette journée-là. Tu as pris le temps de la remettre en place sous la pluie battante. On est arrivés en retard au déjeuner et on a appris que la fille était partie en catastrophe. Sa mère était venue la chercher, elle avait déjà quitté le camp. Comme je m'en suis voulu ! C'était ma faute si tu n'avais pas eu le temps de la voir. Tu ne connaissais même pas son surnom, mais moi oui. J'ai gardé la fleur que tu avais lancée par terre. Voilà une nouvelle chance de lui offrir.

Mes joues sont brûlantes. J'ai cessé de respirer quand Alex a mentionné que la fille en question était partie avec sa mère en catastrophe. C'est trop mignon de voir Alex sortir une rose séchée de la boîte pour la donner à Brian. Ce dernier fait tourner la tige entre ses doigts.

— C'était Étoile Filante.

La rose se fige entre son pouce et son index. Immobile, Brian tourne les yeux dans ma direction.

— Hon, c'est trop *cute* ! couine Sarah en tapant des mains comme une

enfant.

Plus rationnelle, Marie y va de sa propre observation :

— Vous avez déjà couché ensemble sans vous reconnaître ?

— On a deux ans d'écart, réponds-je. Il y a toute une vie entre douze et quatorze ans ! Je ne l'avais pas remarqué à l'époque...

— Et toi, Brian, tu n'as pas fait le lien quand vous vous êtes vus après toutes ces années ?

Son regard toujours dans le mien, sa voix est grave et posée quand il répond :

— Non.

— Peut-être qu'il savait, mais qu'il ne l'a pas dit, craché-je sans le ménager.

Brian ouvre la bouche, puis la referme. Ma réplique l'a piqué à vif. *Oui, je viens de te traiter de menteur.*

— Bon, est-ce que tu lui donnes la fleur qu'on passe à autre chose, lance Erick en roulant les yeux.

— Je te jure Ellie que je ne t'avais pas reconnue ! insiste-t-il avec agacement.

— Hum hum.

Il m'a bien reconnue sur le site de rencontres et ça ne l'a pas empêché de me piéger. Allez savoir de quoi il est capable. Brian met la fleur derrière lui. D'un geste distant, il joue avec ses jointures. Je l'ai énervé. Tant mieux !

— Vous réglerez ça sous la couette, dit Sarah. Vous êtes plus que dus pour vous retrouver vous deux !

Le foutu destin.

— C'est presque fini, nous calme Alex.

Je sens que mon tour s'en vient et c'est flippant.

— Chère Étoile Filante, reprend Alex avec une intonation joyeuse dans la voix. Tu portais bien ton nom, car ton passage au camp aura été bref. Tu es partie rapidement et sans nous dire au revoir. On s'est tous posé beaucoup de

questions sur les raisons de ton départ. Certains disaient que tu t'étais fait renvoyer. Après tout, vous aviez volé du bois et de l'alcool pour faire un feu sur la plage.

Alex me jette un regard rieur alors que je dissimule mon visage derrière mes paumes.

— Tu as fait ça ? se moque-t-il.

— Et j'ai manqué ça ! s'exclame Sarah.

— J'ai honte, marmonné-je dans mes mains, mais on avait eu du gros *fun* !

La coordonnatrice du camp avait interrompu notre petite fête autour de minuit. Les conséquences n'avaient pas été trop dures. Elle nous a envoyés nous coucher en nous demandant d'être debout à cinq heures le lendemain pour nettoyer la plage. Sacs verts à la main, on avait passé l'avant-midi à ramasser les déchets sur la rive.

— Puis on s'est dit que quelque chose de grave était arrivé dans ta famille pour que tu partes aussi subitement. J'ai gardé le collier que tu avais fabriqué dans un atelier, puisque tu n'as pas eu le temps de le récupérer.

Alex le sort de la boîte à surprises. Touchée, je le garde précieusement dans ma main.

— Tu étais capitaine d'une équipe au *deck hockey*, poursuit Alex. Au moment de choisir les joueurs, tu avais nommé mon nom en troisième. Pas en premier parce que t'avais pitié du pauvre handicapé. Pas en dernier parce que tu n'avais plus d'autre choix. Tu m'as pris en troisième ! Je pense que je ne me suis jamais senti aussi normal que ce jour-là.

Ça y est, je pleure. Sarah aussi essuie délicatement ses larmes pour ne pas ruiner son maquillage. Je relève mes cheveux en lui passant mon collier pour qu'elle me le mette. Il est beau. Un mélange de billes roses et blanches parfait pour aller avec ma chemise.

— La dernière partie de ma lettre a été la plus difficile à écrire. Vous savez, on ne porte jamais attention à un handicapé. Il est là, un peu comme un meuble dans le décor. On ne s'imagine pas qu'il voit et qu'il entend tout. C'est pour ça que je suis au courant de vos mauvais coups. Par contre, il y a des situations dont j'aurais préféré ne pas être témoin...

LE SAUVEUR

Vendredi, 00 h 13

Du pouce et de l'index, Alex se frotte les tempes. Délivrer le message de Thomas semble l'avoir épuisé. Brian se lève et d'une tape dans le dos, il lui prend la lettre des mains.

— Va t'asseoir, je vais terminer.

Il hésite une seconde. C'est sa responsabilité de faire la lecture aux autres. Cependant, il sait que les prochains paragraphes parleront de lui, alors il est soulagé de pouvoir prendre un peu de recul. Alex hoche la tête et appuie une fesse sur le coin d'une pyramide de caisses de bière.

— Robin des bois, entame Brian en se raclant la gorge, on ne s'est jamais parlé. Tu dois bien te demander pourquoi je m'adresse à toi dans cette lettre ! Comme je le disais plus haut, j'ai été témoin de plusieurs choses... J'y reviendrai tantôt. Pour l'instant, je voulais te remettre ton couteau suisse. Eh oui ! C'est moi qui te l'avais volé. Ne m'en veux pas ! Tu l'avais oublié sur une souche d'arbre dans le bois. Il était toujours attaché à ta ceinture, et je trouvais que ça te donnait un air d'homme fort. Un Robin des bois, quoi. Je voulais être aussi *hot* que toi. On peut tout faire avec un couteau suisse, même se défendre. Alors je l'ai gardé.

Brian baisse la feuille de papier pour regarder au fond de la boîte. Il lance l'outil usé à Alex qui l'attrape avec le sourire.

— Notre Sirène Chantante, reprend Brian. Bon, t'as chanté un peu trop fort en embrassant le chum de Sarah, dit-il en levant des yeux rieurs sur Marie. OK, c'est moi qui ai inventé ce bout-là ! Désolé, c'était trop tentant.

Marie cherche un objet au hasard à lui lancer. Elle ne trouve rien d'autre que son soulier. Brian l'esquive d'un mouvement sur la droite.

— Tu peux ben parler, toi ! T'as embrassé toutes les filles du camp.

Brian coule un regard vers Marielle qui n'a pas dit un mot depuis quinze

minutes. Cette dernière a plutôt les yeux sur Alex. Brian n'est pas certain d'avoir saisi les liens qui existent entre eux. C'est de plus en plus complexe. Si Marie ressortait son cahier de notes pour faire des flèches sur son schéma, ce serait de véritables gribouillis.

Il revient à sa lecture.

— Merci Sirène Chantante de m'avoir défendu devant les petits cons qui me traitaient de tous les noms. C'était la première fois qu'une fille, autre que ma mère ou ma sœur, prenait ma défense. Tu étais convaincante parce qu'ils m'ont laissé tranquille le reste de l'été !

Marie fend l'air avec son poing en signe de victoire.

— Yes ! J'adore faire peur aux crétins.

— Cette année-là, lit Brian, tu as gagné le certificat de la personnalité de l'année au camp. Tu étais notre boule d'énergie. C'est toi qui avais monté le spectacle de fin d'été presque en entier. C'était magique. Puis la dernière journée, pouf !, tu as disparu. Tu n'étais pas présente au gala pour recevoir ton prix.

Brian fait un pas vers Marie pour lui remettre le certificat. Elle le serre contre sa poitrine, une lueur incertaine dans les yeux. On dirait qu'elle est effrayée d'entendre la suite. A-t-elle deviné ce que Thomas a écrit à son sujet ?

— Tu n'étais pas au gala des reconnaissances parce qu'un événement terrible s'est produit cette journée-là. J'ai entendu crier dans le boisé. Je ne m'en suis pas tout de suite inquiété. Plusieurs campeurs prenaient ce raccourci pour se rendre à leur chalet plutôt que de suivre le long sentier. Pour moi, c'était impossible avec mes roues. J'ai vu bouger, et les cris étaient de plus en plus forts. Il n'y avait personne autour, car tout le monde était rassemblé au bâtiment principal pour les festivités.

Brian fait une pause. Tout le groupe pousse un soupir permettant à chacun de reprendre leur souffle. Des larmes silencieuses roulent sur les joues de Marie. Sarah et Ellie s'approchent pour lui toucher l'épaule.

— J'ai vite compris qu'un gars agressait une fille. Ils étaient trop loin pour que j'intervienne, mais j'ai reconnu la jupe rose de notre Sirène Chantante.

J'ai fait demi-tour pour aller chercher de l'aide et je suis tombé sur...

Les mots meurent sur les lèvres de Brian. Il est content d'avoir pris la place d'Alex, car ce dernier n'aurait jamais pu lire la lettre jusqu'au bout.

— Je suis tombé sur Robin des bois, souffle-t-il.

Sous les murmures de surprise, Alex semble fixer une craque dans le plancher. Ellie a une main sur son cœur comme si elle avait peur de s'effondrer.

— C'était toi, bredouille Marie, la voix enrouée.

Alex se redresse et la toise d'un regard submergé par les émotions qui se bousculent à l'intérieur de lui.

— Quand Thomas m'a crié qu'une fille était en train de se faire agresser au bord du boisé, je suis parti comme une flèche. J'ai gueulé, et le gars s'est sauvé comme un lâche. J'ai perdu sa trace dans le bois, alors je suis revenu sur mes pas pour aider la fille, mais elle était plus là. J'ai même pas vu son visage !

— J'ai couru et j'ai croisé un moniteur qui m'a tout de suite conduit à l'infirmierie. Mes parents sont venus me chercher...

— Je savais pas que c'était toi, dit Alex.

— Et moi, je me suis toujours demandé qui m'avait sauvée !

Alex se lève. Une main sur la bouche pour étouffer un sanglot, Marie le regarde avancer vers elle. Il est enfin devant elle, cet homme qui l'a sauvée d'un viol. C'était une question de secondes. La braguette de son agresseur était ouverte. Il allait l'empaler sur son membre. Son agression avait été tellement violente qu'elle lui a laissé des cicatrices sur le corps, mais il n'a pas eu sa virginité.

Marie se retrouve dans les bras d'Alex. Elle n'a pas souvent autorisé un homme à faire ça. Ce cruel inconnu sorti de nulle part a ruiné les plans qu'elle s'était faits : vivre à deux, se marier, avoir des enfants... Elle n'a plus laissé un homme l'approcher depuis. Mais au moins, elle n'a pas été violée ni tuée. Et c'est grâce à Alex.

— Merci, souffle-t-elle, le nez dans sa chemise.

— Wow ! intervient Erick. On va vraiment finir par se croire à Claire Lamarche.

Les rires se mêlent aux larmes. *Sacré Erick.*

— Est-ce que je finis la lettre ou on a assez eu d'émotions comme ça ? demande Brian.

Alex regarde Marie toujours blottie au creux de son bras.

— Vas-y, on est capables d'en prendre.

Elle lui sourit. Leur prise de bec de tantôt au sujet des déboires du père d'Alex rend leur étreinte encore plus touchante. Les autres hochent la tête pour inciter Brian à continuer.

— Chacun à votre façon, vous avez été importants pour moi. Faire les liens entre vous tous a été un exercice fascinant. On ne sait pas toujours l'impact que nos gestes peuvent avoir sur quelqu'un. Vous avez fait de grandes choses cet été-là. L'être humain peut faire preuve d'une telle générosité ! Merci d'être là aujourd'hui. J'espère que vous étiez heureux de vous retrouver après toutes ces années. Prenez un verre à ma santé. J'aurais aimé trinquer avec vous, mais je vous réserve une autre surprise plus tard. Bisous. Thomas.

Brian relit les dernières phrases en silence.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ?

— J'espère qu'il ne nous enverra pas une deuxième lettre avec d'autres mauvais coups, réplique Sarah, tripotant le chandail que Thomas avait gardé d'elle.

— C'est vrai que tout n'a pas été dévoilé dans cette lettre, renchérit Erick.

Son ton sous-entend encore bien des histoires juteuses. C'est tout ce que ça prend pour attiser l'envie de potiner des filles.

— Allez, raconte ! s'emballe Sarah. Tant que ça ne me concerne pas !

Erick lève les mains.

— Je ferai pas comme Thomas. Je préfère emporter mes péchés dans ma tombe !

La porte s'ouvre en coup de vent, leur rappelant que les gens font la fête de

l'autre côté. La serveuse semble au bord d'une crise de nerfs.

— Est-ce que ta pause de cinq minutes achève, Alex ? lui balance—t-elle, hors d'elle. Je suis en train de perdre le contrôle du bar.

À THOMAS

Vendredi, 00 h 37

Le petit groupe d'amis n'a pas l'esprit à faire la fête. La lettre de Thomas Gagnon a remué beaucoup de souvenirs, et la mélancolie s'est emparée d'eux. Lorsqu'ils reviennent dans le bar les uns derrière les autres, ils sont aussitôt frappés de plein fouet par le bruit. Quelqu'un empoigne le poignet de Marie pour la tirer jusqu'à une table.

— On t'attendait pour manger le gâteau ! crie la fille aux cheveux rouges.

Les émotions ont ralenti le temps de réaction de Marie. Avant même de penser à protester, elle se retrouve assise à côté de la future mariée. Tout le monde est sur le bout de leur siège pour être aux premières loges afin de voir ce qu'il y a à l'intérieur de la boîte à pâtisseries. Marie espère juste que le gâteau confectionné par l'amie d'Erick est approprié pour un enterrement de vie de jeune fille et qu'elle n'est pas victime d'une blague du clown. *Seigneur, et si c'était un truc vraiment ridicule comme une sirène ou un chevreuil ?*

La fille aux cheveux noirs et au regard blasé soulève lentement le couvercle de la boîte. Marie plisse les yeux, observant l'expression qui se dessine peu à peu sur les visages des filles quand elles découvrent le gâteau. Personne n'éclate de rire, c'est déjà ça. Des petits cris de femmes en chaleur commencent à se faire entendre.

— Woua ! On va se battre pour les abdos, je pense ! roucoule Claudia.

Marie risque un coup d'œil dans la boîte. Elle n'aurait pas cru dire ça, mais le gâteau est encore plus impressionnant que le pénis en chocolat. C'est de l'art ! Une représentation du torse nu d'un homme avec des muscles abdominaux de rêve. On voit une partie de ses hanches dans un jeans dont la braguette est ouverte sur un *boxer* Calvin Klein. Mmm, ça donne envie de se mettre à quatre pattes sur la table pour lécher le glaçage. Deux filles ont déjà tendu le doigt pour goûter. Marie se retourne pour envoyer un pouce en l'air à

Erick. Il lui renvoie le même signe, heureux que ça fasse son bonheur. Il n'avait pas vu le gâteau, mais sa bonne amie Nancy lui avait dit de lui faire confiance.

Il cligne des yeux quand Brian passe une main devant son visage.

— Arrête de regarder les filles pis joue.

Erick s'appuie contre la table de billard pour analyser l'emplacement des boules. Brian a fait entrer presque toutes les siennes au premier tour ! Avec sa baguette, il fait signe à son adversaire de se pousser. Brian s'éloigne de deux pas et croise les bras pour l'observer. D'un air confiant, Erick s'incline au-dessus de la table, visant la 2 dans le coin supérieur. Il devrait déjà être en route pour chez lui. Une longue journée l'attend demain. Il était ici pour la lecture de la lettre de Thomas, ce qui est chose faite. Qu'est-ce qu'il fait encore là à jouer au billard avec ce type ?

D'un coup sec, la boule numéro 2 plonge dans le trou. Brian hoche la tête, impressionné. Erick se déplace d'un pas nonchalant jusqu'à l'autre coin. Miser sur la 6 est risqué, mais s'il réussit, ce sera un sacré coup. Au fond, Erick sait pourquoi il traîne encore au bar. D'ailleurs, personne ne semble pressé de partir. Ils ont vécu une soirée magique. Être pris dans un ascenseur pendant trois heures, c'est intense. Ils n'avaient rien d'autre à faire que de discuter et, bizarrement, des liens se sont créés. Puis il y a eu la lecture de la lettre qui a fini de les souder. Il a l'impression de connaître ces personnes depuis longtemps.

Erick réussit son jeu spectaculaire sous le regard étonné de Brian. Les hostilités sont officiellement lancées. Mais Alex coupe leur élan en se pointant avec un plateau rempli de petits verres.

— Thomas nous a demandé de trinquer à sa santé.

Brian saisit un verre.

— Alors on a pas le choix de boire ! lance-t-il en souriant.

— On peut pas faire ça sans les filles ! dit Erick en faisant des signes à la table derrière.

Brian sourit comme un idiot en regardant Ellie s'approcher. Il n'arrive pas à

croire que c'était elle, la fille de son rendez-vous manqué au camp de vacances. Même si elle était plus vieille que lui, ce n'était pas le genre de chose qui arrêta Brian. Il avait douze ans, mais il était plus grand que la moyenne. Il avait tout planifié pour la croiser et lui donner une rose. Il était plus romantique à l'époque qu'aujourd'hui !

Alex sert tout le monde, puis passe un bras autour des épaules de Marie. Erick fait la même chose avec Sarah. Cette dernière entoure la taille de Brian. Ellie se colle contre Marielle...

— À Thomas ! dit Alex en levant son verre.

— Et un peu à nous, ajoute Erick.

Dans une prière silencieuse, ils frappent leur verre les uns contre les autres avant de les boire cul sec. Les filles grimacent. Erick se tape la poitrine en toussant. Mais personne ne bouge. Comme si un au revoir allait faire en sorte qu'ils ne se revoient jamais.

— Voulez-vous que je vous ramène dans ma clownmobile ? propose Erick avec son enthousiasme habituel.

— Euh..., hésite Marie.

Personne n'a envie de revivre l'expérience d'une balade dans la Westfalia. Ils regardent leurs pieds, ne sachant pas comment refuser sans lui faire de peine. Ils aimeraient mieux marcher une heure que d'embarquer dans son engin de malheur. Son sourire s'estompe.

— Vous en faites une tête !

Sarah, encore prisonnière de son bras autour de ses épaules, se sacrifie pour la cause.

— Si tu veux faire un détour pour me déposer chez moi, ce serait gentil.

Alex baisse la tête vers Marie à côté de lui.

— Je finis de travailler dans vingt minutes. Si tu veux attendre, on pourrait boire un dernier verre et euh... jaser.

Brian croit qu'elle a accepté, mais il n'écoute plus ce qui se passe autour de lui. Ellie revient des toilettes. Elle l'ignore encore et ça met sa patience à rude

épreuve.

— Tu veux toujours que j’aille te reconduire à ton rendez-vous ?

Ils ont un million de choses à discuter, et pourtant, il ne pense à rien d’autre que de la faire monter sur sa moto. Il veut rouler jusque sur la Rive-Sud avec ses cuisses enserrant les siennes. Sa poitrine collée dans son dos. Ses bras cramponnés à lui... Le dernier message d’Étoile Filante proposait un trip à trois. Brian se demande si Ellie a déduit que c’est lui, le cow-boy qu’elle s’apprête à rencontrer.

Elle ramène sa frange derrière son oreille, s’ensuit une série de câlins et de bisous à tout le monde. Sauf à lui. Elle ne lui a même pas répondu. Elle va se sauver, il le sent ! Elle est déjà beaucoup trop loin de lui pour qu’il réussisse à la toucher pour attirer son attention. Au dernier moment, elle se tourne vers lui en disant : — Merci, mais je vais prendre un taxi.

Brian contourne la *gang*, fonçant dans une fille soûle qui danse toute seule. Il perd de précieuses secondes en l’aidant à reprendre son équilibre, puis il court pour rattraper Ellie avant qu’elle n’atteigne la porte.

— Ellie !

Elle s’arrête. Brian freine brusquement son élan.

— Laisse-moi te reconduire. Je pourrais t’attendre pour m’assurer que c’est pas un malade avec qui tu as rendez-vous.

Les yeux d’Ellie lancent des éclairs :

— Ouais, c’en est un.

Brian cligne des yeux. *Hein ?* Ellie tourne les talons au moment où il sent son téléphone vibrer. Un coup d’œil rapide à l’écran lui indique qu’il a un message d’Étoile Filante.

Étoile Filante : Tu comptais me dire la vérité quand ?

Il lève la tête. Ellie passe la porte en saluant le videur d’un hochement de tête. Brian part en flèche.

— Ellie, attends !

TAXI !

Vendredi, 00 h 47

Il y a des taxis partout au centre-ville, sauf quand on en a réellement besoin. Se garer devant un bar serait pourtant une stratégie intelligente : c'est certain qu'ils récolteraient quelques clients ivres à ramener chez eux. Mais non. Aucun taxi dans la rue. Ou bien le taux de gens alcoolisés dépasse la normale ce soir. Ma sortie théâtrale tombe à l'eau. L'idée était d'envoyer une réplique coup-de-poing à Brian et de m'engouffrer dans un véhicule au moment où il me courait après. Comme dans les comédies romantiques quand le héros arrive une seconde trop tard pour empêcher la fille de le quitter.

Je confirme que la réalité est moins *glamour*. Je traverse un nuage de fumée de cannabis en remontant le trottoir. Je n'ai pas de temps à perdre à sortir mon téléphone pour appeler un taxi, j'en croiserai bien un.

— Ellie !

On dirait que le héros n'aura aucun mal à rattraper la fille ce soir. Surtout que je viens de marcher sur une gomme et que mon soulier colle sur l'asphalte à chacun de mes pas. Plus Brian s'approche, plus mon cœur bat vite. Ce n'est pas pour rien que je voulais m'enfuir dans le premier taxi que je verrais. J'ai beau être fâchée qu'il m'ait manipulée, il me fait toujours autant d'effet. Peut-être même encore plus depuis la lecture de la lettre de Thomas. C'était touchant d'apprendre qu'il l'aidait dans ses déplacements. *Mouais, il a aussi embrassé Marielle alors qu'elle sortait avec Alex*. N'empêche que l'histoire de la fleur est mignonne. Il m'avait donc déjà remarquée à l'époque ? Je me demande comment j'aurais réagi s'il s'était présenté devant moi pour m'offrir sa rose. À quatorze ans, je voyais les petits gars de douze ans comme des bébés. Je l'aurais peut-être envoyé promener, et le destin aurait compris qu'il était inutile de me le remettre sans arrêt dans les pattes.

Il apparaît dans mon champ de vision.

— Tu peux pas partir comme ça !

Sa silhouette imposante me bloque le passage. Le vent fait bouger ses cheveux dans tous les sens, et ils retombent par à-coups devant ses yeux verts. La vulnérabilité sur son visage m'émeut une seconde de trop. Je pince les lèvres et le contourne pour poursuivre mon chemin. Où sont tous les foutus taxis ?

— Je fais ce que je veux, Brian. Je n'ai pas été assez claire avec toi ? T'as manigancé une rencontre par l'entremise d'un site de rencontres ! Franchement, t'es pathétique.

Évidemment, il me suit. Même qu'il me dépasse et marche à reculons devant moi. Eh misère ! Il a enfilé son blouson de cuir qu'il a laissé ouvert sur son tee-shirt blanc. Il n'a pas du tout l'air d'un vendeur de voitures ni d'un garagiste en ce moment. En fait, je ne sais pas trop de quoi il a l'air, mais il transpire la virilité.

— J'ai rien manigancé, Ellie ! C'était un hasard.

Je suis reconnaissante qu'il n'essaie pas de me toucher. Il regarde souvent derrière son épaule pour voir où il va. À l'intersection, il appuie sur le bouton de la lumière pour piétons, mais je ne m'arrête pas.

— Encore un hasard, Brian ? Vraiment ? C'est n'importe quoi.

Il m'emboîte le pas pour traverser la rue, s'assurant qu'on ne se fasse pas frapper.

— C'est ce que tu crois, dit-il en maintenant sans difficulté mon rythme, mais si c'était le contraire ? Si le destin cherchait à nous unir depuis le début ?

Je roule les yeux, avançant aussi vite que mes talons et la gomme sous ma chaussure me le permettent. Il m'énerve avec son discours sur le destin.

— Je te jure que je savais pas que c'était toi sur le site de rencontres, se défend-il avec tout l'acharnement dont il est capable. Je t'ai pas reconnue sur la photo avec tes cheveux pâles !

— Ben oui, c'est ça.

En deux foulées, il revient à la charge en se plantant devant moi.

— Qu'est-ce qui me dit que c'est pas toi qui m'as piégé ? Toi aussi tu as vu

ma photo !

— Comment voulais-tu que je te reconnaisse, ton visage est caché par un chapeau.

Il n'a pas tort. C'est ma parole contre la sienne. Moi aussi j'aurais pu allumer sur son surnom. BR'O pour Brian O'Neil. Il n'a pas cherché loin. Quoique c'est mieux que Concombre Géant.

— Sacrament Ellie, il faut que tu me croies !

Cette fois, je n'ai pas le choix de m'arrêter au feu de circulation, il y a trop de voitures. Mais aucun taxi. Je réalise que Brian m'a subtilement entraînée dans la rue où il avait garé sa moto. *Le manipulateur*. Les mains dans les poches, il m'accorde quelques secondes de silence. Est-ce qu'il abandonne ? Son numéro est fini, et il jette les armes, c'est ça ? Il a peut-être compris et me laissera tranquille. Ma raison est soulagée, ça achève. Par contre, la boule dans ma poitrine grossit. Parce que tant qu'il est là à me supplier, mon cœur s'imprègne de chaque petit moment passé avec lui.

— Pourquoi tu t'obstines à dire que t'en as pas envie ? demande-t-il.

Sa voix est neutre. Trop. Il essaie seulement de comprendre. Je ne sais pas quoi lui répondre, alors j'achète du temps.

— Envie de quoi ?

Nounoune.

Son regard cesse de fixer la lumière pour piétons. Je sais que je devrais reculer ou m'élancer dans la rue. Mais je n'en fais rien. Il se tourne pour me faire face, et je me flagelle intérieurement. Pourquoi je m'impose ce supplice et que je reste là à me perdre dans ses yeux irrésistibles. Il s'incline lentement. Assez pour me donner tout le temps nécessaire pour me sauver ou le gifler. La gomme sous mon soulier doit m'avoir collée au béton parce que mes pieds refusent de bouger. Pire, mes mains remontent sur ses avant-bras.

— De ça, murmure-t-il.

Il est si près que je sens son souffle sur mes lèvres. Je sais qu'elles goûteront la vodka. C'est peut-être le dernier *shooter* qui m'embrume l'esprit. Je secoue la tête pour reprendre contenance et plaque mes paumes sur son torse pour le

repousser.

— J'en ai trop envie ! T'es content ? C'est ça le problème Brian ! Je ne t'ai pas rappelé parce que je pourrais tomber follement amoureuse de toi. T'as la réponse que tu voulais, maintenant dégage.

J'ai crié, ce qui attire les regards sur nous. Brian titube d'un pas vers l'arrière. Je crois que mes mots ont été plus violents que si je l'avais frappé. Je n'attends pas la lumière pour piétons et m'élançe dans la rue. Brian veut prendre mon poignet. Je l'en empêche en secouant mon bras. Je m'arrête pour laisser passer une voiture. *Zut ! Je pense que c'était un taxi.* Je continue de lui hurler dessus comme une hystérique.

— Oui, j'ai envie de baiser avec toi, espèce d'enfoiré ! Et c'est hors de question que je cède à mes pulsions stupides parce que je ne veux pas développer des sentiments pour toi ni pour personne d'autre ! Je ne peux pas !

Brian me talonne, beaucoup trop calme pour un gars qui se fait engueuler en public.

— C'était pas une demande en mariage, Ellie. Je parlais juste de passer du bon temps ensemble.

Rendue de l'autre côté de la rue, je m'arrête, j'appuie une main contre une bâtisse en briques et lève le pied pour voir la chique de gomme sur ma semelle. Une ridicule gomme Excel de la grosseur d'un pois. C'est ça qui colle autant ?

— Je sais, dis-je distraitement, occupée à frotter le bout de mon soulier contre l'asphalte. Sauf que les moments qu'on passe ensemble sont tellement intenses que je vais souffrir si je m'attache à toi.

— Peut-être que c'est moi qui suis déjà attaché à toi.

Je fige. Il ne vient pas de dire ça pour vrai ? Tant pis pour la gomme qui ne décolle pas, je recommence à avancer.

— Alors il est plus que temps que tu partes !

Ses enjambées sont plus longues que les miennes, j'ai l'impression qu'il me devance toujours de deux pas.

— T’as peur, c’est ça ? C’est à cause de ton père ?

— Je ne vivrai jamais le cauchemar que ma mère a vécu.

Nous nous arrêtons devant sa moto. Évidemment, il n’a pas de contravention dans sa vitre, *lui*. Il y a seulement mon mot attaché à la poignée. Brian passe son index dessus et sourit.

— Les hommes sont pas tous des enfoirés.

Je hausse un sourcil.

— Et je vais croire les paroles d’un menteur et d’un manipulateur ?

Son sourire s’évanouit, la ligne de sa mâchoire tressaute. Il arrache le papier à sa poignée.

— T’as raison, aussi bien tout arrêter maintenant.

Je ramasse le bout de papier qu’il vient de lancer. Quand je me relève, il est en train d’attacher son casque. Il lève la main, et comme par magie, un taxi s’immobilise près de nous. Je le regarde enjamber son engin.

— Je t’appelle demain pour te dire ce qui en est avec ta voiture.

— Euh, OK, merci.

— Bonne nuit, Ellie.

D’un coup sec, il baisse sa visière, et je recule jusqu’au taxi. Son moteur vrombit, il se penche, déjà prêt à partir. Je veux lui dire d’attendre. Je veux monter derrière lui et fendre la nuit sur sa moto, mes bras autour de sa taille... Mon orgueil m’empêche de réagir. Je ne suis pas comme ça avec les hommes d’habitude. Je prends le plaisir où il est, mais je ne cède pas à mes émotions. Je contrôle tout. Le mot « enfoiré » écrit sur le bout de papier que je plie et replie me renvoie les paroles de Brian. *On n’est pas tous comme ton père*. Peut-être, mais c’est un risque que je ne suis pas prête à prendre.

Épuisée, je me laisse tomber sur le siège arrière du taxi. Je remarque tout de suite que le chauffeur avait déjà activé le compteur. Je lui donne mon adresse en espérant qu’il n’a pas envie de jaser. Quelle journée déstabilisante. Moi qui aime tout planifier, jusqu’à noter dans un carnet le nombre de verres d’eau que je bois. Sauf qu’on ne prévoit pas une panne d’ascenseur ni les gens qu’on rencontre. J’en avais marre d’entendre Brian parler de destin,

mais je ne peux pas nier que le mien m'envoie des drôles de messages. J'ai perdu mes moyens plus d'une fois aujourd'hui. Cette impression de plonger d'une falaise tête première. Ça fait peur. En même temps, c'est euphorisant. Le chauffeur fredonne une chanson de Marc Dupré. Celle où il parle d'aller toucher le bonheur. Je veux lui dire de se taire, parce que mon destin commence à me faire peur. À la place, je me redresse vivement sur mon siège. Mon taxi passe à l'endroit où ma voiture était garée. Brian l'a fait remorquer, mais je repère Alex et Marie qui marchent tranquillement sur le trottoir et se dirigent droit sur la Corolla Beige.

LE CRÉTIN

Vendredi, 15 h 32

Sarah avait vraiment envie d'un thé glacé. Elle en a rêvé tout l'après-midi pendant qu'elle combattait le sommeil en épilant des aisselles. Rien de plus hypnotisant que de faire une électrolyse pendant plusieurs heures. C'est encore pire quand les clientes n'ont pas de jasette. Elle est sortie du salon d'esthétique presque en courant. Boire une boisson bien fraîche jusqu'à plus soif, c'est tout ce qu'elle a en tête.

Tout le quartier a eu l'idée d'arrêter au seul dépanneur sur sa route. Il est bondé de gens heureux d'entamer le week-end. Une file attend pour payer l'essence. Une autre est bloquée par une dame qui demande au commis de vérifier ses quarante-deux billets de loterie. Au diable le thé glacé, elle n'a pas le goût de niaiser ici. Elle se contentera d'un verre d'eau du robinet à la maison.

Elle remet ses lunettes fumées en se disant qu'elle a besoin d'une douche, ça presse. Un nettoyage en profondeur de son visage est aussi une priorité ! Sarah était tellement crevée en rentrant hier soir qu'elle s'est effondrée sans même se démaquiller. C'est toute une encoche à son discours professionnel. Elle passe son temps à répéter à ses clientes de ne jamais faire ça. C'est mortel pour la peau ! Tout en marchant, elle se fait une liste mentale. Exfoliant, masque, crème hydratante... Son téléphone vibre dans son sac, coupant ses réflexions.

Christian : Vas-tu m'apporter du poulet aujourd'hui ou tu es encore pris dans un ascenseur ?

Sarah : J'étais vraiment enfermée dans un ascenseur !

Christian : J'avais préparé mes danses de Fortnite...

Sarah : OK ! Je m'en viens.

Sarah lève la tête en tournant dans l'entrée. La voiture de Bastien est garée devant le garage.

Elle est accueillie par le son de la télé.

— Allô ? lance-t-elle prudemment ?

Ce n'est pas le genre de Bastien de se pointer à l'improviste. Encore moins un vendredi soir. Il a toujours des amis à voir. Un match à regarder. Une bagnole à laver... Sarah le trouve avachi sur le divan, une bière à la main. Pas de boîte de Ferrero Rocher en vue.

— Oui ! s'écrie-t-il, concentré sur son combat de boxe.

Elle se débarrasse de son sac, puis fait couler l'eau du robinet jusqu'à ce qu'elle soit très froide. Elle vide son verre, puis s'essuie le menton du revers de la main.

— Ça va ?

Elle se retourne, s'appuyant au comptoir derrière elle. Bastien s'est approché.

— Euh, oui. Et toi ?

Il hausse un sourcil. Celui percé d'un anneau.

— Je te trouve bizarre. Tu m'as même pas appelé hier soir.

Sarah essaie de savoir s'il est inquiet ou si c'est encore une réaction de petit garçon gâté qui n'a pas eu ce qu'il voulait. Elle résume l'affaire en une phrase.

— J'étais coincée dans un ascenseur et je suis arrivée tard.

— Ah...

Son regard suspicieux la fait sourire. *À son tour de douter de ses excuses qui ne font pas de sens.*

— Merci d'être venu sortir le chien.

Sarah remarque que Sammy n'est pas dans sa cage et qu'il s'est occupé de la nourrir. Bastien soulève nonchalamment les épaules.

— Elle a même pas grogné.

Il s'avance pour l'embrasser. *Enfin.*

— T'aurais dû me texter en sortant de l'ascenseur, reprend-il en l'attirant

dans ses bras. Tes parents m'ont téléphoné en panique parce que la ligne avec toi avait été coupée et qu'ils étaient perdus.

— Tu connais leur talent pour faire fonctionner un GPS. As-tu pu les aider ?

— Ben oui ! Mais Sarah, c'est pas de ça que je te parle, dit Bastien en reculant pour voir son visage. Je m'en faisais pour toi.

Bouche bée, elle cligne des yeux.

— Vraiment ?

Insulté, il se redresse.

— On sort ensemble depuis un an ! C'est sûr que je m'inquiétais que tu donnes pas de nouvelles.

— Ah, OK.

Domage qu'elle ait autant de mal à y croire. Bastien soupire. Son tee-shirt blanc rend la teinte de sa peau encore plus basanée qu'elle ne l'est naturellement.

— Bon, je rejoins les gars au bar. C'est la fête de Gab.

— Hum, fais donc ça, marmonne Sarah en se servant un autre verre d'eau.

— Il y avait une enveloppe dans la porte quand je suis arrivée, lui crie-t-il, une main sur la poignée. Je l'ai mise sur la table. Bonne soirée !

Bonne soirée toi-même.

LE CLOWN GROGNON

Vendredi, 15 h 36

Erick doit se rendre à l'évidence, il faut, encore, qu'il aille au garage avec sa Westfalia. Brian pourrait peut-être lui faire un bon prix pour que ça ne lui coûte pas un bras. Sinon, ses maigres économies y passeront. Au pire, il sous-louera son appartement pour quelques mois. Il peut vivre dans sa caravane en squattant le stationnement d'un Walmart. Il l'a déjà fait et il n'était pas malheureux. Même avec un évier bouché et une toilette chimique.

Vêtu de son costume, il se gare dans l'espace qui lui est réservé devant son immeuble. L'après-midi a été long à la librairie. Il a revu le petit blondinet de la veille. Erick lui a fait au moins quatre chiens-saucisses ! Ce n'est pas le contrat le plus palpitant, mais il ne peut pas cracher sur l'argent. Dommage que Thomas Gagnon ne leur a légué rien d'autre que des souvenirs. Et il se sent tellement *cheap* d'avoir cette pensée. Erick l'aimait beaucoup, même s'il ne le côtoyait pas tous les jours au camp. C'est touchant de savoir qu'il a changé la vie d'un jeune. Au fond, c'est sa mission depuis toujours. Ses problèmes d'argent l'ont seulement transformé en clown grognon avec le temps. C'est dur de faire rire les gens quand on est déprimé.

Courbaturé, il sort lentement du véhicule. Le miroir tombe par terre lorsqu'il referme la portière. Erick le regarde, impassible. Il n'a même pas envie de jurer. *Quand ça va mal, ça va mal*. Sans se presser, il le ramasse, rouvre la porte, le lance à l'intérieur et referme à nouveau. Il est alors frappé par la vision de son reflet dans la vitre. Sa perruque est de travers, sa barbe de quelques jours perce sous son maquillage... Non seulement il fait vraiment dur, mais il n'est plus drôle non plus. Il se sent plus blasé que jamais.

Avec ses gros souliers qui lui font puer des pieds, il marche d'un pas traînant. Il a seulement besoin de vacances. Il n'a pas eu le luxe d'en prendre depuis deux ans. Ou il est temps de faire autre chose. Veut-il finir en vieux garçon qui se déguise en clown au gré des contrats ? La soirée d'hier ne l'a pas rendu plus riche, mais il a réalisé qu'il était seul. Il a aimé avoir le

sentiment de faire partie de la *gang*. Les quelques amis d'Erick sont maintenant en couple et ont des enfants. Leur réalité n'étant plus la même, ils n'ont plus grand-chose à se dire. Ils l'appellent pour venir jouer au clown aux fêtes de leurs petits. Et ce n'est pas avec son costume qu'il séduira une fille. De toute façon, il n'a jamais été doué pour ça.

Il pourrait tout lâcher et partir en voyage avec son sac à dos. Ça, c'est dans ses cordes. Il a besoin de changement. C'est Sarah qui l'a fait réfléchir pendant qu'il la ramenait chez elle. Il la taquinait sur le fait que ça devait être ennuyant d'épiler des aisselles toute la journée.

— Plus personne ne fait le même métier toute sa vie. Je ferai sûrement autre chose un jour.

C'est vrai. Mais il faut avoir les moyens et le courage de retourner à l'école. Il a toujours repoussé cette idée. C'est plus facile de vivre dans sa Westfalia et de sculpter des ballons au centre commercial. En montant l'escalier jusque chez lui, Erick se colle à la rampe pour laisser passer le facteur. Ils se croisent quelques fois par semaine.

— Salut, Martin !

— J'ai une lettre recommandée pour toi aujourd'hui, dit-il en la sortant de son sac. J'ai besoin de ta signature.

UN CAFÉ POUR LE PATRON

Vendredi, 15 h 41

Tous les jours en fin d'après-midi, Marie apporte un café à son patron. C'est leur petit moment pour faire le suivi des dossiers pour le lendemain ou la semaine suivante. Deux crèmes, un sucre et hop !, elle frappe doucement à la porte. Un grommèlement de l'autre côté lui donne l'autorisation d'ouvrir. L'homme est occupé à écrire un courriel. Elle dépose donc la tasse sur le coin de son bureau et s'installe sur l'un des fauteuils en attendant qu'il termine. Moins de deux minutes plus tard, il ferme le couvercle de son ordinateur d'un coup sec, puis savoure une gorgée de sa boisson chaude.

— Alors pour résumer, il y a un rendez-vous demain à...

— Attends, l'arrête-t-il.

Marie lève les yeux. Keven Leblanc renverse son dossier vers l'arrière, croisant les doigts derrière sa nuque.

— T'as quelque chose de changé.

Elle sent une chaleur sur ses joues alors qu'il la détaille. Il ramène son corps vers l'avant, appuyant ses coudes sur le bureau.

— On dirait que t'es plus détendue.

— Hum, je ne sais pas.

Pourtant, elle n'a pas dormi de la nuit. Mais c'est vrai qu'elle se sent bien. Elle a écrit un message à Alex pour le remercier de l'avoir ramenée hier soir. Elle l'a même laissé la raccompagner jusqu'au seuil de sa porte ! En bon *gentleman*, il n'a pas proposé d'entrer pour un dernier verre. Au contraire, Marie a eu le sentiment qu'Alex voulait s'assurer qu'elle soit en sécurité dans son appartement. Elle a marché dans les rues en pleine nuit avec lui. Elle est montée seule avec lui dans sa voiture. Il s'est tenu dans son cadre de porte. Comment ne pas se sentir protégé à ses côtés ? Il l'a déjà sauvée d'un viol une fois. Mettre un visage sur celui qui l'a libérée de cette agression la touche

encore plus qu'elle ne l'aurait cru. Thomas Gagnon a misé juste en les réunissant.

— Où en est le dossier de monsieur Beaulieu ?

Keven cherche dans la pile sur le coin de son bureau. Il l'ouvre, puis lit la première page en diagonale.

— Le client est plutôt mal barré, si tu veux mon avis.

— J'aimerais vraiment qu'on pousse un peu plus loin. Il y a sûrement une façon de régler ça sans faire trop de dommage.

Elle doit bien ça à Alex.

Des coups à la porte interrompent leur petite réunion. La tête colorée de la secrétaire apparaît. Ouille ! La gueule de bois à la suite de la fête d'hier est violente.

— Marie, tu as reçu une enveloppe.

— Merci, Claudia.

MONTAGNES RUSSES

Vendredi, 15 h 46

Assis dans les marches du perron, Alex balance distraitement sa bouteille d'eau au bout de ses doigts. À côté de lui, sa sœur est sur son téléphone.

— Il n'y a aucun appartement abordable dans le coin, Alex...

Il soupire, s'appuyant à la rampe.

— Tu pourrais l'héberger, toi.

Rafaëlle redresse la tête, les yeux ronds comme une fille à qui on a donné une décharge électrique.

— Ben non, j'ai trois chats. Papa est allergique, tu le sais. Toi, tu habites seul dans un quatre et demi, tu pourrais le prendre.

Alex camoufle sa grimace en prenant une gorgée. Les problèmes de jeux de son père ne disparaîtront pas par magie avec une faillite. Il l'accueillerait volontiers s'il sentait qu'il voulait s'en sortir. Pour l'instant, il prend la situation à la légère et jure qu'il pourra garder sa maison. *Il va se refaire, qu'il dit.* En même temps, Alex n'est pas prêt à le laisser à la rue ! Marie a promis de regarder toutes les options possibles avec son patron pour lui éviter le pire. Il ne peut pas s'empêcher de sourire en repensant à leur fin de soirée hier. La résilience dans ses grands yeux bruns... Il n'a jamais su qui était cette fille qu'un connard avait agressée près du boisé au camp. Quand Marie a compris que c'était lui qui l'avait sauvée, il a tout de suite vu la reconnaissance dans son regard. Son instinct de protection a alors refait surface. Il tenait à la raccompagner chez elle et à s'assurer qu'elle soit bien rentrée. Il est même resté de longues minutes dans sa voiture devant son immeuble à attendre que toutes les lumières de son appartement s'éteignent.

— Oh ! La vache ! siffle Rafaëlle, émerveillée.

Alex tourne la tête pour voir ce qui crée cette réaction. Il sourit en voyant la voiture de Simon Larrivée se glisser à côté de sa Corolla beige dans le

stationnement. Son Audi de l'année miroite sous le soleil. Rafaëlle dévale l'escalier, déjà prête à prendre un *selfie*. Elle ne rate pas d'alimenter son Instagram chaque fois que la vedette est en ville. Le regard d'Alex se pose plutôt sur Marielle. Cette jolie rousse qui sort avec son ami a déjà été sa blonde... Maintenant qu'il le sait, il a de vagues souvenirs. Voilà pourquoi son visage lui disait quelque chose lorsque Simon les a présentés. Mais c'était il y a bien longtemps, et Alex est heureux de voir qu'il n'y a pas de malaise entre eux, même s'ils se sont fréquentés une demi-seconde.

Les deux hommes frappent leur poing ensemble en guise de salutations.

— J'étais sérieux pour l'école de karaté, dit Simon en remontant un pied sur une marche pour appuyer un avant-bras sur son genou.

— Tu as acheté un immeuble cette nuit ? se moque Alex, sachant qu'il en serait capable.

— Ça se pourrait, riposte-t-il en riant. Mon conseiller financier veut que j'investisse dans l'immobilier. Il a déjà sélectionné quelques immeubles à logement intéressants. On pourrait transformer le rez-de-chaussée en locaux pour l'école de karaté, et tu pourrais habiter dans un appartement au-dessus.

Alex allait boire une gorgée d'eau, mais il suspend son geste.

— Je coûte cher, tu sauras.

Simon se redresse, glissant les mains dans ses poches.

— J'aurai besoin d'un bon gérant pour l'école. Tu gagneras assez d'argent pour arrêter de servir des cocktails dans un bar. Je te chargerais rien pour l'appartement non plus.

Alex prend une longue gorgée pour se calmer. Il ne va pas pleurer comme une fille devant son vieil ami ? C'est une opportunité de rêve... Ça semble trop beau pour être vrai.

— Eh bien quand ce sera concret, fais-moi signe. Je suis ton homme.

Simon hoche la tête.

— Ça pourrait se faire plus vite que tu penses.

— Est-ce qu'il y aurait un appartement pour papa ? demande Rafaëlle qui les écoutait.

Le joueur de hockey pivote sur ses talons en direction des deux filles debout en retrait.

— Votre père veut déménager ?

Rafaëlle baisse les yeux alors Alex prend le relais.

— Disons qu'il n'a plus les moyens de garder sa maison.

Au courant des problèmes de jeux de monsieur Beaulieu, Simon plisse les yeux.

— On le laissera pas dans la rue, c'est sûr.

D'un coup d'œil, il implore sa sœur de ne pas s'emballer trop vite. Ce n'est que des pourparlers. Alex a été si souvent déçu par le passé qu'il s'interdit de se créer des attentes. Il célébrera quand ce sera bien réel. Même s'il sait que Simon est un gars de parole et que pour lui acheter un immeuble à logements n'est pas bien compliqué. Il signera un chèque sur le coin d'une table...

— J'ai une lettre pour Alex Beaulieu.

Tout le monde se retourne. Alex étire le cou pour voir l'homme que lui cache l'imposante silhouette de Simon, puis il se lève pour aller à la rencontre du facteur.

LA BEAUTÉ FROIDE

Vendredi, 15 h 56

Brian a à peine garé sa moto qu'il repère la décapotable de Karine Delorme. Les dents serrées, il retire son casque qu'il glisse sous son bras. La jeune femme ouvre sa portière et avance vers lui d'une démarche déterminée. Il faut lui donner ça, même furieuse, Karine ne perd pas son déhanchement aguichant. Sauf que ça n'a plus d'effet sur Brian qui va à sa rencontre. Il devra être poli s'il veut qu'elle accepte de rencontrer Ellie pour la décoration de sa maison.

— T'as pas un peu honte ? crache-t-elle d'emblée.

— Bonjour, Karine.

Agacée, elle croise les bras. Son visage figé sous un maquillage parfait est plutôt neutre, mais Brian la connaît assez pour savoir qu'elle est en colère.

— Faire appeler une de tes salopes avec ton téléphone, ce n'était pas brillant.

En effet, s'il avait su... Il se retient de l'envoyer promener. *Ellie n'a rien d'une salope.*

— T'as raison, c'était une erreur, dit-il en la contournant pour se rendre à la porte d'entrée de son immeuble. Sa pile était morte, et elle devait absolument joindre une cliente pour un contrat important. Je savais pas que c'était toi.

Karine suit sa cadence malgré la hauteur de ses escarpins.

— Tu couches avec elle ?

— Ça te regarde pas.

— Tu t'es tellement servi de moi, Brian O'Neil ! Tu savais que je t'aimais. Tu m'as utilisée pour avoir tout ce que tu voulais, mais maintenant c'est fini.

— Penses-tu que j'ai pas compris que tu me doubles sur chaque affaire que je veux acheter ? Il faut que t'en reviennes, Karine. Je t'avais rien promis, et

on était pas un couple. T'avais même d'autres amants durant la période où on se voyait.

— Ouais, pour te rendre jaloux.

Brian réprime un sourire. *C'était raté, ma belle.*

— Je ne comprends pas, Brian, dit-elle, plus calme. J'ai de l'argent et toi aussi. On faisait une belle équipe... Je m'ennuie de toi !

— C'est ça, on faisait de grandes affaires, mais je t'aime pas.

— Il y a quelqu'un d'autre, c'est ça ?

— Non, répond-il avec une seconde d'hésitation qui ne passe pas inaperçue.

Il insère sa carte magnétique et attend le déverrouillage de la porte pour tirer sur la poignée. Il laisse Karine entrer avant lui dont les talons claquent sur le parquet luisant du hall. Brian la suit, mais plutôt que de se diriger vers les ascenseurs, il la guide vers les fauteuils en cuir. Pas question de monter chez lui avec elle.

— Les travaux de ta maison de campagne avancent ?

— Non, pas vraiment...

Elle croise les jambes de sorte que l'ouverture de sa jupe soit dans la mire de Brian. À côté de lui, elle a l'air d'une femme qui sort d'un congrès. Brian remonte le pied sur son genou, étirant le bras sur le dossier. Soudain, une idée géniale lui vient à l'esprit.

— Donne le contrat à Ellie Sévigny, dit-il d'un ton détaché. Elle a rien à voir dans nos histoires. Son patron fait pas confiance aux femmes pour le boulot. Si tu lui donnes pas, il va en profiter pour lui dire qu'il aurait dû mettre un homme sur ce projet.

Karine hausse ses sourcils épilés en une mince ligne droite. Il sait qu'il a frappé dans le mille. Karine est une féministe dans l'âme. Elle milite depuis toujours pour l'égalité des sexes dans les milieux de travail.

— Je vois ! On pourrait discuter de ça autour d'un verre, lui sourit-elle.

Il hoche la tête. *Parfait, c'est dans la poche.* Il se lève pour aller au resto-bar, attrapant au passage une enveloppe que lui tend Julie à la réception.

L'ENFOIRÉ

Vendredi, 17 h 04

Les mains moites, je sors du bureau de James d'un pas moins assuré que je le voudrais. Mes quelques collègues encore ici à cette heure me dévisagent. C'est écrit sur mon front que je viens de mentir en pleine face à mon patron ? Toute la journée, je me suis arraché les cheveux de la tête en essayant de trouver une solution au problème « madame Delorme ». Je lui ai laissé un message auquel elle n'a pas répondu. Je n'ai pas pris de pause pour éviter de croiser James autour de la machine à café. Mais quand il m'a envoyé un texto – même pas capable de prendre le téléphone ou de se déplacer – pour me demander d'aller le voir dans son bureau, je lui ai dit que j'arrivais aussitôt un appel terminé. En fait, j'ai passé dix minutes à me demander si c'était moins dangereux de sauter du troisième étage que d'affronter James pour lui dire que je n'ai pas conclu avec madame Delorme.

Il a croisé les doigts derrière sa nuque avec son sourire d'emmerdeur. Il espérait que je me sois plantée. Pire, il s'en réjouissait à l'avance.

— Pis, Ellie, as-tu réglé le contrat ?

— Absolument ! Je la rencontre la semaine prochaine.

Misère. Ne me reste plus qu'à sauter du troisième étage. Je pourrais le faire dignement, genre un saut de l'ange.

Je rencontre la secrétaire qui sort de mon bureau au moment où je voulais y entrer.

— Ah ! Je te cherchais. J'ai un drôle de message pour toi, lance-t-elle en me passant un Post-it. Le gars a laissé un numéro en disant de rappeler l'enfoiré. Paraît que tu vas comprendre...

J'éclate de rire.

— C'est bon, je m'en occupe.

Elle hausse les épaules en souriant, puis me remet une autre enveloppe que

je fourre dans mon sac.

— Je t'ai ramené ta voiture, dit Brian en décrochant.

J'entrouvre les stores pour zieuter à l'extérieur.

— T'es où ?

— En bas.

— OK ! J'arrive.

J'empoigne mon sac. J'ai tellement de boulot à cause de ma procrastination sur le dossier de madame Delorme que je vais devoir passer le week-end au bureau. Bah ! J'ai quand même le droit de prendre une pause pour le souper. Je trouverai un truc pour emporter. Il fait un peu moins chaud aujourd'hui, pourtant, mon sang bout quand j'aboutis au rez-de-chaussée. Je suis nerveuse de revoir Brian. Je me demande quelle sera son humeur. On s'est quittés assez sèchement merci hier soir, et j'ai retourné ça dans ma tête toute la nuit.

Je plisse les yeux. Le halo créé par le soleil autour de sa silhouette le rend presque irréel. Il est au téléphone. Une main dans la poche de son pantalon, il marche de long en large devant la voiture. Fascinée, je l'observe de loin. Il a sa coiffure de surfeur qui a passé la journée au vent sur une plage. Par contre, qu'il porte un habit me laisse perplexe. Son veston est boutonné, mais le nœud de sa cravate est relâché. J'ai donc droit au Brian homme d'affaires, ce soir ? Ça le rend encore plus séduisant !

Il m'aperçoit en relevant la tête. Il s'immobilise, et je devine qu'il tente de couper court à son appel. Je prends donc mon temps pour le rejoindre. Il raccroche au moment où j'arrive devant lui. Je constate que ma voiture brille.

— Tu l'as lavée ?

Brian détourne le regard sur la carrosserie, puis revient à moi.

— On a fait un cirage.

Est-ce que je devrais savoir ce que c'est ? Je lève le pouce comme si j'étais une pro de la cire à voiture.

— *Cool*, merci ! Euh, mais est-ce que ça coûte une semaine de salaire, ce truc ?

Il ricane.

— Non, je te l'offre. Disons que c'est la prime pour une nouvelle cliente.

Je suis trop heureuse de retrouver la raillerie dans ses pupilles ! Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— Et pour le reste ?

Brian se lance dans une explication en jargon de garagiste. Il me perd après deux phrases. En fait, je suis hypnotisée par le mouvement de ses lèvres...

— Est-ce qu'elle peut rouler sans exploser ? le coupé-je après le mot « catalyseur ».

— Oui, mais ce serait bien que tu traînes toujours avec toi le numéro d'un bon garagiste, dit-il en me faisant un clin d'œil.

Je respire pour calmer les papillons qui s'affolent dans mon ventre. Il va vraiment finir par me faire plier les genoux, cet enfoiré.

— Combien je te dois ?

— Bah, c'est cadeau, répond-il en balayant l'air de la main.

— C'est beaucoup trop, voyons ! Je veux au moins payer le remorquage.

Ça y est, son sourire adorable m'achève.

— J'ai un gars sur appel vingt-quatre heures sur vingt-quatre payé à la semaine peu importe s'il sort la remorque ou non, alors l'envoyer chercher ta voiture a rentabilisé mon investissement.

— Mais pourquoi tu le paies à rien faire ?

Ce n'est pas du tout rentable pour une entreprise de fonctionner de cette façon ! Si ça se trouve, c'est plus payant de remorquer les voitures pour Brian que de me faire suer avec James.

— C'est vrai que c'est pas la norme, mais c'est un ami qui sort d'une longue thérapie. Il veut se reprendre en main, alors je l'aide. On pourrait appeler ça une réinsertion sociale.

Coudonc, il me prouve encore une fois qu'il a du cœur.

— C'est un beau geste.

Il passe une main dans ses cheveux, laissant quelques mèches droites sur sa tête.

— Il y a seulement toi Ellie qui me voit comme un enfoiré fini.

Je pince les lèvres. Je sais qu'il blague, mais la conversation pourrait vite dévier sur un terrain glissant.

— Bon ben, merci pour tout.

— De rien ! Et Karine Delorme attend ton appel.

Je retiens mon souffle.

— Pour vrai ? Tu t'es mis à genoux devant elle ou quoi ?

Il se frotte le menton.

— Presque ! Bref, elle est venue me voir, et on s'est expliqués.

— Bon d'accord. Merci.

Eh misère, je déteste ces moments de flottement où on ne sait plus quoi dire. Brian, lui, n'en semble pas du tout incommodé. Il reste là à m'observer. Je devrais le remercier plus que ça ! Je pourrai vraiment faire un pied de nez à James en arrivant avec une entente avec madame Delorme. Je jubile déjà.

— Tu vas être obligé de prendre un taxi pour rentrer ?

Je ne peux quand même pas le laisser payer le taxi pour avoir ramené ma voiture !

— Non, mon frère est dans le coin, il passera me prendre.

— OK. Super alors. Je te rappelle si ma bagnole fume encore.

— La prochaine fois, je t'en vends une neuve.

— Juste s'il y a un prix spécial pour une nouvelle cliente.

Il secoue la tête avec un sourire en coin qui me donne envie de lui sauter au cou. Puis je retrouve le Brian baveux. Ses yeux brillent de malice.

— Seulement si elle paie la différence en nature.

Je lui retourne une grimace, et il éclate de rire en reculant.

— Allez, je te laisse, dit-il en m'envoyant un signe de la main.

— Bye ! Merci encore !

Avec un pincement au cœur, je tourne les talons. Je fais quelques pas avant de pivoter à nouveau vers lui.

— Hé ! Brian !

Oh ! Il est déjà loin. Comment a-t-il fait pour se rendre au coin de la rue aussi vite ? Il ne m'a pas entendue avec le bruit de la circulation. Il attend que la lumière pour piétons s'allume en zieutant son téléphone. La brune derrière lui le lorgne un peu trop à mon goût. D'un geste stratégique, elle laisse tomber son livre. Évidemment, Brian se penche pour le ramasser. Pff ! *Zéro subtil, conasse*. Elle saisit l'occasion pour échanger quelques mots avec lui. Mais qu'est-ce que je fais encore planter là ? La lumière clignote, et ils s'engagent ensemble dans la rue.

Je me mets à courir comme une hystérique.

— Brian !

J'essaie de dépasser un homme âgé qui avance à pas de tortue, traînant un chariot de cannettes vides. Je pousse trois filles qui rient trop fort pour attirer l'attention des mecs sur leurs jupettes.

— Brian !

Il tourne enfin la tête, cherchant qui hurle son nom. Je brandis les bras dans les airs.

— Brian !

J'ai l'air d'une désespérée sur un quai de gare. Dans les films, le gars descend du train en courant pour sauter dans les bras de la fille. Dans la réalité, Brian risque sa vie en revenant sur ses pas. Super ! J'aurais pu le tuer. Il réussit à fendre la foule pour me rejoindre en un temps record pendant que j'en suis encore à essayer de dépasser l'homme aux cannettes vides.

— Quoi ? Ça va ?

Il croit que j'ai un problème. *J'ai donc vraiment l'air désespérée.*

— J'ai oublié de te dire...

Je m'arrête parce que je ne sais plus trop ce que j'ai de si important à lui

dire.

— J'ai passé la nuit à lire le livre du sac-cadeau que le gars m'a donné dans l'ascenseur.

Brian se détend et croise les bras.

— Et ?

J'essaie de regarder autre chose que ses épaules carrées si bien dessinées par son veston. Il a été fait sur mesure pour lui, c'est sûr.

— Il y a de bons conseils dedans, capitulé-je. Je pense que je vais travailler là-dessus.

— Là-dessus...

— Essayer d'ouvrir mon cœur.

La mort de Thomas. Nos conversations dans l'ascenseur. Ce que j'ai ressenti en l'embrassant hier dans la salle de bain. Tout ça m'a fait réfléchir. Est-ce que je veux vieillir seule ? Ma mère nous a, nous, ses enfants. Mais moi, je n'ai rien d'autre que le travail. J'ai toujours cru que ça me comblait parfaitement. C'est certain que de ne pas avoir d'enfant me titille parfois, mais je me raisonne vite. C'est le sacrifice à faire pour ne pas subir l'horreur de vivre l'éclatement de sa famille. Ce n'est pas avec mon travail et mon chat que je me ferai briser le cœur. Ouais. Mais aujourd'hui, ça m'apparaît vide de sens. C'est lourd d'être toujours seule alors que mes amies commencent à se marier et à fonder une famille.

— Tu me fais signe quand t'es prête ?

J'acquiesce. Sa délicatesse me touche. Pour un gars au langage souvent salace, il est à l'écoute. Malgré ses sous-entendus plutôt crus et directs, il ne me met pas la pression. Je fonds quand il me souffle un bisou avec la main. Je me sens mieux. *Oui, on se reverra.* J'ai presque atteint un restaurant à service rapide quand j'entends mon prénom.

— Ellie !

Je regarde par-dessus mon épaule. C'est Brian qui se précipite à travers les piétons. Le groupe de filles en jupettes s'écarte pour le laisser passer. Même le vieux monsieur aux cannettes vides se pousse de son chemin. Il faut se le

dire, un homme en habit cravate qui court avec les cheveux dans le vent, il y a de quoi lui donner de l'espace. J'avance à sa rencontre. A-t-il oublié quelque chose ? Rendu à ma hauteur, son corps happe le mien, ses bras m'enveloppent et il me soulève de terre. Sa bouche attrape la mienne alors qu'il me repose doucement sur mes pieds. Il est fraîchement rasé. Il sent bon ! Et ses lèvres sont douces... Mes doigts se referment sur son veston. Qu'est-ce que je donnerais pour le lui enlever, là tout de suite. Au milieu de la rue. Devant les filles en jupettes. Il recule le premier. Lui aussi semble chercher son air. Une lueur incertaine flotte dans son regard. Oh ! Il a peur que je sois fâchée qu'il m'ait embrassée comme ça en public. Je souris pour le rassurer. *C'était parfait*. Ses traits se détendent, et il passe une main timide dans ses cheveux. Trop craquant ! Il n'insiste pas. Voilà, c'est tout. Il me fait un dernier signe. Cette fois, je garde les yeux sur lui pendant qu'il s'éloigne. Jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière un autobus. Je m'assois sur un banc et j'attends avec fébrilité. Juste pour le plaisir de le voir réapparaître de l'autre côté. Mais ça n'arrive jamais. L'autobus finit par partir et aucune trace de Brian. Il s'est volatilisé !

Ma déception me prend de court. Eh misère, je suis déjà accro ! Je me secoue. *On se concentre*. Ne me reste plus qu'à attraper un sandwich et à retourner travailler. J'ai une certaine madame Delorme à rappeler ! Pendant qu'on prépare ma commande, je prends l'enveloppe que j'avais glissée dans mon sac. L'adresse a été écrite à la main, ce qui est plutôt intrigant. Un ado boutonneux derrière le comptoir me tend mon café.

— Merci !

Je m'appuie au mur en attendant mon *wrap* au poulet et ouvre l'enveloppe.

HISTOIRE SANS FIN

Samedi, 11 h 24

Ellie : As-tu ouvert ton enveloppe ?

Sarah : Oui ! Je suis sur le cul !

Ellie : Moi aussi ! J'étais au resto et je me suis fait regarder de travers en jurant trop fort. J'en ai renversé mon café.

Erick rejoint la conversation.

Erick : C'est quoi cette connerie, encore ?

Sarah : C'est ce qu'on se demandait justement ! Avez-vous des hypothèses ?

Ellie : Je penche pour l'option d'un coup monté.

Erick : Une joke plate !

Sarah : Pourquoi il nous ferait une blague ? Je ne vois pas le but... On dirait plutôt que le beau Thomas s'est amusé avant de mourir.

Erick : C'est un dérangé !

Ellie : Je commence à croire ça, moi aussi...

Brian rejoint la conversation.

Erick : Toi, Concombre Géant, tu en penses quoi ?

Brian : Qu'il avait vraiment beaucoup de temps à perdre.

Alex rejoint la conversation.

Alex : Je n'en reviens pas !

Sarah : Ouais, nous non plus.

Alex : Quand j'ai ouvert l'enveloppe hier soir avant de me coucher, j'ai cru que j'avais trop bu pour lire comme du monde.

Ellie : Je comprends ! J'ai dû m'asseoir par terre dans un McDo pour repasser sur chaque mot en me demandant ce que j'avais loupé.

Sarah : T'asseoir par terre dans un McDo ? Tu vis dangereusement...

Ellie : L'ado en service m'a apporté un autre café, un jus de pommes, un cornet de crème glacée... Finalement, j'ai laissé faire le wrap au poulet pis j'ai bouffé trois cornets.

Alex : Il se fout de ma gueule ou quoi ? J'ai passé des heures à stresser pour vous contacter et préparer un rendez-vous pour la lecture de sa maudite lettre. Et maintenant, on reçoit ÇA !

Brian : J'avoue que c'est weird. Perso, j'aurais autre chose à faire avant de crever que de créer des scénarios pour du monde que je ne connais pas tant que ça !

Sarah : J'espère que de baiser toute la nuit avec la belle Ellie serait dans tes plans !

Brian : Mon seul plan, tu veux dire.

Ellie : Hum hum.

Brian : 😊

Erick : Eh, un peu de respect pour le clown éploré. Comme il n'y a aucune chance que je baise prochainement, on pourrait revenir à l'essentiel, s'il vous plaît ?

Ellie : Ouais, qu'est-ce qu'on fait avec ça ?

Marie rejoint la conversation.

Marie : C'est une vraie saga ! C'était déjà un roman, on est rendus avec une trilogie...

Sarah : Je vous le dis depuis le début que notre histoire est digne d'un roman-savon. Nos photos prises dans l'ascenseur font fureur sur mon Instagram ! Si je continue d'entretenir le suspense avec les derniers développements, ça va devenir viral.

Marie : On est déjà tellement embarqués dans cette aventure-là, ce serait dommage de ne pas continuer pour avoir le punch de la fin.

Ellie : On dirait une chasse au trésor.

Alex : En résumé, Thomas Gagnon a voulu nous réunir une première fois.

Brian : De ce que je comprends, c'était un test pour savoir si on avait du cœur.

Marie : Surtout si on allait se déplacer pour les dernières volontés de quelqu'un qu'on connaît à peine.

Sarah : Et comme on a réussi l'épreuve, on peut passer à la suivante.

Brian : Mouais.

Erick : C'est tordu.

Ellie : Très tordu...

Alex : C'est encore moi qui ai reçu l'enveloppe qu'on doit ouvrir ensemble et, encore une fois, on a un rendez-vous.

Sarah : C'est ça qui est le plus bizarre.

Alex : C'est samedi prochain, au même restaurant qu'on devait se rencontrer la dernière fois.

Sarah : C'est un hasard, vous pensez, qu'il ait choisi cet endroit précisément ?

Brian : Le destin est fort !

Ellie : Toi pis ton destin...

Alex : C'est pas le destin pantoute, c'était dans les instructions d'aller à ce resto dans la première lettre.

Marie : C'est louche.

Erick : Est-ce que tout le monde est libre pour y aller ?

Sarah : Oui, je n'ai rien d'autre à faire... Nouvellement célibataire.

Ellie : T'as flushé ton chum ?

Sarah : Oui, madame ! Hier soir.

Marie : As-tu traqué son téléphone finalement ?

Sarah : Je n'ai pas eu besoin ! Je l'ai suivi au bar où il sortait avec un ami et je l'ai surpris à embrasser une autre fille...

Ellie : Le crétin !

Brian : Savez-vous si Marielle est dans le coin ? Il faudrait la joindre.

Alex : Simon et elle seront peut-être déjà rentrés à Chicago la semaine prochaine, mais je les contacterai. Au pire, on fera un FaceTime pour qu'elle soit en ligne avec nous.

Erick : Parfait ! On va peut-être finir par avoir un héritage au bout de tout ça !

Ellie : Pouah !

Marie : Ha ! ha !

Sarah : Donc on se voit au resto de la tour près du Centre Bell, samedi prochain !

Alex : Good !

Marie : À samedi.

Brian : On se rejoint devant les ascenseurs ?

Ellie : NOOONNN !!!

Brian : LOL

ÉPILOGUE

Pour plusieurs raisons, je suis plus nerveuse que la première fois. Je ne sais juste pas ce qui me stresse le plus entre revoir Brian, reprendre l'ascenseur ou connaître les intentions de Thomas Gagnon. Cette histoire est irréaliste. J'ai passé la semaine à me faire des scénarios de film dans ma tête, et il y en a qui se terminait très mal ! Genre une explosion de l'ascenseur. Alors j'ai mal dormi et j'ai vidé mon tube de cache-cernes. En même temps, j'ai hâte de retrouver la *gang*. Tant qu'Erick ne se présente pas dans son habit de clown. La canicule a fait place à des températures normales de début juin. On a ressorti les vestes !

Le hall est plutôt silencieux. Suis-je la première ? Je m'examine vite fait dans le reflet d'une vitre. Je tournais en rond chez moi alors je suis venue plus tôt en me disant que je ne serais pas en retard, cette fois. Oh ! Brian est assis sur le banc près des ascenseurs. C'est le retour du look jeans et tee-shirt. Il est penché sur son téléphone. Je marche lentement vers lui en espérant avoir le temps de me calmer. Brian ne m'a pas remarquée. Il fixe son écran, passant distraitement une main dans ses cheveux.

— Est-ce que c'est ta fille ?

Il bondit.

— Ellie !

Il s'avance pour une accolade rapide. *Trop à mon goût*. Gêné de s'être fait surprendre, il regarde une seconde la photo sur son écran.

— Si je te disais oui, est-ce que tu te sauverais en courant ?

La peur dans ses prunelles traverse mon cœur et le fend en deux. C'est la deuxième fois en peu de temps qu'il baisse la garde devant moi pour me montrer toute sa vulnérabilité. Ça me touche. C'est signe qu'il tient à moi et que mon opinion a de la valeur. Je frôle sa main pour le rassurer.

— Mais non.

Au contraire, ça le rend encore plus humain. Brian O'Neil a un enfant ! Je ne l'avais pas vu venir celle-là. Je suis certaine qu'il est un bon père. Il est soulagé. J'ai l'impression de lui avoir enlevé dix tonnes de béton sur les

épaules. Il range son téléphone dans la poche arrière de son pantalon.

— Je t'en aurais parlé, mais...

— C'est correct, Brian !

— Je la vois pas souvent, poursuit-il. Elle habite avec sa mère aux États-Unis.

Le voile de tristesse dans ses yeux me donne envie de le serrer dans mes bras.

— Comment elle s'appelle ?

— Simonne, dit-il avec fierté. Elle va avoir sept ans le mois prochain.

Le « ding » de l'ascenseur nous fait tourner la tête. Les portes s'ouvrent, et j'envie l'insouciance des gens qui entrent dans la cabine. Ils ne se doutent pas qu'ils pourraient rester pris là-dedans pendant trois heures ! Je n'ai pas hâte d'y remettre les pieds.

— Est-ce que ta voiture roule bien ? me demande Brian pour meubler la conversation.

— Oui, mais je n'ai pas pris de risque et je suis venue en métro.

Il rit doucement.

— C'est une bonne idée !

— Et je me suis dit que tu pourrais venir me reconduire chez moi après ?

Son sourire s'élargit, et j'ai déjà hâte que notre rendez-vous au restaurant soit terminé. Je lui raconte rapidement que j'ai signé le contrat avec Karine Delorme, mais nous sommes interrompus par Marie et Alex qui arrivent en rigolant. Je rêve où elle est s'est maquillée ? On lui donnerait dix ans de moins ! Elle rayonne. Le temps de les embrasser sur les joues, Erick et Sarah apparaissent derrière nous. Pas de clown ce soir. Notre ami s'est rasé et il a peigné ses cheveux par en arrière. Nous avons tous un sac que l'on tend à Sarah.

— Les vêtements que tu m'avais prêtés...

— Ce n'était pas urgent, dit-elle en prenant nos sacs. Toi, tu peux garder le tee-shirt, ajoute-t-elle en s'adressant à Brian.

Je pense que le chandail appartenait à son ex.

— Désolée, pour ton chum, souffle Marie du bout des lèvres.

Nous observons sa réaction. On ne la connaît pas assez pour savoir si elle éclatera en sanglots ou non.

— Ça va, dit-elle en ajustant ses verres fumés sur ses yeux. Je vais m'en remettre.

— OK ! Bon, est-ce qu'on y va ? lance Marie pour éviter de s'éterniser sur le sujet.

Elle a déjà appuyé sur le bouton de l'ascenseur.

— Attendez, il faut prendre une photo ! s'écrie Sarah, soudainement plus joyeuse.

— Ah ! Non, bougonne Erick.

— Ouiii ! Il faut continuer d'alimenter Instagram !

Puisque les portes s'ouvrent rapidement, nous ronchonons en entrant dans la cabine, ignorant ses tentatives pour prendre un *selfie* de groupe.

— Nous montons, dit Jeannine la cochonne.

L'ascenseur bouge. Le hasard fait que nous sommes seuls. Au moins, si on reste pris, on sait que ce ne sera pas plate.

— Est-ce que vous avez mis des mouchoirs dans vos sacs ? chuchote Marie.

— Oui, et des barres tendres, ajoute Sarah, sur le même ton.

— Moi, j'ai toujours les mêmes préservatifs, murmure Brian.

Je me sens rougir. Il a regagné sa position près du panneau avec les boutons. Cette fois, je n'ai pas hésité à me placer à côté de lui. Disons que reprendre l'ascenseur me stresse un peu et je suis contente qu'il soit là. Avec de la chance, nous ne ferons aucun arrêt jusqu'au trentième étage. Plutôt silencieux, nous regardons défiler les chiffres lumineux. Je n'ai jamais eu aussi hâte que Jeannine annonce notre arrivée.

— Qu'est-ce qu'on va trouver dans l'enveloppe, vous pensez ? questionne Marie.

Je remarque que comme moi avec Brian, elle s'est rapprochée d'Alex pour notre montée. Chaque petit tremblement sous mes pieds me rappelle le pénis

en chocolat, les ballons en forme d'animaux, le pipi dans le gobelet de cappuccino... Finalement, on avait quand même eu du plaisir.

— Je sais pas, soupire Erick, mais je prendrais bien un petit héritage. J'ai décidé de ranger mon costume pour un bout.

— T'as des plans ? veut savoir Sarah.

— Non ! Et j'en veux pas. Je partirais bien avec mon sac à dos faire le tour de l'Europe.

Je lève la tête. Oh ! On est presque arrivés !

— Trentième étage, roucoule Jeannine.

Nerveux, nous attendons que les portes s'ouvrent. Est-ce que c'est anormalement long ou si c'est moi qui s' imagine le pire ? *Fiou ! J'imaginai le pire.* Nous sortons de l'ascenseur avec une certaine méfiance. Nous étirons le cou pour voir si un truc nous tombera dessus. On a eu l'ordre de lire la lettre ici alors, il peut arriver n'importe quoi.

— Ouvre l'enveloppe, presse Marie à Alex.

— Tout de suite ? Vous voulez pas qu'on se trouve une table avant ?

Nos regards sont sans pitié. Il se dépêche de sortir la lettre et de l'ouvrir. *Encore le joli papier bleu.*

— Attends ! crie Sarah en coupant l'élan d'Alex. On est certains que Marielle ne pouvait pas faire un FaceTime ?

— Non, dit Alex en secouant la tête, ils sont en voyage à Hawaï...

— Pas facile, leur vie, marmonne Erick.

Sarah prépare son téléphone.

— Je vais filmer pour elle !

— Je peux commencer, maintenant ? soupire Alex.

Toujours devant les ascenseurs, nous nous plaçons en cercle autour de lui pour l'écouter.

— Salut, la *gang* ! commence-t-il. Je vous avais promis une autre surprise. La première convocation était surtout un test. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop ! Je n'ai plus de famille, alors vous comprendrez que je ne

laisserais pas mes affaires à n'importe qui sans vérifier si je ne faisais pas une erreur. J'ai l'intention de léguer mes avoirs à des gens qui ont changé ma vie d'une façon ou d'une autre. Vous en faites partie. Maintenant, j'ai très hâte de vous revoir pour vous donner plus de détails. Eh non, je ne suis pas mort. En tout cas, pas encore ! Mais ça s'en vient... Lorsque vous serez prêts, entrez dans le restaurant. Je vous attends.

Il y a une seconde de flottement. L'hôtesse vient nous demander si nous avons une réservation. Nous la fixons sans répondre.

— Êtes-vous avec le groupe de monsieur Thomas Gagnon ?

Mon cœur bat tellement vite que je n'entends que le sang battre dans mes tempes. Brian prend ma main pour m'entraîner à la suite de la fille en uniforme. Sa jupe noire colle sur ses collants pleins d'électricité statique. Elle s'arrête devant une section fermée. Lorsqu'elle tire la porte coulissante, il y a un homme dos à nous assis dans un fauteuil roulant. Il pivote lentement. Son sourire est tout ce qu'il a de lumineux. Son corps chétif semble le faire souffrir. Il porte un bonnet de coton sur la tête. Je déduis qu'il a perdu ses cheveux.

— Salut, la *gang*.

Il lève la main sur son front comme le ferait un commandant. Ce geste nous revient en mémoire d'un coup ! C'était le signe officiel au camp de vacances. D'un geste synchronisé, nous levons nos mains, heureux de nous retrouver. Thomas Gagnon ne faisait pas une blague : il a vraiment l'air mourant. Et rapidement, on apprend qu'il est propriétaire du restaurant où nous sommes et qu'il souhaite nous en faire cadeau.

REMERCIEMENTS

Une nouvelle aventure. Merci à ma belle *gang* du camping pour l'inspiration des personnages colorés !

Merci à toute l'équipe des Éditeurs réunis. À Daniel, avec qui je me suis retrouvée dans un ascenseur avec quarante personnes. À Anita, pour ta douceur et ta rigueur. À tous les autres dans l'ombre, c'est un plaisir de travailler avec vous !

À Caroline, ma nounou dans les salons du livre. Toujours là pour me rappeler de ne pas oublier ma sacoche, mes signets, mon verre d'eau...

À Guylaine Guay, pour ta présence réconfortante.

À Mylène, pour ta complicité et ton enthousiasme dans nos échanges. Aussi pour les coups de fouet qui me poussent à écrire afin que tu aies ton petit chapitre avant de te coucher le soir !

À Dominique, pour ta complicité et tous les bonshommes sourire que tu mets en marge de mon texte.

À mes parents, Pierrette et Yvon, qui gardent le cap malgré une année difficile.

À mon homme, qui m'a donné l'idée du clown !

À Sacha, qui refuse d'avouer à ses amis que sa mère est écrivaine, mais qui est content d'apporter des livres en primeur aux petites copines.

À Fabrice, qui ne comprend pas vraiment pourquoi ça me prend plus d'une semaine pour écrire un roman...

À Évance, mon seul espoir de relève !

À toi, qui achètes tous mes livres parce que tu sais que ça va être bon. C'est une sacrée confiance que tu m'accordes ! Et je bûche un peu plus à chaque roman pour ne jamais te décevoir.

Catherine xxx

UN ROMAN IRRÉSISTIBLEMENT SAVOUREUX

signé Catherine Bourgault

J'émerge dans le hall. L'ascenseur est déjà bondé ! Je prendrai le prochain. Surtout qu'il y a un clown à l'intérieur. Et il gêne tout le monde avec son bouquet de ballons. Les portes commencent à se fermer doucement quand un homme étire le bras pour les retenir. Je prie pour qu'un autre ascenseur arrive à l'instant et que je puisse m'éclipser, mais non...



Entassés comme des sardines, Ellie et les nombreux passagers fixent silencieusement les chiffres lumineux qui défilent au-dessus des portes. Ils sont toujours cinq dans l'ascenseur lorsqu'il s'arrête brusquement quelque part entre le 23^e et le 30^e étage.

Les minutes s'écoulent, la chaleur augmente, le téléphone de secours ne fonctionne pas. Du coup, la file appuyée au mur est au bord de la crise de nerfs. Une autre grogne qu'elle meurt de faim. L'homme relâche un peu trop sa jolie voisine. Et si le clown actionne de nouveau son klaxon afin de dérider l'assistance, il risque ce se faire arracher sa ridicule perruque orange.

Nos compagnons de fortune tenteront de survivre à la panne sans s'entretuer, ignorant qu'un lien les unit... Pour le connaître, ils devront au préalable réussir à quitter cette maudite cabine exigüe.

S.O.S. L'attente sera longue et – ô combien – pénible !

© Culture de Châteaufort



Catherine Bourgault multiplie les succès de librairie, dont les séries cuites Danger! et Sortie de filles. De par sa plume à la fois charmante et colorée, elle propose ici une intrigue inédite, laquelle atteint des sommets d'hilarité.

